

LA
GAULE POÉTIQUE.

Seconde Époque.

De l'Imprimerie de C.-F. Patris, rue de la Colombe, en la Cité, n° 4.

LA GAULE POÉTIQUE,

OU

L'HISTOIRE DE FRANCE

CONSIDÉRÉE

Dans ses rapports avec la Poésie, l'Éloquence et les Beaux-Arts.

PAR M. DE MARCHANGY.

IIe EPOQUE.

TOME III.

PARIS,

C.-F. PATRIS, Imprimeur-Libraire, rue de la Colombe, en la Cité, n° 4.

CHAUMEROT jeune, Libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 188.

1815.

LA GAULE POÉTIQUE.

Seconde Époque.

ONZIÈME RÉCIT.

CHARLEMAGNE.

La fortune, démentant son inconstance ordinaire, demeura long-temps fidèle à la maison de Pepin d'Heristal (1). Ce grand

(1) Pepin, aïeul de Pepin, roi de France, surnommé d'Heristal, du nom d'un palais qui lui appartenait aux bords de la Meuse, à une lieue de Liége, où l'on trouve encore le bourg d'*Heristal*.

homme en avait reçu d'éclatantes faveurs : maire du palais, tuteur d'un roi, il était roi lui-même par sa puissance. L'Austrasie aimait ses lois, l'Allemagne s'humiliait devant ses drapeaux, et l'on redoutait pour ses descendants les revers qui trop souvent font expier la prospérité ; cependant il donna le jour à Charles Martel qui surpassa la gloire de son père, en repoussant de nos rivages les Sarrasins jusque-là victorieux ; et lorsque le bonheur de ce dernier semblait ainsi menacer ses neveux et moissonner leur avenir, voilà qu'aussi célèbre, et plus heureux encore, le hardi Pepin, son fils, ajoute à l'héritage de ses ancêtres la couronne de France que laissent échapper des rois pusillanimes, les palmes que Rome vengée décerne à ce rapide vainqueur d'Astolphe et des Lombards, les trophées qu'il remporte sur les Bavarois et les Saxons (1), et la dépouille des lions

(1) Ann. Metens. — Chron. Sigeb.

que cet autre Alcide immole dans l'arène aux yeux de sa cour étonnée (1).

Mais tel était l'honneur toujours croissant de cette tige féconde en nobles rejetons, que Pepin qui, par ses titres personnels à l'immortalité, n'avait pas besoin d'un éclat étranger, reçut cependant son plus beau lustre de son héritier, et la postérité ne crut pouvoir mieux faire son éloge qu'en inscrivant sur sa tombe : *ci-gît le père de Charlemagne* (2).

A ce grand nom de Charlemagne se réunissent toutes les merveilles de l'histoire, tous les prestiges de la fable et tous les genres de célébrité.

De même qu'un phare placé au milieu des ténèbres, pour rallier à sa lumière les nations turbulentes et barbares, Charlemagne

(1) Monach. Sangal. Chron. — Mézeray, Abrégé de l'Histoire de France, t. 3, p. 389.

(2) Félibien, Hist. de S. Denis, t. 1. — Tabl., Hist. des rois de France, t. 1, p. 45.

s'élève au-dessus de ses prédécesseurs, de ses contemporains, de ses descendants, et paraît sur les limites qui séparent les temps anciens des temps modernes comme pour être vu de tous les âges. Créé, non pour son siècle seulement, mais pour tous les siècles, son génie, qui jète tant de rayons dans la nuit de l'ignorance, n'est point éclipsé par le flambeau de la civilisation actuelle ; et si ce héros vivait de nos jours, il serait encore Charlemagne (1).

Eh ! ne voit-on pas en effet que la gloire des époques postérieures n'a pu distraire de ce monarque notre admiration et nos hommages ! Quoi ! nos conquêtes sacrées, et nos augustes malheurs sur les rives de l'Oronte et du Jourdain, les carrousels, les joutes où nos chevaliers ceints d'écharpes

---

(1) Sa politique, dit Mably, doit servir de leçons aux rois qui règnent sur les peuples et dans les temps les plus éclairés. *Obs. sur l'Hist. de Fr.*, t. 2. — *Voy.* à la fin du vol. la note 1re du onzième récit.

galantes, et couronnés de fleurs allégoriques, accouraient au signal des hérauts d'armes, et brisaient des lances en l'honneur des dames, animés par leur présence. Ces jeux sous l'ormel, ces cours d'amour, où les souverains et les princesses venaient se confondre avec de simples pastourelles et des bacheliers sans renom, pour écouter à la clarté des flambeaux la lyre du Troubadour et les fabliaux du Trouvère : quoi ! les mémorables victoires de Bovines, de Fornoue, de Marignan, d'Agnadel, de Fribourg, de Marsailles, toutes les palmes des Philippe, des Charles et des Louis, tous les lauriers des Duguesclin, des Nemours, des Bayard, des Dunois et de la vierge amazone, les délices de nos beaux-arts, la grâce et la politesse françaises, ne peuvent, dans le long cours de tant de règnes fameux, faire oublier aux enfants des muses ce qu'ils savent de Charlemagne ? Ils se rendent de tous les siècles vers ce prince immortel, pour contempler en un

seul héros le roi des Français, l'empereur des Romains, le vainqueur des Lombards et des peuples germaniques (1). C'est près de lui que les poètes et les romanciers cherchent les sujets favoris de leurs chants (2); c'est à lui qu'ils attribuent, comme au plus digne, les institutions de la chevalerie, des tournois, de la pairie (3) et des armoi-

(1) Eginh. in Ann. et in Vitâ Carol. mag. — Ann. Metens. — Poetæ Saxon., Ann. ap. D. Bouq., tom. 5.

(2) Essai sur l'État de la Poésie aux 12e et 13e siècles, par M. Roquefort.

(3) Legrand d'Aussy (Notices et Extr. des Mss., t. 5, p. 106) a pensé que les douze pairs ne furent institués que depuis l'an 1204 environ jusqu'en 1212; c'est une erreur. Les historiens, les critiques et les poètes placent l'origine de la pairie dans le commencement du 12e siècle. *Voyez* entr'autres Boulainvilliers, Hist. de la pairie de France, t. 1, p. 21-23. — Fauchet, Orig. des Dignités, p. 492, recto. — Dict. des Français, t. 3, p. 263. — Robert Wace, Rom. du Brut, Mss. de Cangé, n° 27, olim 69, ou anc. fonds, n° 7525, f° 115, recto, col. 2 et 3.

ries (1). Leur imagination, se réfugiant sous l'autorité d'un si grand personnage, croit rendre vraisemblables les faits les plus incroyables, en y mêlant le nom magique de Charlemagne; et dans ce siècle de prodiges et de merveilles ils croyent pouvoir accréditer leurs fables, et parler naturellement des fées, des enchanteurs et des génies (2). Ce monarque sublime, placé au milieu des fictions et des prestiges, les colore et les embellit comme le soleil qui teint de

---

(1) Cette opinion est erronée; mais il suffit qu'elle ait été professée par plusieurs écrivains, pour que le poète puisse l'adopter en poésie. *Voyez* la Chron. attribuée à l'arch. Turpin; la meilleure édition est celle qui a été donnée par Schardius, Francfort, 1566, in-f°. — Les diverses opinions rapportées par Favin et le P. Menestrier.

(2) *Voyez* les Extraits des Rom. qui concernent Charlemagne dans la Bibl. univ. des Rom., juil. 1777, oct., nov. et déc. 1777, février, mars, avril, juil., nov. et déc. 1778, et M. Roquefort, lieu cité.

pourpre et d'azur les nuages dont il est environné.

Les fastes d'aucun pays n'offrent l'exemple d'un souverain qui eût sur sa nation une influence comparable à celle que Charlemagne exerça sur la France, et l'on peut dire sur toute l'Europe que, dans son essor, ce grand homme parut entraîner avec lui hors du chaos obscur où elle était plongée (1) : le bonheur de ses sujets, leur civilisation, leur célébrité, en un mot, tous leurs avantages furent si bien les émanations de son vaste génie, qu'avant et après lui on ne trouve dans nos tristes contrées que ténèbres, barbarie et confusion (2). Ce

(1) Egas. Bul., Hist. univ. Par. — D. Rivet, Hist. lit. de la France, t. 4. — Duchesne, t. 2. — Andrès, dell'Origine, progressi e Stato attuale d'ogni Letter., t. 1, p. 101. — Histoire de l'Académie des Sciences, t. 5, p. 327. — Mably, Observ. sur l'Hist. de France, t. 2, liv. 2.

(2) Mabil., Act. Bened., t. 3, p. 2.—Coint. An. —

n'est que dans le cercle de son règne qu'éclatent les brillantes prospérités qui alors excitaient l'envie du monde entier.

Avant et après lui, nos pères ne se distinguaient pas encore des Goths, des Vandales, des Huns, et de tous ces peuples éphémères qui jonchaient de leurs débris les champs de l'Occident, et qui, nés pour la destruction et le carnage, se hâtaient d'accomplir leur sanglante destinée, en passant sur la terre avec la rapidité d'un orage (1). Point de discipline, point d'honneur militaire, point de mouvements généreux parmi nos soldats farouches que l'ardeur du pillage entraînait seule dans les combats.

Mais sous le règne de Charlemagne,

Duchesne, t. 2. — D. Rivet, Hist. lit. de la France, t. 4.

(1) Jornandès, de Rebus Geticis. — Proc., de Bell. Goth. — Salv., de Gubernat. Dei. — Orose et Zoz., Hist. — Euseb. Ch. — Paul Diac., Hist. Long.

un sentiment national épura leur courage; leurs drapeaux, tant de fois sanglants et victorieux, acquirent à leurs yeux quelque chose de vénérable et de sacré; enfin, les Français commencèrent à tenir compte d'un si beau nom, en voyant leur roi réprimander ceux d'entr'eux qui s'éloignaient des coutumes du pays, et s'enorgueillir de tout ce qui pouvait distinguer les Français des autres peuples (1).

Avant et après Charlemagne, l'ignorance la plus profonde abrutit nos ancêtres (2). Étrangers aux principes élémentaires des connaissances les plus utiles, réduits à un instinct aveuglé par la superstition, à peine les plus instruits d'entr'eux surent-ils épe-

---

(1) Eginh. in Vitâ Carol. magn. — Mézeray, Hist. de France, t. 1, règne de Charlemagne. — Cordemoy, Daniel et Velly, en leur Histoire.

(2) Conc., t. 6, p. 1780. — Beccense Chronic., in capite append. ad oper. B. Lanfr. Paris, 1648. — Glab., l. 5, c. 9. — Egas. Bul., Hist. univ. Paris.

ler les prières du chrétien (1). Les nobles signaient leurs engagements, grossièrement rédigés par un clerc, avec le bout de leur gant trempé dans l'encre et appliqué sur le parchemin. Ils scellaient avec le pommeau de leur épée les actes qu'ils défendaient avec la pointe de cette arme, en disant : *Voilà ma loi.*

Mais sous le règne de Charlemagne, les sciences et les arts expirants furent recueillis dans le palais de ce prince, et refleurirent parmi la pourpre et les lys (2). Il appela de l'Italie, de l'Angleterre et de l'Hybernie, de doctes personnages capables de seconder ses desseins (3). Il fonda de toutes parts des écoles publi-

---

(1) Conc., t. 6, p. 1780. — Duchesn., t. 2, p. 76, n° 8. — D. Rivet, Hist. litt. de la France, t. 4, p. 6.

(2) Eginh. in Vit. Carol. mag. — Alcuin, epist.

(3) Mabil., An., l. 24, n° 78, l. 26, n° 86. — Monach. Engol. in Vitâ Carol. mag.

ques(1) ; et en même temps qu'il rassembla à grands frais des livres grecs et latins échappés au naufrage des lettres (2), il fit chercher aussi les cantiques de David, les chants guerriers des Celtes (3), et les hymnes religieux de l'église (4) ; en sorte que la France, après un stupide et morne silence, écouta tour-à-tour, en ses concerts, les lyres d'Homère, de Virgile et d'Horace, la harpe du roi prophète, les sistres des lévites, et les chants de nos bardes et de nos fatistes. Ces voix célèbres de tous les

(1) Bal. Capit., t. 1, p. 201, 203, 237.

(2) D. Rivet, lieu cité. — Andrès, luog. detto, t. 1, p. 101 ed altre. — Duchesne, lieu cité.

(3) Eginh. in Vitâ Carol. mag.

(4) C'est Charlemagne qui introduisit en France le chant grégorien. Ce monarque se plaisait beaucoup à entendre des hymnes d'église et à lire saint Augustin. *Voyez* Eginh. in Vit. Carol. mag. — Mon. Engol. in Vit. Carol. mag. — Baillet, en ses Vies des Saints.

âges et de tous les lieux semblaient ainsi se ranimer pour solenniser les institutions savantes de Charlemagne, qui furent jugées dignes, par quelques historiens, d'être considérées comme l'origine de l'université et de l'académie (1).

Les Français, dont la force faisait le droit, suivaient une législation barbare. Au lieu de balances, leur sauvage Thémis n'avait qu'un glaive et des tortures (2); elle ordonnait le combat entre ceux qui lui demandaient justice; la superstition et la crédulité dictaient ensuite ses décisions. Sous son règne, Charlemagne substitua, aux

---

(1) Quelques auteurs ont fait remonter l'origine de l'université aux institutions de Charlemagne. Je pense que cette opinion est peu fondée. *Voyez* au surplus ce qu'ont dit pour et contre Egas. Bul., t. 1, p. 91. — Pasquier, Rech. de la France. — D. Rivet, t. 4, p. 10, etc. — Voltaire, An. de l'Empire, t. 1.

(2) Pact. Leg. Sal. — Lois des Lombards, des Visigoths, etc. — Cordemoy, Hist. de Fr., t. 1.

duels judiciaires, le serment sur l'autel (1), et par-là sut honorer à-la-fois l'homme et la divinité. Il ordonna que son palais fût ouvert à toute heure à quiconque lui demandait audience (2), et il se faisait gloire d'être le premier juge de sa nation. Ses capitulaires, qui embrassent, dans les moindres détails, tout le système social (3), sont des chefs-d'œuvre qui eussent ajouté à la renommée des Théodose et des Justinien. On y voit ce sage monarque, à mesure qu'il civilise ses peuples, agrandir leur législation, et multiplier les institutions nationales, veiller à la fois sur la prospérité de ses provinces et sur la culture de ses

---

(1) Maug., Diss., c. 35. — Fleury, Hist. ecclés., t. 10, l. 49, p. 593. Sur le serment de la croix, *voyez* Gloss. Ducang., v° crux. — Baluz., capit.

(2) Eginh. in Vitâ Carol. mag., c. 24. — Capit., liv. 3, c. 77. — Hincmar, de Ord. Pal., c. 13.

(3) Baluz. Capit. — Mably, t. 2, l. 2. — Mont., Esp. des Lois, liv. 31, ch. 18 et 19.

fermes, partager à ses sujets la dépouille des pays vaincus, et régler avec l'économie d'un père de famille les dépenses de sa maison.

Le culte était profané par de bizarres, de superstitieuses cérémonies, restes impurs de l'idolâtrie qui, après avoir inondé la Gaule, y croupissait encore en quelques endroits; la religion ouvrait son sanctuaire à la licence, et la dépravation entrait de toutes parts dans les monastères déréglés, où régnaient l'ambition, l'envie, la débauche et tous les vices du monde (1). Charlemagne s'appliqua à réformer ces nombreux abus par ses exemples et ses écrits; sa munificence rehaussa l'éclat des solennités de l'église par des chants sublimes, des pompes augustes et des trophées consacrés au dieu des victoires.

---

(1) Bonif., epist. 132 et 182. — Labbe, Bibl. nov., t. 1, p. 429. — Mabil., Act. Bened., t. 3.

Avant et après ce grand monarque grondaient sourdement en France la révolte et les factions des vassaux. D'ambitieux prélats se dérobaient aux volontés du trône, et prétendaient balancer son autorité ; le clergé détestait la noblesse sans cesse armée contre lui, et ces deux ordres étaient abhorrés du peuple qu'ils opprimaient (1). Sous son règne, tous les droits, tous les pouvoirs furent maintenus dans les limites que la raison et la politique leur enseignaient. De même que ce monarque était doux et clément sans faiblesse (2), simple et accessible sans familiarité (3), il était également impérieux sans hauteur et absolu sans despotisme (4) ; toutes ses actions,

(1) Nith., l. 4. — Labbe, Bibl. nov., t. 1, p. 429.

(2) Eginh. in Vit. Carol. mag. — Baluz. Capit. — Montesq., Esprit des Lois, l. 31, ch. 18.

(3) Hincm., de Ord. Pal. — Monach. Engol. in Vitâ Carol. mag. — Eginh., loc. cit.

(4) Eginh., ib. — Montesq., lieu cité. — Velly, Hist. de France, t. 1. — Mably, t. 2, l. 2, ch. 2.

hors une seule (1), prouvent qu'il était plein de sa grandeur et de sa force, et que ces fiers sentiments étaient tempérés par la religion et l'humanité.

D'après tant de vertus et de qualités différentes, on voit à combien de titres ce souverain captive l'admiration des peuples, qui contemplent en lui un Cyrus, un Périclès, un Numa.

L'historien et le panégyriste peuvent louer successivement dans Charlemagne le conquérant, le législateur, le fondateur, le prince éclairé, le prince administrateur (2).

Comme conquérant, ils le montreraient agitant ses drapeaux sur les cimes des Alpes et des Pyrénées, dans les campagnes d'Italie, sur les bords du Rhin, de l'Oder, du Veser, du Danube et de la Vistule, passant vingt fois du nord au midi (3), et sou-

(1) Le supplice de 4,000 Saxons révoltés.

(2) Eginh., loc. cit. — Baluz. Capit.

(3) Eginh. in Annal. et in Vit. Carol. mag.

mettant à ses armes l'Aquitaine, la Catalogne, la Lombardie, l'Italie, la Souabe, la Bavière, la Franconie, la Saxe, la Hongrie, la Transilvanie, l'Istrie, la Dalmatie, une partie de la Pologne, en un mot presque toutes les contrées qui composaient l'empire d'occident (1), refaisant à lui seul cet illustre empire qui, sous les Romains que sa conquête immortalisa, fut l'ouvrage de tant de siècles et de tant de héros.

Tous ces exploits électrisent d'autant mieux le poète, qu'ils sont mêlés à une sorte de merveilleux consacré par les annalistes : c'est *la bataille du Torrent,* ainsi nommée, parce qu'au moment où les Français, dévorés d'une soif mortelle, allaient plier devant l'ennemi, une onde limpide roula tout-à-coup ses flots miraculeux dans le lit desséché d'un ancien torrent (2) : c'est *le*

---

(1) Eginh. in Annal. et in Vit. Carol. mag.

(2) Pour perpétuer ce miracle, on frappa une médaille avec ces mots : *Saxonibus ad torrentem devictis.*

combat des Boucliers ardents, ainsi nommé, parce qu'au siége de la forteresse d'Eresbourg, où les Saxons se défendaient avec fureur, on crut voir des pavois enflammés et des glaives lumineux se heurter, se croiser dans l'air, tonner sur les remparts d'Irminsul, les incendier et les détruire (1).

Comme législateur, on montrerait Charlemagne, tantôt convoquant l'assemblée générale de la nation dans le champ pacifique ouvert à tous les citoyens, et délibérant avec eux sur les intérêts de l'État et sur les lois les plus convenables à sa prospérité, tantôt présidant les conciles assis sur un trône au milieu de trois cents évêques, foudroyant les hérésies d'Elipand, de Félix Urgel, et démontrant avec éloquence les vérités de la religion chrétienne.

Le considérant comme fondateur, on di-

---

(1) Ann. Metens., Pettav., Tillian., Loisel., etc.

rait comment Charlemagne réunit sous les mêmes lois et sous le même sceptre tant de pays éloignés, tant de peuples différents de mœurs, de langage et de religion, et comment, de tous ces éléments qu'on eût cru incompatibles, il forma un tout plein d'harmonie, sur lequel il posa sa couronne. C'est sans doute pour offrir l'emblème de cet ensemble inconcevable, que les peintres et les sculpteurs représentent Charlemagne portant, dans l'une de ses mains, un globe surmonté d'une croix; et certes, si le génie de ce héros autorisait cette fiction énergique, sa taille majestueuse, la noblesse de tous ses traits, sa force prodigieuse (1), tout concourait également, dans son extérieur imposant, à l'entourer de ce prestige utile aux rois, et de ce merveilleux, attribut des êtres surnaturels que Phidias sut donner au Jupiter d'Olympie.

---

(1) Eginh. in Vit. Carol. magn. — Poet. Saxon., de Gest. Carol. magn. apud D. Bouquet, t. V.

Enfin, l'historien et le panégyriste, envisageant Charlemagne comme administrateur et comme prince ami des lettres, pourraient lui appliquer tout ce que Fénélon fait dire à Mentor dans ses entretiens avec Idoménée sur les moyens de rendre un état heureux et florissant.

Mais si tous les genres de gloire qui appartiènent à Charlemagne, fournissent de belles divisions à l'écrivain méthodique et profond, et donnent aux émules des Robertson et des Voltaire un sujet comparable, pour l'importance, à l'histoire de Charles-Quint et au siècle de Louis XIV, combien le poète et le peintre, qui parcourront ce règne abondant, n'y trouveront-ils pas de sujets heureux, d'épisodes intéressants, de traits sublimes, d'accessoires enchanteurs, qui leur seront indiqués en partie dans les récits suivants! Quel intérêt n'inspireront-ils pas, soit qu'ils montrent Charlemagne, après mille victoires, couronné, à Rome, empereur d'Occident, alors qu'un peuple

enthousiaste, balançant dans l'air des palmes et des lauriers, proclamait un roi français successeur des Titus, des Antonin et des Trajan ; soit qu'ils le montrent, dans l'intervalle de deux victoires, choisi, comme le plus éloquent des hommes, pour être l'arbitre entre les rivalités des musiciens d'Italie et des citharèdes français, qui engagèrent devant lui une lutte mélodieuse (1)?

Soit qu'ils le peignent assis pendant la nuit sur les tours silencieuses, étudiant les astres, donnant des noms aux vents et aux mois (2), et se faisant comme un empire dans

---

(1) Monach. Engolism. in Vit. Carol. magn., an. 787. — Velly, Hist. de France, t. 1, p. 413. — Le jugement qu'il rendit, fut *que le chant romain était sans doute supérieur à tout autre, parce que la source était toujours préférable aux ruisseaux.* Peut-être ce prince lettré était-il alors inspiré par cette pensée d'Ovide : *Gratius ex ipso fonte bibuntur aquæ.*

(2) Egmh. in Vit. Carol. magn. — Alcuin., epist.

l'espace étoilé ; plus étonnant sans doute quand, avec ses seules connaissances, il créait ainsi l'astronomie, que ne l'étaient les philosophes de la Grèce faisant leurs doctes observations sur le mont Ida ou sur la colline Lycabette (1).

Quel sujet plus digne de la lyre et du pinceau que la cour de Charlemagne remplie de héros chevaleresques et de princesses amoureuses dont les gracieuses aventures délassent du récit des conquêtes ! Mais, plus que tous les autres prodiges de son règne, la vie privée de ce monarque a droit de nous intéresser. Qu'on aime à voir ce chef d'un empire immense, lui dont les victoires avaient comblé la France de richesses, lui dont les mains libérales distribuaient un or glorieux aux pauvres d'Europe, d'Afrique et d'Asie (2) ; lui dont les

---

(1) Scalig., de Emend., l. 2, p. 72.

(2) Monach. Engol. in Vit. Carol. mag. — Eginh. in Vit. Carol. magn. — Velly, t. 1, p. 426.

largesses consacraient à l'éducation de ses sujets les savants des autres royaumes, et dont la magnificence élevait de toutes parts d'utiles monuments (1); oh! qu'on aime à le voir, simple et modeste en ses vêtements, s'asseoir, avec sa famille, à une table frugale dont la reine son épouse réglait elle-même la dépense, ou se livrer sous les berceaux de ses jardins à l'éducation de ses enfants!

Cependant, si Charlemagne, comme particulier, était le plus simple de ses sujets, il savait s'entourer de splendeur quand il s'agissait de représenter la nation française, de célébrer de glorieux anniversaires, d'exercer l'hospitalité envers des princes, de consoler d'illustres captifs, de tenir des cours plénières, ou de confondre l'orgueil et l'arrogance des étrangers. Les contes des Mille et une Nuits, les poésies des

---

(1) Monach. Engolism. in Vit. Carol. magn.

orientaux, n'ont rien de comparable, dans leurs récits fabuleux, à la description que font nos meilleurs historiens de la réception de l'ambassade de Nicéphore. Les envoyés de cet empereur, avant d'arriver jusqu'à Charlemagne, traversèrent quatre salles immenses et magnifiquement parées. Dans la première, ils virent le connétable sur une espèce de trône, environné de mille seigneurs vêtus de drap d'or. Les Grecs voulurent se prosterner; lorsqu'avertis que ce n'était qu'un des officiers du roi, ils passèrent dans la seconde salle, où ils se méprirent encore en y voyant le comte du palais avec une réunion superbe. Il en fut de même dans la troisième et la quatrième salles, où le grand maître de la table et le grand chambellan siégeaient avec un appareil fastueux. Confondus de tout ce qu'ils voyaient, les ambassadeurs parurent enfin devant Charlemagne. Entouré de vingt rois, il étincelait du feu des pierreries. La beauté de ses traits et la majesté de sa personne

achevèrent le prestige et la surprise, les Grecs tombèrent à ses pieds, et craignirent de lever les yeux sur cette cour éblouissante.

Ce qui favoriserait singulièrement les compositions poétiques, c'est que le siècle de Charlemagne leur offre un grand nombre de personnages intéressants, noble cortège du héros principal.

Tous les souverains qui parurent alors sur les trônes du monde, et qui, ayant été les contemporains, les alliés ou les adversaires du roi français, doivent figurer plus ou moins dans les chants et les tableaux que son règne inspire; tous ces souverains, par leur caractère personnel et les circonstances de leurs règnes, sont dignes des études de la poésie.

Si les regards s'étendent sur cette époque, ne sera-t-on pas surpris en effet de la gloire dont l'univers se couvrit spontanément.

Le Nord, affamé d'exploits et de re-

nommée, voit se dérouler ses temps héroïques. Une Sparte nouvelle, fondée sur les côtes de la Poméranie (1); de nouveaux Argonautes s'immortalisant dans la mer Baltique sur un navire d'une forme inconnue (2); une jeunesse vaillante et nombreuse prenant les armes pour des migrations hardies, et pressentant déjà la Neustrie (3); l'épée, la harpe et les brasselets des Regner et des Harald aux cheveux d'or (4); les fêtes d'Odensée et de Nidaros; les solennités d'Upsal; l'idolâtrie, ce culte des beaux arts, ouvrant aux enfants d'Odin un ciel peuplé de divinités guer-

---

(1) Jomswikinga Saga, ap. Barth., loc. cit., l. 1, ch. 5.

(2) Mallet, Introd. à l'Hist. du Dan., t. 1, p. 235.

(3) Adon. Chron. — Eginh. in Vit. Carol. magn. — Puffendorf, Histoire de l'Univ., t. 4.

(4) Jomswikinga Saga, loc. cit. — Worm., Litter. runic, v. p. 197. — Mallet, Intr. à l'Hist. du Dan., t. 2. — Snor., Chron. Norw. — Puff., lieu cité.

rières et de fées voluptueuses : tout plaira aux Muses ravies dans les régions scandinaves. Elles y verront surtout, avec une admiration mêlée d'étonnement, ces contemporains de Charlemagne s'élancer des bords glacés de l'Islande, et poussés par leur audace et les tempêtes, aborder les rives virginales de la belle Amérique, découverte ainsi par ces hardis navigateurs cinq siècles avant Christophe Colomb, qui peut-être, comme l'ont pensé plusieurs savants (1), joignit à ses doctes conjectures la connaissance des vagues traditions du voyage de ces guerriers du Nord.

A cette époque, un berger, qui avait gagné, au jeu de la course, la couronne de la Pologne (2), gouvernait cette sau-

---

(1) Jonas Arngrim, Hist. Isl., c. 9, 18, etc. — Kalm, de Itin. Prisc. Scandin. in Americ.; Abo, 1757. — Malte-Brun, Préc. de la Géog. univ., t. 1, l. 17, p. 394. — Ce fait remonte à la fin du 9e siècle.

(2) Puffend., Hist. de l'Un., t. 4, p. 511 et 512. — Cromer, Hist., l. 10.

vage contrée. Devenu pasteur des hommes, il les conduit dans les sentiers de la gloire et des vertus, portant toujours les marques de sa première condition, pour ne point l'oublier.

Ce siècle laisse tomber quelques rayons sur la Russie jusque-là plongée dans l'obscurité et l'oubli (1). Alors seulement elle se commence une histoire dont elle illustre la première page par les conquêtes du prince Olech, qui conduit ses guerriers vainqueurs jusqu'aux portes de Bysance.

Les Saxons, naguère vagabonds et sans discipline, se montrent, sous Vitikind, une nation formidable (2) ; et si ce duc courageux ne put remporter la victoire, il rendit incroyable celle de son adversaire.

Alphonse-le-Chaste régnait sur les cimes

---

(1) Puffendorf, Introd. à l'Hist. de l'Univers, t. 4, liv. 4, ch. 2, p. 241.

(2) Eginh. in Vit. Carol. magn. — Annal. Metens.

mémorables des Asturies (1) ; il en descend avec la foudre, et va porter la mort et l'épouvante aux Sarrasins qui avaient osé lui demander un tribut (2).

Les Vénitiens, s'enfuyant devant les armes de Charlemagne, abandonnent Malamocco, leur métropole, et concentrent leur puissance à Rialto, ville formée de soixante îles unies par des ponts, et qui désormais sous le nom de Vénise va régner au loin sur les mers (3).

Après les règnes obscurs des Copronyme et des Léon, paraît une autre Sémiramis qui, comme cette reine de Babylone, naquit loin du trône, en approcha par sa

---

(1) Sebast. Salmatic., p. 51. — Fleury, Histoire eccl., t. 10, liv. 45, an. 797, p. 19.

(2) Sebast. Salmat., p. 51.

(3) Sabellico, Hist. Ven., an. 809, IXe doge. — La Baume, Histoire de Vénise, t. 1, p. 29 et 35.

beauté, y monta par ses crimes, et s'y fit admirer par son génie (1).

Sous Irène, Constantinople garde encore aux poètes un reste de cette pourpre antique, de cette splendeur orientale, et de ces grands noms sonores et tragiques qui plaisaient au vieux Corneille, et qui eurent les derniers vers de Voltaire (2).

La Perse, l'Egypte, l'Arabie, et presque tout l'Orient, sont sous la domination d'Aaron al-Raschild, qui fut conquérant, et mérita néanmoins le surnom de *Juste*.

Si l'on peut ressembler à Charlemagne, nul autre ne lui ressemble davantage que cet illustre calife. On trouve, dans la vie et dans la mort de ces deux souverains, des traits d'une analogie surprenante.

Tous deux avaient agrandi leur empire par les armes, et avaient imposé des tributs à une foule de potentats.

---

(1) Theophr. et Cedren. — Vita S. Plat., c. 5.
(2) Tragédies d'Héraclius, d'Irène, etc.

Tous deux firent fleurir les lettres, protégèrent les savants, et furent les héros favoris des poètes et des romanciers; tous deux furent les plus fermes appuis de leur religion; tous deux partagèrent leurs états entre leurs trois enfants (1), et la mort de l'un et de l'autre fut annoncée par des prodiges et des phénomènes (2).

Mais ce en quoi diffèrent les deux monarques est encore plus favorable pour Charlemagne que leur ressemblance même.

Aaron avait une sœur qu'il unit à Giafar Barmecide, son favori (3); soit que sa politique redoutât la fécondité de cet hymen, soit qu'ayant ressenti un funeste amour pour cette princesse, que la proximité du

---

(1) D'Her. en sa Bib. orien. sur Aaron al-Raschild.

(2) *V.* à la fin du vol. la note 2 du onzième récit.

(3) On voit ce visir figurer dans les contes des Mille et une Nuits. Sa disgrâce est une des plus terribles que puisse offrir l'histoire des cours. *Voyez* Elm., Hist. Sarracen. — D'Herbelot, Bibl. orient.

sang lui défendait de posséder, il n'ait pas voulu qu'un autre pût jouir d'un bonheur qu'il devait s'interdire, il imposa à Barmecide la condition de vivre avec sa compagne, comme s'il n'était lui-même que son frère.

Le visir, égaré par un amour invincible, oublia cette loi cruelle, et devint époux et père. Le calife ayant découvert la naissance de son enfant, condamna Barmecide et cinquante des siens au dernier supplice.

En détournant les yeux de ce spectacle horrible, qu'on aime à contempler la clémence de Charlemagne, soit qu'il pardonne à son fils qui avait conspiré contre sa vie (1), soit qu'il unisse sa fille Emma avec Eginard, qui avait osé s'introduire pendant la nuit dans les appartements de cette princesse!

Et quand on voit le calife Aaron s'abandonner dans ses derniers instants aux terreurs pusillanimes du vulgaire superstitieux (2),

---

(1) Eginh. in Annal. et in Vit. Carol. mag.

(2) *V.* à la fin du vol. la note 3 du onzième récit.

Il est beau de voir Charlemagne, calme au milieu des présages de mort, expirer en prononçant ces mots : « *Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains* (1). »

---

(1) Adrien Baillet, Vies des Saints. — Velly, Hist. de France, t. 1, p. [illegible].

DOUZIÈME RÉCIT.

RÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE PAR CHARLEMAGNE.

Bossuet indique le rétablissement de l'empire d'Occident par Charlemagne comme un des plus grands événements historiques, et comme la fin des siècles anciens (1).

Quelqu'admirable que soit un tel sujet d'épopée, le héros est encore au-dessus. Charlemagne, comme on l'a vu, réunit en lui seul les diverses qualités de tous les autres héros de poèmes épiques. Il est roi des rois comme Agamemnon; il a le courage des Achille, l'éloquence des Nestor, la piété des Enée, la prudence des Godefroy de Bouillon, et sait rendre compatibles, avec

(1) Bossuet, Disc. sur l'Hist. univ., t. 1, dans le Dessein général de l'ouvrage.

des vertus austères, la douce sensibilité (1) qui nous attache à l'amoureux Tancrède, et le penchant qui entraînait notre bon Henri aux genoux d'un sexe qu'il adorait.

Charles avait détrôné le perfide Didier, et vaincu plusieurs fois les Saxons, les Huns, les Bavarois, les Gascons et les Sarrasins (2). La France, par droit d'héritage ; l'Allemagne et l'Italie, par droit de conquête, étaient soumises à ce monarque ;

---

(1) Tous les historiens ont reconnu le goût que Charlemagne avait pour les femmes. *Voyez* Eginh., Vit. Carol. mag. — Pasquier, en ses Recher. sur la France, l. 6, ch. 32, p. 564. — Pétrar., en ses Let. familières. — Daniel, Hist. de France, t. 1, p. 556, in-f°. — Montesq., Esprit des Lois, l. 21, ch. 18, à la fin. — L'abbé Millot, Élém. de l'Hist. de France, t. 1, p. 136, etc.

Voyez la note 1re du douzième récit à la fin du volume.

(2) Eginh., Vit. Carol. magn. — Annal. Fuld. — Alfridus in Vit. S. Ludg. — Cordemoy, Histoire de France, t. 1, p. 512.

la libre patrie des Fingal et des Ossian s'honorait de le servir; Alphonse-le-Chaste se disait son vassal; les Arabes d'Espagne imploraient sa protection; l'Angleterre voyait son jeune souverain se former à la cour du grand homme; l'impératrice de Constantinople briguait son alliance, et le roi de Perse aspirait à son amitié (1).

Les armées triomphantes de Charlemagne goûtaient en France les douceurs du repos. Un jour que ce prince s'était égaré à la chasse, il vit dans une forêt solitaire et déserte un ruisseau dont l'onde brûlante flétrissait les fleurs du rivage. En vain il essaye de le franchir; son coursier se cabre et recule en respirant la vapeur sulfureuse qu'exhale le ruisseau merveilleux. Le roi, frappé de ce phénomène, met pied à terre,

---

(1) Eginh., Vit. Carol. magn. — Monach. San. Gal., de Reb. Carol. magn. — Poet. Saxon., l. 4. — Ann. Met. — Polyd. Virg., l. 5. — Guill. de Malmes., l. 2. — Belleforêt, Hist. des neuf Charles, l. 1, p. 41.

et remonte le cours de l'eau, dont il trouve la source cachée près des superbes débris d'un palais romain. Charlemagne ayant ainsi découvert les eaux d'Aix, et séduit par le site offert à ses regards, veut dompter la nature sauvage qui règne dans ces lieux et y fixer désormais sa cour (1). Ainsi, dix siècles plus tard, Louis-le-Grand fit sortir des marécages de Versailles des édifices pompeux et des jardins enchanteurs.

La première pensée du génie créateur de Charlemagne s'adresse à l'Éternel, sans lequel échouent tous les projets des rois : bientôt à la voix de ce nouveau Salomon s'élève pour le Seigneur un temple magnifique, enrichi des dépouilles des nations vaincues, des mosaïques et des bronzes de Pise (2), des candélabres de Vérone, et des débris du palais impérial de

---

(1) Philippé Mouske, p. 227 et suiv.

(2) M. Miéville, Voyage dans l'ancienne France, t. 2, p. 28.

Ravenne (1). Les parfums de l'Orient, qui brûlaient dans les vases conquis sur les califes opulents, et les hymnes que Charles rapporta de Rome avec le chant grégorien, ajoutaient aux solennités de ce lieu sacré. Près de ce temple, la parole du monarque construisit un palais somptueux, que les étrangers venaient admirer, et dans lequel les souverains de toutes les nations, leurs suites et leurs ambassadeurs, ainsi que les grands officiers de la maison du prince, trouvaient de spacieux asyles et de vastes jardins (2). Dans un bassin intérieur, d'où jaillissaient les gerbes d'une onde échauffée en de secrets canaux (3), cent personnes pouvaient goûter à la fois le plaisir du bain, et nager ensemble sans s'appro-

---

(1) Monach. Egol. in Vit. Carol. mag. ap. Ches., t. 2. — Monach. S. Gal., l. 2, c. 9.

(2) Eginh., ib. — Hinc., Ord. Pal., art. 27 et seq.

(3) In Poemat. Alcuin, de Carol. mag., t. 2, Coll. Chesn., p. 188. — Epist. Hincm., de Ord. Pal.

cher (1). Au-dessus de ce lac artificiel, une voûte élégante faisait rayonner le jour par un grand nombre d'étroites ouvertures, et semblait répandre une pluie d'étoiles sur ces flots magnifiques.

C'est là que venaient souvent les jeunes princesses de la cour, Rosamonde, Emma, Berthe et Rotrude. Tantôt, comme des cygnes solitaires, ces tendres beautés s'abandonnaient à la vague caressante ; tantôt, lasses de folâtrer, elles se groupaient sur les degrés d'albâtre qui entouraient ce vaste bassin, et sans autre voile que la vapeur de l'onde tiédie, les aimables sœurs se disaient leurs secrets d'amour. Vainement le vaillant Offa, roi des Merciens, a-t-il demandé à Charlemagne la main de Berthe pour l'héritier de sa puissance (2). Vainement l'impératrice Irène a-t-elle envoyé

---

(1) Alcuin, loc. cit. — Bruère, Vie de Charl., t. 2, p. 52. — *Voyez* la note 2 du douzième récit à la fin du volume.

(2) Chron. Fontanel., c. 15. — Nith., Hist., l. 4.

des ambassadeurs à la belle Rotrude pour la conduire au trône des Grecs, où l'attendait l'amoureux Constantin (1).

Aux monarques les plus grands, l'une préfère le beau Roricus, et l'autre le brave Archambault (2). Ils ne sont tous les deux que de simples chevaliers; mais plus heureux que leurs rivaux, ils ont su plaire, et l'amour les dispense de la naissance et du trône.

Également fidèle au choix de son cœur, Rosamonde chérit Angilbert, jeune, spirituel, plein de grâces, de valeur et de tendresse. Mais la gloire dont le comble son auguste maître, mais l'amour dont l'enivre une princesse adorable, laissent encore un vide mystérieux au fond de son cœur, que tout ce qui est terrestre et périssable ne

---

(1) Fragm. Annal. collect. de Duchesne, t. 2, p. 22. — Theoph. in Chronographiâ.

(2) Duchesne, t. 2, p. 359. — Biblioth. univers. des Romans, août 1777, p. 159.

peut qu'imparfaitement remplir. Un jour on le verra quittant les éperons d'or du chevalier, l'écharpe de l'amant et la lyre du poète, ériger dans les forêts de Centulle un autel au Seigneur, et y chercher une paix inaltérable et des amours sans fin (1).

Et vous, charmante Emma, est-il un cœur sensible qui n'ait point connu vos amours? Chaque soir cette princesse, retirée au fond de son palais, oubliait les heures et le monde entier dans les doux entretiens de l'éloquent Eginhard (1). Cet heureux amant,

---

(1) Angilbert fut abbé de Centulle, qu'on a depuis nommé S. Riquier. *Voyez* Anscher. in Vit. post. Angilb. — Nithard, l. 4.

(2) Eginhard était fils d'Ingilmer, seigneur austrasien, qui périt en combattant pour Charlemagne. Sa veuve Alpaïde présenta son enfant, âgé de cinq mois, à ce monarque, qui l'adopta et le fit élever à la cour, où il devint amoureux de la princesse Imma ou Emma. *Voyez* la Chron. de Lauresham; c'est la seule autorité d'un fait, dont les modernes historiens ont tous parlé sans trop y croire.

ayant accompagné Charlemagne à Rome, en avait rapporté quelques ouvrages d'Ovide, de Properce, d'Horace et de Tibulle (1). Emma apprenait d'Eginhard à connaître dans leur idiome ces chantres indulgents du plaisir et du sentiment. Rapprochés l'un de l'autre, et l'un vers l'autre attirés sur la page enchantée, ces deux êtres fidèles, que leur seule respiration faisait frissonner et brûler tour-à-tour, savouraient avec délices une lecture dont les allusions fréquentes interprétaient leurs désirs, et donnaient une voix à leur timide amour. Des soupirs, des regards, et quelquefois des larmes, étaient les seuls commentaires de ces livres séduisants.

Une nuit que plus long-temps encore qu'à l'ordinaire ils s'étaient perdus dans leur bonheur, ils ne se souvinrent du reste de

---

(1) Biblioth. univ. des Romans, volume du mois d'août 1777, p. 170.

l'univers qu'aux premiers rayons de l'aurore. Alors Emma se trouble et hâte les adieux de son amant, qui, à l'instant de franchir le seuil, voit avec surprise que la neige tombée pendant la nuit en abondance blanchissait les cours du palais. Osera-t-il d'un pied délateur imprimer sur ce léger albâtre les traces d'un départ clandestin? Tandis qu'il reste indécis, Emma, dont la crainte, la pudeur, l'amour, ont augmenté les forces, prend Eginhard dans ses bras, et, sous ce doux fardeau, traverse l'espace des frimas, afin qu'on ne découvrît près du gynecée impérial que l'empreinte délicate des pieds d'une femme (1).

---

(1) Chronic Lauresham. — Tablettes des rois de France, t. 1, p. 48. — Ce trait a tenté les poètes et les peintres. On vit, à l'exposition du Muséum, il y a quelques années, un très-joli tableau sur ce sujet, qui inspira à M. Millevoye des vers pleins de grâce et d'harmonie. *Voyez* à la fin du volume la note 3 du douzième récit.

Cependant Charlemagne, qui souvent se plaisait au milieu des ombres et du silence de la nuit à contempler les étoiles du haut des tours de son palais, a vu, à la faible clarté de l'aube matinale, le pudique artifice de la jeune Emma. Il fait appeler dans le jour les deux amants ; comme roi il affecte d'abord un air sévère, et fait pressentir la disgrâce et la vengeance ; comme père il se laisse attendrir, leur pardonne et leur fait espérer une union prochaine (1).

Tandis que tout respirait la joie et l'allégresse à la cour de Charlemagne, des complots se tramaient sourdement contre lui, et des guerres terribles devaient bientôt l'arracher à la paix. Cette ligue, dont la destruction amena le rétablissement de l'empire, serait, avec tous les événements héroïques et tous les épisodes de sentiment

---

(1) Chronic. Lauresh. — C. Barlée, *Faces Augustæ*, virgo androphoros, p. 181 de l'édition de 1643.

et d'amour qu'elle comporte, la matière de l'épopée dont on a précédemment parlé.

Quant au merveilleux du poème, il deviendrait historique à force de vraisemblance. Les guerres que les Saxons et les Huns suscitèrent à Charlemagne, eurent pour prétexte de la part de ces peuples le rétablissement de leur idole, et surtout de cet Irminsul, dont le monarque français avait deux fois brisé la statue révérée (1). Il serait donc naturel de faire intervenir dans l'action les Dieux qui en sont les premiers moteurs, et dont les Saxons portaient l'image dans les combats pour exciter leur courage. Cette fiction est naturelle, et je ne crains pas de l'entremêler moi-même au récit que, du reste, j'expose avec une scrupuleuse fidélité. Le poète verra ainsi l'effet que pourrait produire un semblable

---

(1) Eginh. in Vit. Carol. mag. — Baluz. Capitul. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 496.

merveilleux adapté au règne de Charlemagne.

Les esprits de ténèbres, adorés sous les noms de Teutatès, d'Odin, d'Irminsul, veulent relever leurs autels dans les forêts, où des peuples superstitieux sont prêts à venger leur culte aboli par Charlemagne, dont leur fierté sauvage supporte mal la puissance et la victoire (1).

Le lieu de leur assemblée est fixé dans le sein d'un bois profond, non loin des murs de la ville d'Aix.

Comme un de ces astres qui, selon les anciens, répandaient les ténèbres (2), Teutatès arrive le premier au conseil, armé de ses gants de fer et de sa massue d'airain, teinte du sang des hommes. L'ange déchu soupire en pénétrant dans cette forêt, où

(1) Annal. Eginh. — Annal. Lauresham. — Ann. Metens. — Epist. S. Liut. ad Nifrid.

(2) Bernardin de Saint-Pierre, Études de la Nature, Et. 12, t. 3, p. 179, édit. de 1804, for. in-8°.

jadis il reçut d'horribles hommages. Au lieu du silence et de la terreur qu'inspirait naguère ce séjour, il entend au loin les chants du laboureur et les bêlements des troupeaux : sa fureur redouble à l'aspect d'une félicité qui l'aigrit et l'importune.

Après lui s'avance Irminsul. Nulle puissance de l'enfer n'a plus de motifs d'abhorrer Charlemagne ; en vingt endroits de la Germanie, ce héros fit crouler ses temples, et planta sur leurs débris les bannières de la croix (1).

---

(1) Comment le poete hésiterait-il à faire d'Irminsul le premier mobile de son merveilleux, puisque tous les historiens parlent à chaque page de ce dieu, de ses temples, de l'ardeur qu'il inspirait aux Saxons, etc. ? Parmi de nombreux auteurs, consultez Georges Fabricius, Orig. Saxon., l. 2 et 4. — Annal. Fuldens., an. 772. — Dithmar, de Mersb., l. 2. — Aim., de Gest. Franc., l. 4, ch. 69. — Gaspar Berthius, Advers., l. 4, c. 7. — Crancius, Saxon., l. 2, ch. 9. — Munster Cosmogr., l. 3, ch. 33. — J. Aventin, Annal. Bojor., l. 4.

Irminsul était représente armé de toutes pièces,

Après un long conseil, les démons remettent à Irminsul le soin de leur vengeance. Chacun d'eux lui délègue une portion de sa puissance. Taranis lui remet son baudrier, qui renfermait l'épouvante et les éclairs; Frigga et Magada, la ceinture de la beauté et le breuvage des amours; Teutatès, sa massue; Belenus et Braga, la harpe et les clairons qui enflamment le courage des peuples; Odin, les runes magiques avec lesquelles il prenait diverses formes : tous lui recommandent la cause de l'Enfer, et lui font jurer la perte de Charlemagne.

Irminsul resté seul, mais remplaçant tout

---

tenant dans la main droite un étendard, sur lequel était la figure d'une rose; dans la main gauche il portait une balance; sur sa poitrine nue on voyait un ours, et sur son bouclier un lion. Le plus fameux de ses temples était à Eresbourg, où les Saxons avaient entassé des richesses immenses. *Voy.* Egin., Annal. — Spelm. in Gloss. — Daniel, Hist. de France, t. 1, p. 432, in-f°. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, in-f°, p. 496.

le Tartare, se réjouit de l'immensité de son pouvoir; pour en faire l'épreuve, il se change en serpent, en tigre, en fleuve, évoque les morts, soulève les tempêtes, et fait éclipser les astres; puis, satisfait de ces essais, il marche à travers les ombres de la nuit vers les murs de la ville d'Aix.

A l'orient et à l'occident de cette ville royale, les trompettes avaient retenti au lever du soleil, et les hérauts d'armes annonçaient une cour plénière pour célébrer l'alliance de Charlemagne et d'Aaron al-Raschid (1). Les ambassadeurs de ce calife venaient d'apporter au roi de France des présents magnifiques, parmi lesquels étaient un éléphant couvert de draperies de soie et d'or, une clepsidre et une tente sur laquelle l'aiguille avait brodé en fils de pourpre les

(1) Voyez sur cette ambassade, et sur les présents que le calife envoya à Charlemagne, Eginh., Vit. Carol. magn. — Annal. Metens. — Monach. S. Gal., de Reb. Carol. mag.

exploits de Charlemagne : ce beau pavillon était si vaste, que le trait d'un archer ne pouvait en atteindre la hauteur.

Mais tandis que toute la cour se livre au plaisir des fêtes, le jeune Pepin, triste fruit des amours de Charles et d'Himiltrude, sombre en sa haine et jaloux des faveurs qu'il n'avait pas méritées, cherchait les lieux les plus écartés pour exhaler sa douleur inquiète (1). Le génie Irminsul qui, près des murs du palais, épiait un instant pour le mal, s'avance vers le prince sous la figure de Hastrade. Ce dernier avait autrefois conspiré contre Charlemagne, et depuis était resté oppressé sous le poids d'un pardon humiliant (2).

---

(1) L'histoire désigne ce prince méchant et difforme sous le nom de Pepin *le bossu*. Himiltrude, sa mère, était une concubine de Charlemagne. Eg., Vit. Carol. mag.

(2) Annal. Eginh. — Ce fut Hastrade lui-même qui conspira avec Pepin contre Charlemagne.

Irminsul aborde Pepin ; il déplore l'oubli et l'abandon où languissent ses jours ; il l'irrite par une pitié qui révolte son cœur orgueilleux (1) ; il lui montre ses frères, qui déjà portaient les diadêmes de l'Italie et de l'Austrasie, tandis que lui, à qui la mort de Charles doit livrer un jour la plus belle partie du royaume, lui que son droit d'aînesse proclame monarque des Français, n'a pas encore touché un sceptre pour préluder à sa grandeur future.

Lorsqu'en lui parlant ainsi, le génie a soufflé dans l'âme du prince tous les poisons dont il est infecté, il le quitte, et pénètre invisible à tous les yeux dans la salle du festin, où Charlemagne était assis au milieu de sa cour. Parmi les guerriers qui l'entouraient se distinguait Theudon, moins par sa taille gigantesque que par son air fa-

(1) Eginh., Ann. — Daniel, Histoire de France, t. 1, p. 478, lettre D, in-f°. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, in-f°, p. 558.

rouche et taciturne (1). A l'allégresse de la fête, ce chef des Huns, captif de Charles, ne mêle que de profonds soupirs, et la générosité de son vainqueur ne fait qu'irriter ses blessures (2). Souvent il lançait des regards furtifs sur les trophées qui ornaient les lambris, et il croyait y reconnaître les armes et les enseignes de ses soldats. Irminsul devine sa pensée, et usant de paroles magiques il fait paraître ces trophées tout sanglants, et tels qu'ils furent levés du champ de bataille.

A peine Theudon a-t-il vu le sang distiler des armes de ses malheureux compagnons, que, ne pouvant contenir sa rage, il s'échappe de la salle du banquet, et rencontre le jeune Pepin qui rêvait aux plus affreux complots : tous deux s'enfoncent dans une allée de cyprès, et engagent ensemble un entretien odieux.

---

(1) Eginh. in Annalib. — Annal. Metens. — Ann. Loiselian. — Duchesne, Script. Franc., t. 2.

(2) Eginh., loco citato.

Le fils de Charlemagne favorise l'évasion du roi des Huns, qui court rallier ses guerriers épars et fugitifs dans les bois de la Pannonie (1).

Irminsul vole ensuite dans la Germanie, et, sous les traits de Vitikind, il appèle à la vengeance et à la liberté les Saxons belliqueux, dont l'audace était toujours prête à réparer leurs défaites (2).

A ces peuples viènent se joindre les Abodrites, dont le roi avait une fille nommée Egilda (3), célèbre par ses attraits et son courage. C'est ici que se trouve un germe poétique, d'où l'on verra éclore une fleur de grâce et de beauté qui peut ré-

---

(1) Eginh., loco citato.

(2) Eginh. in Annalib. — Annal. Francor. apud Chesn., loco citato. — Annal. Lauresh. et Metens.

(3) Je me suis permis de substituer, en faveur du poète, le nom d'Egilda à celui de Luitgarde, qui est le véritable. *Voyez* sur cet intéressant personnage la note 4 du douzième récit, à la fin du volume.

pandre son parfum sur tout l'ouvrage, et lui donner le charme suprême que donnent aux poèmes de Virgile, de l'Arioste et du Tasse, Didon, Angélique, Armide, Clorinde et Herminie.

A peine Egilda a-t-elle appris que son père s'armait contre Charlemagne, que déjà des craintes et des espérances confuses s'élèvent dans son jeune cœur.

Naguère le roi français, ayant traversé toute l'Allemagne en vainqueur, s'était avancé jusque dans le pays des Abodrites. Egilda, suivie de ses compagnes, poursuivait le cerf dans les forêts voisines de Mégalopolis (1), lorsqu'elle rencontra Charle-

(1) Mégalopolis était une ville très-florissante, située dans le pays qu'on appèle aujourd'hui Meckelbourk ou Mecklenbourg; elle fut détruite en 1664, et n'est plus guère qu'un gros village, à deux lieues S. de Wismar. Les Abodrites occupaient cette contrée. *Voyez* Bertius dans sa carte de l'empire de Charlemagne. Il y avait aussi une ville du nom de Mégalopolis dans l'Arcadie, sur les frontières de la Laconie.

magne entouré de plusieurs officiers. Le monarque, frappé de sa beauté, avait ralenti sa marche, et semblait ne pouvoir s'arracher à la vue de la princesse qu'il reconnut au cercle d'or qui ceignait son front et à l'écharpe bleue qui suspendait son carquois; mais lui, couvert de simples vêtements(1), ne parut aux yeux d'Egilda qu'un chevalier du roi de France, mais un chevalier plein de grâce, de noblesse, et digne d'être préféré aux rois mêmes : ainsi pensait Egilda, et ce rapide instant avait décidé de son sort.

Cette fière beauté, qui repoussait avec orgueil les vœux des rois de la Germanie, soupire en secret pour un mortel dont elle ignore la naissance.

A la nouvelle d'une guerre prochaine, mille projets se succèdent dans son esprit. Tantôt elle voudrait que la victoire pût lui livrer ce cher ennemi; mais bientôt elle

(1) Mém. de l'Ac. des Belles-Lettres, t. 6, p. 729.

tremble pour sa gloire et rougit de ses désirs; tantôt elle souhaite que, sur les pas de Charlemagne, ce noble inconnu reviène triomphant jusque dans son palais; mais soudain elle pense à son père, et frémissant de son espérance, elle redoute l'excès de tant de bonheur.

Cependant Irminsul, fier d'avoir armé les Saxons, les Danois, les Abodrites, les Valesades, les Sclavons, s'avance vers la Bavière, où régnait Tassillon (1). Ce duc, déjà terrassé deux fois par Charlemagne, avait résolu de se soumettre à l'ascendant de ce héros, et de résister aux conseils de son épouse Luitperge, fille de Didier, qu'elle avait juré de venger en suscitant des ennemis à son vainqueur (2). Tassillon garda mal sa parole, et les séductions de son épouse rallumèrent tellement dans son

(1) Eginh. in Annalib. — Annal. Francor. apud Chesn. — Hist. Fr. Script., t. 2. — Mézeray, Abr. chr., t. 3, p. 435, in-12.

(2) Annal. Loiselian. — Mézeray, lieu cité, p. 436.

cœur sa haine pour Charlemagne, qu'oubliant les otages qu'il avait remis à ce roi, il entra dans la coalition qui se formait contre la France (1).

Le génie Irminsul, auquel tous les dieux infernaux ont remis leur puissance pour servir la cause de l'enfer, détache de ses flancs la ceinture qui inspirait les désirs et l'irrésistible amour; cette ceinture que les Grecs et les Romains donnaient à Vénus, les Scandinaves à Frigga, les Saxons à Magada, et les Gaulois à Siofne (2). Irminsul place ce tissu près des vêtements qui doivent parer la belle Luitperge. Cette princesse agraffe le ceste magique autour de sa taille légère. Tassillon, revenant de

---

(1) Eginh. in Annalib. — Annal. Metens. — Chr. Lauresh. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, in-f°.

(2) L'Edda myth. — Schedius, de Diis Germ. — M. Bernardin de Saint-Pierre, Fragm. d'un poème sur l'Arcadie, chant des Gaules, p. 358, et la note 16, t. 4, de ses œuvres, édit. de 1804, in-8°. — Mém. de l'Acad. celt., t. 3, p. 153.

la chasse, pénètre dans l'appartement où son épouse était assise sur un siége de cèdre couvert de peaux d'hermine.

Alors un charme inconnu l'attire près d'elle; des désirs impétueux enflamment le cœur du Bavarois; un feu rapide colore son visage, brûle dans ses veines, étincèle dans ses yeux. Battu par l'orage d'un turbulent amour, il respire à peine dans une atmosphère enchantée. La princesse, ajoutant à sa beauté l'éclat de ses larmes, se plaint alors de ce qu'elle n'est point assez aimée. « Cruel, s'est-elle écriée, n'est-ce » pas aux époux à protéger leurs faibles » compagnes, et aux enfants à secourir » leurs parents malheureux ? Soumise à » cette loi de la nature, je dois, je désire » venger mon père, mais mon époux doit » et ne veut point servir la cause de sa » famille. »

A ces mots elle élève vers Tassillon des yeux bleus remplis de larmes, et mêle un sourire de volupté à la séduisante douleur.

C'en est fait, Tassillon oublie ses résolutions, ses serments, ses traités; aimer Luitperge, lui plaire, être heureux, voilà son unique pensée. Luitperge veut la guerre, eh bien! que la guerre viène avec toute son horreur; que ses états soient conquis et ravagés; que la Germanie entière soit foudroyée par la terrible vengeance de Charlemagne; que tout l'univers disparaisse, pourvu qu'abîmé dans une jouissance profonde il puisse un instant reposer sur le sein de la beauté par qui sa raison est-égarée!

Irminsul s'applaudit de son stratagême, et dirige son vol vers le Bosphore, pour engager Irène et son fils Constantin à s'armer contre le héros français. Et c'est ici que paraissent les deux plus redoutables adversaires de Charlemagne.

L'un est Constantin, l'autre est Adalgise; tous deux jeunes et intrépides, tous deux dévorés des passions les plus tragiques, la vengeance et l'amour.

Adalgise, fils de Didier, s'était échappé des murs de Vérone que cernait Charlemagne, et pleurant la honte paternelle, il erra long-temps de royaume en royaume, cherchant partout des vengeurs (1). Ce prince infortuné avait d'abord intéressé à sa querelle les ducs de Bénévent, de Frioul et de Spolette, qui s'étaient flattés de le rétablir sur le trône des Lombards (2). Mais Charlemagne, s'élançant du fond de la Germanie, où il domptait les Huns et les Saxons, parut tout-à-coup en Italie, et confondit les partisans d'Adalgise. Depuis ce temps, ce dernier essayait vainement de ramener dans la lice de la guerre des souverains qu'en avaient écartés la victoire et la terreur (3). Mais enfin, le moment est venu où ce jeune ambitieux va trouver un allié

(1) Paul Diac., Hist. Longob., l. 4. — Eginh. in Annalib. ad an. 774. — Annal. Metens.

(2) Annal. Metens. — Eginh., loc. cit. — Chron. Virdunense. — Annal. Petavian.

(3) Rotgaud, duc de Frioul, eut la tête tranchée.

puissant dans la Sémiramis de l'antique Bysance.

Irène avait désiré unir Constantin à la belle Rotrude, l'une des filles de Charlemagne; mais une couronne était trop peu aux yeux d'un roi à qui la victoire en prodiguait, pour qu'il contraignît Rotrude à sacrifier pour un éclat trompeur des sentiments secrets. Il avait donc refusé une alliance qu'espérait la politique d'Irène (1); et cette impératrice, qui un jour devait elle-même sans succès offrir sa main à Charlemagne, prétend aujourd'hui se venger d'un refus, et abaisser une puissance dont l'accroissement l'épouvante.

Mais comment exprimer la douleur et la rage que les dédains de Charlemagne et de Rotrude ont excités dans le cœur du fougueux Constantin? Ce prince, selon les

---

(1) Selon Théophane, historien grec, ce fut Irène qui rompit le mariage; mais Eginhard prétend que ce fut Charlemagne.

historiens grecs, aimait éperdûment la jeune française, dont un peintre habile lui avait rapporté fidèlement les traits. Tandis que l'Orient était encore ému des querelles sanglantes dont la secte des Iconoclastes avait été la cause ; tandis que Léon l'Isaurien, Copronyme et Chazare avaient proscrit récemment par des sentences de mort le culte des images (1), Constantin, les yeux arrêtés des jours entiers sur le portrait de la princesse qu'il adore, justifiait l'âme expansive et tendre de ceux qui priaient, qui brûlaient aux pieds des images, et, qui ne pouvant atteindre l'Éternel dans son in-

(1) Opera Agob. — Les livres Carolins. — Maimbourg, Hist. des Iconoclastes. — Baronius in Ann. — Irène et Constantin se prononcèrent en faveur des images, et firent annuller tous les actes du conciliabule tenu sous Constantin Copronyme. Cette conduite du fils d'Irène ne lui fut pas sans doute inspirée par son amour pour Rotrude, dont nous lui faisons admirer le portrait ; mais il semble que la poésie pourrait adopter heureusement ce motif.

visibilité, créaient du moins un but à leurs hommages, en les adressant à l'objet qui le représentait.

Constantin apprend que Charles lui refusait la main de sa fille, son esprit égaré roule mille projets insensés. Ce prince présomptueux, espérant pénétrer, le fer à la main, jusque dans le palais de Charlemagne pour y ravir son amante à travers les flammes, accélère par ses discours la guerre que l'Orient avait déclarée à la France (1).

A la voix d'Irène, des émissaires vont dans le nord de la Germanie, dans la Sicile, en Espagne et en Italie, hâter les préparatifs des combats (2). L'impératrice envoie au duc de Bénévent le titre de patrice avec une robe orientale et des ciseaux, pour qu'il se coupât la chevelure à la mode

---

(1) Theoph. Chron. — Annal. Metens. — Eginh. in Annalib. — Annal. Loisel.

(2) Theoph., ib. — Eginh., loc. cit.

de la Grèce, ce qui signifiait que ce pays l'adoptait (1). Déjà ce duc est sous les armes avec ses guerriers, Théodat sort avec les siens des murs de Syracuse (2), Tassillon, Godefroy et vingt autres chefs réunissent leurs drapeaux.

Rassemblés autour de leur roi Theudon, les Huns égorgent une victime humaine, et allument un bûcher; ils retirent de ce bûcher un pieu brûlant, et l'éteignent dans le sang de l'horrible sacrifice (3). Ce bois,

---

(1) Theophanes, Cedren et alii. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 540.

(2) Quelques historiens grecs donnent le nom de Théodat à Adalgise, et n'en font qu'un seul individu; mais c'est une erreur, car on voit en plus d'une circonstance historique Adalgise et Théodat figurer ensemble.

(3) *Voyez* sur la manière dont les rois et les chefs des divers pays de l'Europe convoquaient autrefois leurs troupes : Strutt, Anglet. anc., t. 1. — Marculf., l. 1, Formul. ult., et D. Bignonius ad eam Formul., fol. 541—542, et ad Formul. 40 ejusdem

noirci par la flamme et rougi des couleurs du meurtre, devient dans la main de Theudon l'emblême de l'incendie et du carnage. Le farouche monarque s'adresse à l'un des siens : Vas, dit-il, sur les bords du Raab, de la Drave, de la Zarvise et de l'Ister, vas présenter à tous les hommes capables de porter l'épée ce signal d'une guerre d'extermination, et périsse dans l'infamie celui qui après l'avoir reçu ne viendra pas nous joindre sous les murs de Sirmium (1)!

Tandis que l'Orient et l'Occident enfan-

---

libri. — P. Pithœus in Glossar. Capitul. Carol. mag., fol. 18, 19 et 44. — Gunth. Lugerini, l. 1, tit. 70, 71 et 72 Leg. Francor., et lib. 4 Longob., tit. de Heriban. — De la Roque, Traité du Ban et de l'arrière-Ban. — *Voyez* aussi le roman de la Dame du Lac, tiré du poème de Walter Scott, t. 1, ch. 18 de la traduct. franç. de 1813, Paris, Galignani.

(1) Sirmium, aujourd'hui Sirmich, était une ancienne et célèbre ville de l'Esclavonie, et l'Esclavonie faisait autrefois partie de la vaste Pannonie, qu'occupaient les Huns.

tent de nombreuses armées pour attaquer la France, son héros, calme à la vue de tant de périls, assemble ses milices intrépides. Ses ducs, ses comtes et ses barons, après s'être disposés par le jeûne et la prière à cette auguste solennité, vont lever dans les églises les bannières qu'ils y ont suspendues (1). Ces étendards, attachés à des lances en forme de croix, étaient terminés par une ou plusieurs pointes, et portaient les images des patrons auxquels on les avait dédiés. Les bannières étaient en très-grand nombre dans nos armées : on distinguait d'abord la bannière de *dévotion*, que toute la France révérait. Du temps de Clovis, cette bannière sacrée était celle de saint Martin; sous Charlemagne ce fut celle de saint Maurice (2), et plus tard celle du

---

(1) Beneton, Commentaire sur les Enseignes, p. 113 et suiv.

(2) An. Baronius. — Bouche, Histoire de Provence, l. 1, p. 793.

baron saint Denis. Après la bannière de *dévotion*, flottaient les bannières de chaque province, puis celles des banlieues qui étaient également gardées dans les temples (1). Outre ces drapeaux, chaque troupe de guerriers avait une enseigne particulière (2). On remarquait aussi les bannières de dignité et d'accompagnement. Les premières annonçaient les fonctions et les priviléges du seigneur qui les faisait porter devant lui, les autres suivaient partout le général dans les évolutions et dans le feu de la bataille : elles donnaient en s'inclinant ou se levant tour-à-tour le signal de la détresse ou de la victoire (3).

Lorsque Charlemagne fit la revue de ses

(1) Benet., Comment. sur les Ens., p. 152 et 153.

(2) N'i a riche homme ne baron
Ki n'ait lés lui son gonfanon,
Un gonfanon ou autre enseigne,
U il se maign.e restraigne. (*Roman du Rou.*)

(3) Beneton, lieu cité, p. 258.

troupes, toutes ces diverses enseignes, selon leur préséance, étaient rangées sur trois files en tête de l'armée ; les enseignes des martyrs étaient rouges, celles des saints pontifes et des confesseurs de la foi étaient bleues et violettes, les enseignes séculières étaient chamarrées de mille couleurs. Les lauriers, les franges d'or et d'argent, les houppes de soie, les écharpes et les guirlandes de fleurs, les images des saints, les figures des astres, et divers emblêmes, ornaient ces nobles étendards (1). C'était un spectacle imposant et magnifique, de voir tous ces voiles brillants flotter aux rayons du soleil, et couronner les soldats français couverts d'armes étincelantes.

---

(1) Sur les premiers emblêmes de France, *voyez* Theodori Hoëpingi, de Jure Insignium Tractatus.— Forcatul., l. 6, de Gallic. imp. et philos in principio, p. 779 et seq. — Simon Majolus, t. 5, col. 5, Indice armorial de Louvain. — De la Roque, Traité du Blason, ch. 4, 5, 6. — Beneton, lieu cité, p. 202.

Charlemagne parcourt les rangs au bruit des trompettes : une foule de héros l'accompagne. On distingue entr'eux Eginard, Roricus, Angilbert et Archambaud. Tous quatre ont juré à leurs augustes amantes de rapporter à leurs pieds des sceptres et des trophées. On voit aussi le brave Teuderic, le parent, l'ami, le compagnon de Charlemagne (1) ; Henri, duc de Frioul, célèbre par ses victoires sur les Huns (2) ; le connétable Geilon ; Volrade, comte du palais ; Ecbert, qui préfère suivre Charlemagne à régner sur le trône d'Angleterre, où l'appèle sa naissance (3) ; Montmore, Amaulry, Clodoer, Amys et Milèse, qu'unissait l'amitié la plus tendre (4) ; Anceaume,

---

(1) Eginh. in Annal. et in Vit. Carol. magn. — Annal. Metens. — Ann. Loisel.

(2) Eginh. in Vitâ Carol. magn. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 553.

(3) Guill. Malmesb., l. 2.

(4) Alberic de Trois-Fontaines, Chron. — Bibliot. univ. des Romans, vol. de décemb. 1778, p. 4.

Guérin de Montglave, et tant d'autres que nos romanciers ont depuis célébrés.

Mais, hélas! parmi ces fiers paladins, tu n'élevais plus ton front superbe, ô toi, le plus vaillant de tous les Français, invincible Roland! Ta perte récente affligeait encore tes compagnons; à leurs casques, à leurs boucliers, pendaient encore les crêpes de la douleur: en marchant au combat, ils chantaient cet hymne funèbre en ton honneur:

CHANT FUNÈBRE EN L'HONNEUR DE ROLAND (1).

« Sous les pas de Roland, nos héros goûtaient le plaisir des batailles, dans les champs de l'Ibérie et de la Navarre. Les tours de Pampelune et de Sarragoce devant eux s'étaient abaissées, et sur leurs débris fumants le vainqueur d'Agramant et de

(1) Voyez la note 5 du douzième récit à la fin du volume.

Ferragus le premier était apparu. Les lueurs de sa redoutable épée frappent d'un vertige imprévu le perfide Abutar, et sur les bords de l'Èbre l'altier Sarrasin voit l'arbre de son orgueil abattu (1).

» Mais quand la victoire eut rempli tous les vœux du fils de Milon, ce preux invincible dit à ses guerriers : Retournez à la patrie impatiente, l'absence a trop long-temps désolé vos amours et refroidi la cendre de vos foyers hospitaliers; partez, je marcherai le dernier, afin que si les vaincus épars, se ralliant au cri de la vengeance, veulent suivre en les menaçant nos illustres bannières, ils rencontrent l'écueil de mon bouclier; partez, je l'étends sur vos phalanges, sur vos trésors et vos trophées (2).

---

(1) Annal. monach. Egol. ap. Chesn., Hist. Franc. Scr., t. 2, p. 68. — Ann. Met. ad ann. 778. — Eg., Vit. Carol. mag. — Méz., Ab. chron., t. 3, p. 430.

(2) Roland et un petit nombre de braves formaient l'arrière-garde. — Annal. Met. — Daniel, Hist. de France, t. 1, p. 453.

» Oui, nous te précédons, lui répondent ses compagnons, en le saluant trois fois avec leurs drapeaux, oui, nous te précédons; mais c'est pour annoncer au peuple tes exploits, pour l'entraîner avec nous sous les arcs triomphaux que nos mains élèveront à ton passage. Allons suspendre des lauriers aux portes de nos temples; allons accorder les lyres et tresser les couronnes des festins. Roland va bientôt revoir nos frontières! aveugle espoir, ils promettaient des fêtes, mais le sort les dément et secoue son front inflexible et sévère.

» Déjà la poussière de nos derniers escadrons s'est dissipée, un long silence succède au tumulte de l'armée qui s'éloigne... Roland n'a plus à ses côtés qu'Anselme, Olivier, Egobard et Thierry, qu'une louve allaita dans la forêt des Ardennes. Vingt fois dans sa course isolée des troupes fugitives d'Infidèles l'aperçoivent, et le regardent comme leur proie; mais à peine l'ont-ils reconnu, qu'ils reculent pleins de frayeur,

en se disant C'EST LUI. Cependant Roland et ses écuyers parlaient de chasse et d'amour, et leur âme loyale et généreuse ne soupçonnait point d'embûches ni de traîtres.

» Il en était pourtant : l'amant de la belle Angélique suit le long défilé qui menait à nos frontières. Les sommets des hautes Pyrénées répandaient une nuit éternelle sur cet étroit sentier que resserrent les escarpements des rochers sourcilleux, et que dominent des masses pendantes et des forêts redoutées. A travers ces horreurs et ces ombres sinistres, Roland passe avec sécurité. Tout-à-coup un bruit sourd fait retentir la triple chaîne des échos sonores. Le preux, sans s'effrayer, lève les yeux, et voit la cime des monts hérissée de soldats nombreux (1).

---

(1) Loup, duc de Gascogne, voulant venger Hunaud que Charlemagne avait vaincu, posta ses soldats dans les défilés de Roncevaux pour attaquer l'arrière-garde des Français. Il y a sur cette trahison

» Forts de leur nombre, et plus encore de leurs postes inexpugnables, les lâches crient au héros qu'il faut mourir. La grêle qui, dans l'ardente canicule, écrase des moissons entières, est moins bruyante et moins obscure que la nuée de leurs flèches sifflantes. Leurs carquois s'épuisent, mais ils arrachent les mélèses, les sapins et les cyprès ; ils font rouler des rochers énormes, qui, dans leur chute, détournent le cours des torrents, entraînent les neiges amoncelées. L'onde égarée écume et mugit, l'avalanche tonne et foudroie, des gouffres nouveaux ouvrent leurs flancs ténébreux d'où s'exhalent des feux souterrains. A

---

plusieurs versions différentes. J'ai suivi celle qu'ont eux-mêmes suivie presque tous nos historiens. *Voyez* Eginh. in Vit. Carol. magn. et in Annal. ad an. 778. — Baronius, A. C. 778 et 812. — Daniel, t. 1, p. 455. — Et tous les romans de Roland, dont on trouve l'extrait dans la Bibl. univ. des Romans, numéros de novembre et de décembre 1777.

cette image de la destruction, à ce désordre des éléments confondus, on dirait qu'il faut que l'univers périsse pour que Roland soit ébranlé.

» Ses compagnons ont disparu ; mais sanglant, mutilé, il se montre encore debout, et c'est lui qui menace. Il plane sur le chaos ; il lutte avec la nature ; il triomphe de la mort qui l'assiége sous mille aspects divers. O prodige d'un grand cœur ! audace d'un paladin immortel ! les débris qu'on lui lance, les troncs d'arbres, les éclats des pics fracassés, les éboulements des montagnes, sont autant de degrés qu'il escalade pour atteindre les hauteurs. Déjà son front terrible a dépassé l'abîme, les perfides le voient, jètent leurs armes et s'enfuient en poussant d'affreux hurlements.

» Mais, hélas ! l'amas des ruines qui portent le comte d'Angers s'écroule sous ce héros ; il retombe au fond du précipice. Alors, pour la première fois, le désespoir hérisse sa chevelure, et inonde ses mem-

bres nerveux d'une sueur écumante. Tantôt il saisit son épée et frappe en insensé les rochers qu'il fend, les arbres qu'il pulvérise (1); tantôt se jetant en furieux au-devant de la cataracte blanchissante, il oppose sa vaste poitrine au cours de ses ondes, qu'il veut dans sa fureur repousser jusqu'à leur source; tantôt il sonne du cor, et le son qu'il en tire roule comme un tonnerre dans les gorges de Roncevaux; les monts ont tremblé, l'air a frémi, les bêtes féroces regagnent leurs tanières, le géant se cache entre les pins de la colline, et la sentinelle

---

(1) Ces hyperboles paraîtront bien exagérées; cependant elles sont fort raisonnables, si on les compare à celles que les romanciers et quelques annalistes emploient dans le même sujet. On montre encore dans les Pyrénées une montagne dont le sommet présente une grande ouverture, qui dans l'éloignement ne paraît qu'une fente. Le peuple l'appèle *la brêche de Roland*, et croit que ce paladin la fit d'un coup d'épée. *Voyez* les Voyages de Ramond et de Saussure.

des châteaux lointains s'inquiète à ce bruit surnaturel qui se fait entendre jusqu'à l'armée française.

» Elle a soudain connu le danger de Roland ; car lui seul pouvait faire résonner avec tant de force le belliqueux instrument des forêts et des champs. Mais à mesure qu'elle s'avance à son secours, le bruit s'affaiblit, et le cor n'était plus animé que par les derniers soupirs de Roland ; il expirait... Les veines de son col robuste avaient éclaté, ses poumons déchirés vomissaient à longs flots son sang qui bouillonnait ; il expirait, et nos bataillons, entourant les bords de l'abîme, gémissent pendant trois jours sur le plus magnanime et le plus courageux des guerriers. »

TREIZIÈME RÉCIT.

Suite du même sujet.

L'ARMÉE française sort de ses pavillons au bruit des fanfares. La poussière, les travaux, les sueurs belliqueuses ternissent bientôt l'or et l'acier qui la couvrent, et déjà la Bavière frémit à la vue de ses étendards.

Tassillon, arraché à sa fatale ivresse (1), saisit d'une main débile des armes qu'émoussa la volupté. Ce prince, vaincu dans une grande bataille, est dépouillé de sa couronne et relégué dans un cloître (2).

Charlemagne divise ensuite ses cohortes

---

(1) Annal. Loisel. Eginh., Vit. Carol. magn. — Chroniques de S. Denis, l. 1, ch. 5. — Mézeray, Hist. de France, t. 1, p. 435.

(2) Annal. Eginh. — Annal. Nazarian.

en deux armées (1) ; il mène la première contre les Huns, et ordonne à Teuderic de conduire la seconde contre les Saxons (2).

La défaite des Bavarois consterne les peuples de la Baltique, et le chef des Abodrites maudit le jour où, violant ses serments, il oublia la clémence de Charles, qui, après l'avoir soumis, lui laissa la vie, la liberté et le trône. Son esprit incertain hésite entre mille projets contraires. Enfin, il se décide à fuir pour cacher en un désert la belle Egilda, avant que des vainqueurs irrités ne l'emmènent captive, et ne condamnent ses mains royales à remplir à leur table la coupe des festins (3).

---

(1) Annal. Eginh. — Vit. et Act. Ludov. pii. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 553.

(2) Annal. Metens. — Cordemoy, lieu cité.

(3) Les mœurs de ce temps fourniraient au poète des descriptions dans le genre homérique. Les princesses de la Gaule et de la Germanie ressemblaient beaucoup anx Andromaque et aux Iphigénie par la simplicité de leur vie privée.

Cette fille chérie, instruite du dessein de son père, l'en dissuade en ces mots :

Pourquoi parler de fuite et d'exil, quand un peuple armé veille autour de vous avec fidélité ? Si cependant vous redoutez l'issue de la guerre, dissipez vos craintes, en offrant à Charlemagne une paix qu'il accordera facilement, puisque votre armée n'a pas encore lancé un seul javelot contre la sienne. Ah ! si dès l'enfance je me plus à revêtir le costume du guerrier, et à dompter les coursiers les plus fougueux (1), je puis aujourd'hui, surmontant la faiblesse de mon sexe, aller trouver le roi français dans son camp pour lui proposer un accord en votre nom. Le sang qui m'anime n'est-il point celui de ces femmes intrépides, de ces compagnes du Cimbre et du Germain, qui maniaient encore mieux la hache et le bouclier que les fuseaux et les toisons ?

---

(1) Mézeray, Hist. de France, note sur Luitgarde, 1er vol., p. 484.—*Voyez* aussi Alcuin en ses Epîtres.

Elle se tait, et rougit de ce qu'on loue sa piété filiale d'une résolution que lui suggérait en partie un autre sentiment. Cette amante croit revoir près de Charlemagne celui dont l'image est si vive dans son cœur; mais alors que cette douce pensée faisait luire sur son front les rayons de l'espérance, elle le colorait aussi d'une pudeur secrète; de même que sur la neige des Alpes on voit l'aurore étendre à la fois la pourpre et la lumière.

Elle part suivie de quelques écuyers. Après plusieurs jours de marche, elle voit flotter les banderoles des tentes françaises, et son cœur bat à l'aspect de ces asyles guerriers, où elle se persuade que respire celui qu'elle adore. Selon le costume des princesses de ces temps, un réseau captive ses cheveux; la précieuse dépouille du murina forma sa ceinture (1); sa robe de

(1) Alc., t. 2. — Voyage dans l'ancienne France, sous Charlemagne, par M. Miéville, t. 2, p. 21.

brocard, semée de pierreries, est relevée par une agraffe, et laisse voir un brodequin rouge brodé en or et lacé par cent cordons d'argent (1).

Elle s'avance, pleine d'un trouble secret, au milieu des héros qui se pressent pour contempler cette noble étrangère. Le comte Teuderic la reçoit, et lui apprend que Charlemagne, unique arbitre de la paix et de la guerre, et qui peut seul accepter les traités qu'elle vient proposer, combat contre les Huns dans les champs de la Pannonie (2), et il lui donne un guide pour la conduire jusqu'auprès du monarque.

Mais les jeunes chevaliers français, que captivent les attraits d'Egilda, briguent tous

---

(1) Voyage dans l'ancienne France, lieu cité.

(2) Les Huns occupaient alors la Pannonie, cette grande région qui comprend dans sa division actuelle la Carnie, la Stirie, la Croatie, la Carinthie, une grande partie de l'Autriche, la Bosnie, l'Esclavonie, une partie de la Hongrie, etc.

l'honneur de composer son escorte ; Volrade et le connétable Geilon, les premiers en puissance après Teuderic (1) ; Isambard, Roger, Lantilde, Astolphe, Romuald, Maugis et Vivian, son frère, déclarent qu'ils n'abandonneront point cette princesse aux hasards d'une marche périlleuse : la forêt obscure qu'elle doit traverser est souvent ensanglantée parles bêtes féroces, les Saxons fugitifs y répandent la terreur.

En vain Teuderic veut s'opposer à leur impétueuse ardeur ; plusieurs d'entr'eux, montés sur leurs coursiers, vont attendre hors des barrières du camp l'instant où partira Egilda pour s'élancer à sa suite (2).

---

(1) Eginh. in Vit. Carol. magn. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 528.

(2) Tous les historiens racontent que la mésintelligence ayant désuni les lieutenants de Charlemagne, plusieurs d'entr'eux abandonnèrent le comte Teuderic, qui fut cerné parles Saxons, et défait par eux au pied du mont Sintal. Le poète a droit d'attribuer

Irminsul, instruit de l'éloignement de ces héros, prend les traits d'un guerrier, et répand cette nouvelle parmi les Saxons dispersés qu'il rassemble au pied du mont Sintal.

Ce sombre génie n'a point oublié les caractères runiques que jadis l'époux de Frigga traça sur le granit des rochers de la Scanie, et par qui s'opéraient les plus surprenantes métamorphoses (1). Ces caractères, dont le secret puissant fut confié à Irminsul, vont aujourd'hui seconder ses pernicieux desseins, en prolongeant l'absence des imprudents paladins.

Déjà ceux-ci avaient traversé la forêt

---

cette mésintelligence à des causes merveilleuses; celles que je propose pourront paraître dignes de l'épopée. Quant au fait matériel de la sédition, *voy.* Eginh. in Vit. Carol. magn. — Cordemoy, Velly, Daniel et Mézeray.

(1) *Voyez* à la fin du volume la note 1re du treizième récit.

avec Egilda; désormais sans crainte pour cette princesse, ils lui avaient fait leurs adieux, et se hâtaient de revenir aux postes de l'honneur.

Le crépuscule annonçait la nuit, les ombres des bois devenaient des ténèbres profondes; Irminsul, hérissant de ronces et de buissons le chemin que devaient suivre les guerriers, en avait tracé un pareil, dont le détour insensible à l'œil les éloignait de leurs tentes.

Le démon de la Germanie attire ensuite les phosphores errants qui voltigeaient parmi les roseaux d'un lac, et dispose leurs flammes comme les feux du camp français. Les braves marchent toujours vers ces lueurs insidieuses, qui toujours reculent dans le désert; mais comment pourraient-ils s'apercevoir de l'immense espace qu'ils parcourent, quand ils s'entretiènent de la trop belle Egilda, ou que, s'abandonnant à des sentiments rêveurs, ils marchent enchantés de son souvenir? C'est ainsi que,

trompant la longueur de la route, ils favorisent eux-mêmes l'erreur dont ils sont les jouets infortunés.

Tout-à-coup au fond de ces solitudes, où les attendent les prestiges de la magie, ils se trouvent devant un palais enchanté. Sa structure surpassait en élégance les édifices que ces héros avaient contemplés à Rome, lorsqu'ayant suivi Charlemagne dans cette capitale du monde, ils demandaient quel peuple étonnant avait laissé de telles marques de son passage sur la terre (1).

Deux rangs de sapins éclairaient les avenues de ce magnifique séjour. Les ponts-levis, les créneaux, les tours, n'en défendent point l'accès ; une douce mélodie conviait, au contraire, les guerriers à pénétrer sous les portiques, où ils sont accueillis par des

---

(1) Eginh., Vit. Carol. mag. — Anast. in Adrian. — Paul Diac., Hist. Longob. — Mézeray, Hist. de France, t. 1, règne de Charlemagne. — Velly, Hist. de France, t. 1, p. 395.

essaims de jeunes esclaves, belles comme les vierges dont l'imagination du Scandinave a peuplé les vergers d'Asgard ; belles comme les images dont le Calédonien a rempli ses nuages religieux, ou comme ces Houris que le Musulman espère dans le septième ciel : elles ouvrent les portes d'une vaste salle, où elles introduisent les enfants de la France, qui reconnaissent avec plaisir sur les dômes et sur les lambris l'emblème national des lys et des abeilles. Là, sur un trône de rubis et d'escarboucles, s'élève une princesse, entourée d'une cour nombreuse. « Étrangers, leur dit-elle, vous êtes » sur le territoire des Suèves, les plus fidè» les alliés des Français, depuis que la » belle Hildegarde, gage de cette alliance, » quitta le palais du duc, son père, pour » s'unir à Charlemagne (1). Cette reine était

---

(1) Eginh., Vit. Car. mag. — Theg., Vit. Lud. pii. — Munster en sa Cosmographie. — Mézer., Hist. de Fr., t. 1, p. 482, à la fin du règne de Charlemagne.

» ma sœur chérie, et tandis que les nations
» voisines se livrent aux fureurs d'une guerre
» insensée, nous goûtons les délices d'une
» paix inaltérable, et nous célébrons main-
» tenant l'aniversaire de l'hymen qui nous
» l'assura. Prenez donc place au festin de
» l'hospitalité (1), et partagez notre allé-
» gresse; demain l'aurore vous montrera la
» route du pélerin et du guerrier. »

Cependant Charlemagne ne s'est point abusé sur les périls et les hasards qu'une coalition redoutable multiplie contre lui. S'il succombe, la puissance d'Irène n'aura plus d'égale; s'il est victorieux, il va saisir le sceptre des Césars et rétablir l'empire d'Occident.

Plongé dans ces grandes pensées, il méditait avec sagesse les moyens de l'attaque et de la défense; il a voulu, en divisant son

---

(1) Tacit., de Morib. German. — Procop., de Bell. Gothic., l. 2, c. 25. — Peloutier, Hist. des Celtes.

armée, combattre d'abord des nations éparses et faciles à soumettre, pour réunir ensuite toutes ses forces, et les mesurer avec celles que les Grecs, les Sarrasins et les Danois rassemblent par terre et par mer dans les champs de l'Italie (1), où se terminera enfin cette querelle importante.

Ce roi attaquait alors la Pannonie, où s'étaient établis les Huns, fatigués de carnage et de conquêtes. Ils avaient construit dans ce pays neuf villes, ou plutôt neuf citadelles inexpugnables (2). Chacune de ces places

---

(1) Annal. de Cedrenus. — Chroniq. de Théophane. — Eginh., Vit. Carol. magn. — Aimoin, l. 4. — Mézeray, Hist. de France, t. 1, p. 439, règne de Charlemagne. — Velly, Hist. de France, t. 1, p. 422.

(2) Quelques historiens disent *sept*, et ils appèlent ces forteresses des Ringues. *Voyez* la description qu'en font Eginh. in Vit. Carol. magn. — Annal. Fuldens. — Munster en sa Cosmograp. — Mézeray, Hist. de France, t. 1, p. 444. — Velly, Histoire de France, t. 1, p. 429 et 430.

était munie d'un triple fossé, d'une haute palissade, et d'un mur circulaire qui, se repliant quatre fois sur lui-même, renfermait dans un labyrinthe de remparts, les foyers et les familles de ce peuple sauvage (1).

Ces diverses enceintes étaient si rapprochées, que, du haut de leurs tours, les sentinelles s'entretenaient facilement, et qu'au moindre signal de danger toute la nation armée se rassemblait par des conduits souterrains, et se portait en un moment sur le point menacé (2).

C'est dans leurs repaires que ces Scythes barbares ont caché les restes des royaumes qu'ils ont dévorés; c'est là que s'étaient entassées sous leurs mains sanglantes les dé-

---

(1) Am. Marcel., l. 15. — Eginh., Annal. et Vit. Carol. magn. — Grandes Chroniques de S. Denis, t. 4 de D. Bouquet. — Méz. et Velly, lieux cités.

(2) Velly, Histoire de France, t. 1, p. 430.

pouilles des Grecs et des Romains, qui eux-mêmes avaient dépouillé l'univers.

Charles fait attaquer la première de ces forteresses. Après un long combat, un bruit éclatant s'élève au-dessus de tout autre bruit. Sur le sommet du fort, les chevaliers français font résonner les cors et les trompettes; ce son triomphal achève de disperser les Huns, et sur les décombres flotte l'oriflamme de Charlemagne.

Cependant les bras des vainqueurs, armés de leviers puissants, ont rompu les portes des souterrains où les Huns avaient déposé les fruits de leurs innombrables conquêtes (1). Les Français y pénètrent avec

(1) Tous les historiens parlent du butin immense que les Huns avaient entassé dans leurs repaires, et qui tomba au pouvoir de Charlemagne. — *Voyez* Eginh. in Annal. Fuldens. — Poetæ Saxon., Ann., l. 5, v. 286. — Adonis Chron., an. 795. — Ann. Franc. Metens. — Grandes Chroniques de S. Denis, t. 5 du Recueil des Hist. de France de D. Bouquet.

des flambeaux, qui, éclairant les amas de ces richesses, font resplendir jusqu'au fond d'une avenue immense l'argent, l'or, les pierreries, les armures enrichies des feux du rubis et de l'azur des saphirs, les meubles opulents, les sceptres et les couronnes. O spectacle curieux! moins encore pour l'œil qu'il éblouit, que pour l'imagination étonnée, qui retrouve dans ces monceaux précieux les antiques héritages de cent peuples célèbres, tour-à-tour vaincus et dépossédés. L'histoire et la poésie rêvent en silence devant ces vastes trésors qui, après avoir circulé dans l'Egypte, dans l'Assyrie, dans la Perse, à Tyr, à Carthage, en Grèce, en Italie,

---

— Velly, Hist. de France, t. 1, p. 431 et 443. — Mézeray, Hist. de France, t. 1, p. 450, s'exprime ainsi : « Il se rendit maître de leur principale Ringue. » Il y trouva des trésors immenses, que ces bri- » gands avaient amassés du pillage de toutes les » provinces voisines pendant deux siècles. »

sont venus s'engouffrer dans les abîmes creusés par des barbares. Voilà donc où devaient aboutir ces funestes aliments du luxe, de la cupidité et de l'ambition des mortels !

A combien de cultes divers ; à combien de fêtes, de solennités et de banquets, ces magnifiques objets ont prêté leur splendeur (1) !

Tous ces vases, ces trépieds furent-ils consacrés dans le temple de Delphes par les vainqueurs de l'Élide ? Ont-ils soldé l'imposture sacrée des oracles antiques ? Ont-ils orné la marche triomphale d'un Alexandre sous les portiques odorants de Babylone, ou d'un consul romain sur les degrés du Capitole ? Ont-ils vu la vestale

(1) La plupart des trésors antiques et précieux dont on parle ici ont été donnés depuis par nos rois au clergé de France. *Voyez* les inventaires des églises et abbayes, et notamment de l'abbaye de Saint-Denis.

surveiller leurs feux sacrés, ou la prêtresse de Phénicie les souiller de sang humain; ou les vierges de Chypre et d'Amathonte, les entourer de festons de roses?

Ces candélabres, ces lampes, ces simulacres d'or, ces riches tributs arrachés aux gouffres de l'Océan et aux entrailles de la terre, où la main d'un Dieu prévoyant les avait cachés; tous ces ornements somptueux, chefs-d'œuvre des arts et parure des palais, étaient-ils aux prostitutions de Sybaris, d'Alexandrie, de Capoue, de Baies, de Caprée (1)? Ont-ils paré la demeure de la tyrannie ou les bains de la volupté? Ont-ils vu pâlir l'esclave tremblant, ou languir sur un lit de pourpre et d'ivoire la courtisane adorée d'un César ou d'un proconsul, qui payait son amour avec les impôts des peuples opprimés? Quels exploits ont vu ces armes étincelantes? Dans quel sang furent trempés ces glaives fulmi-

---

(1) Sueton. in Tiber. — Tacit., ibid.

nants? Faut-il admirer ou frémir? Faut-il être séduit ou indigné?

Les voilà donc ces biens funestes qui perdirent tant d'États! Ces biens corrupteurs, par qui furent payés tant de brigues, d'assassinats et de proscriptions; par qui Rome fut tant de fois mise à l'encan, et tant de fois en proie aux peuples barbares!

Que de guerres n'ont-ils pas allumées! Que de sang et de pleurs ils ont fait répandre! Par combien de trahisons et de perfidies ils furent disputés et ravis!

Ah! si l'art, par un chef-d'œuvre nouveau, pouvait fondre les trésors de tant de nations en un monument expiatoire, s'emparant du burin véridique de l'histoire, il y montrerait des cités livrées au pillage, des peuples dans les fers, des rois détrônés, des vierges déshonorées, des orateurs corrompus: partout le mérite, l'innocence et la vertu immolés à l'intrigue et à l'intérêt; partout le luxe, la débauche et la vanité

avec leurs couronnes fanées, et leur sourire sans bonheur.

Mais enfin, ces fatales richesses que, de victoire en victoire, les Sésostris, les Cambyse, les Alexandre, les Paul-Émile, les César, les Odoacre, les Attila, ont fait parvenir jusqu'aux pieds de Charlemagne, vont sous les lois de ce héros se purifier de toutes leurs souillures : non, elles ne causeront plus la douleur des peuples, mais elles doteront les édifices consacrés à la misère et à la vieillesse; par elles vont prospérer les lettres, le commerce, la navigation (1), l'agriculture; et dans toutes les veines de la France, va couler, comme un sang précieux, cet or épuré dans son cours.

Tandis que les guerriers français transportent ces opulentes dépouilles dans leur camp, l'ambassade d'Egilda demande à être

---

(1) *Voyez* à la fin du vol. la note 2 du treizième récit.

introduite près de Charlemagne. A peine ce monarque a-t-il appris que la princesse des Abodrites est députée vers lui, qu'il veut de suite revoir cet objet charmant. A son arrivée, le souvenir d'amour qu'il en conservait se réveille, s'accroît et devient l'amour lui-même. Écartant un appareil importun, c'est sous le nom d'un de ses chevaliers qu'il se présentera à Egilda, afin de ne point l'humilier par l'aspect imposant du vainqueur de son père.

Plein de ces pensées, il arrive au pavillon où était descendue Egilda, et se fait annoncer comme un officier que Charles envoie près d'elle pour traiter en son nom. Selon son usage, ce prince était vêtu d'un simple sayon de laine bleue, qui descendait jusqu'aux genoux, et couvert d'un manteau sans broderie; ses jambes et ses pieds étaient ceints de bandelettes de diverses couleurs (1).

---

(1) Mém. de l'Académie des Belles-Lettres, t. 6,

Charlemagne, sous ce costume, se montrait à Égilda tel que cette princesse l'avait déjà entrevu, tel qu'il avait occupé sa pensée; et sans le savoir, il entretenait l'erreur de cette jeune beauté, qui n'avait cru voir en lui qu'un simple paladin, lorsqu'elle le rencontra dans les forêts de Meckelbourg.

Quel fut donc son bonheur de le retrouver d'abord dans le camp français! mais aussi quelle fut sa contrainte, quand elle dut recevoir, comme un inconnu, cet objet d'un secret amour!

Charlemagne, que ravit la douceur de sa voix et la grâce touchante de ses discours, engage avec elle un long entretien, et surprend dans ses yeux l'aveu des sentiments qu'il laisse éclater.

Rentré sous sa tente, il fait appeler son

---

p. 729. — Voyage dans l'ancienne France, sous Charlemagne, par M. Miéville, t. 2, p. 5.

favori Éginard, et lui parle en ces termes :

« Éginard, depuis que la mort m'enleva
» mon épouse, les intérêts de la France
» m'engagent à former de nouveaux nœuds.
» De tous les peuples que leur instinct bel-
» liqueux ramène sans cesse contre moi, il
» n'en est point de plus redoutable que
» ceux qui couvrent les rives de la Bal-
» tique(1). Mon épée, il est vrai, les a déjà
» soumis(2), peut les soumettre encore ;
» mais quoi ! les monarques n'ont-ils pour
» médiateurs que la victoire et l'esclavage?
» ne peuvent-ils cimenter qu'avec du sang
» un trône où Dieu les plaça pour le bon-
» heur des humains?

» J'ai pensé que si la nation des Abo-
» drites était liée à ma cause par des nœuds

(1) Annal. Eginh. — Annal. Metens. — Monach. Engol. in Vit. Carol. magn.

(2) Eginh. in Annal. et in Vit. Carol. magn. — Annal. Metens. — Annal. Fuldens.

» sacrés, elle pourrait aisément contenir
» ses voisins turbulents, et leur donner
» l'exemple de la fidélité (1. Le roi qui
» règne sur cette nation, possède une fille
» dont la renommée avait déjà vanté à ma
» cour les vertus et la beauté. Elle vient au
» nom de son père me proposer des traités ;
» qu'elle en soit le gage, mon cœur d'ac-
» cord avec ma politique me conseille cet
» hymen pacificateur. Pénètre donc dans
» les lieux où l'on garde mes trésors,
» charge vingt esclaves des présents les
» plus magnifiques, va trouver ensuite cette
» princesse que tu instruiras de mon amour
» et de mes vœux. Tandis que tu prépa-
» reras ainsi mon bonheur, je vais le mé-
» riter par de nouveaux exploits. Des neuf
» forteresses qui cachaient un peuple agres-
» seur, huit élèvent encore leurs rem-

---

(1) Les Abodrites devinrent en effet les alliés de Charlemagne. *Voyez* les auteurs cités.

» parts ; j'ai fait préparer un nouvel assaut,
» et c'est à mon retour qu'au milieu de mon
» armée je confirmerai à la belle Egilda
» l'offre que tu vas lui faire en mon nom. »

Il dit, et donnant le signal de l'attaque, il conduit ses guerriers vers les murs où les Huns s'étaient réfugiés par des souterrains secrets.

Cependant Éginard, fidèle aux ordres de son maître, les a bientôt exécutés. Égilda reste long-temps immobile de surprise et de douleur ; car, ignorant toujours que celui qu'elle adorait fût Charlemagne lui-même, elle ne pouvait supporter la pensée d'être à un autre qu'à son amant.

« Sort cruel, s'est-elle écriée, ne m'as-
» tu conduite de si loin, ne m'as-tu montré
» de nouveau le cher objet de tant de sou-
» pirs, que pour m'en séparer à jamais!
» Ah ! si un seul regard avait suffi pour al-

---

(1) Eginh. in Vit. Carol. magn. — Velly, Hist. de France, t. 1, p. 429 et 430.

» lumer ma flamme ; si, sans espérance de
» le revoir, et fidèle au seul souvenir, je
» dédaignai, pour faire triompher son
» image, la main des princes de la Germanie, dois-je à présent qu'une entrevue
» moins rapide, et qu'un doux entretien
» ont justifié l'amour que j'avais pour cet
» aimable mortel, et m'ont appris la tendresse qu'il avait pour moi, dois-je donc
» le sacrifier à l'ambition d'être la compagne d'un monarque superbe ? Ah ! périssent tous les trônes de l'univers, avant
» que leur vain éclat puisse me séduire !
» Mais, hélas ! si je refuse la main du roi,
» il pourra, indigné de cet affront, s'en
» venger sur mon père infortuné, et j'attirerai sur sa tête la foudre que j'en voulais écarter. »

Tout-à-coup l'infortunée se lève comme inspirée par une grande pensée ; elle se décide à fuir loin de ces lieux, afin de ne point offenser Charlemagne par un refus, et de rester fidèle à son amant.

Déjà la nuit répandait ses ombres, quand Égilda, sans suite et montée sur un rapide coursier, s'échappe du camp français. Elle en avait dépassé les barrières, lorsque le bruit des fanfares frappa son oreille ; c'était Charlemagne, qui, à la lueur de mille flambeaux, revenait victorieux, et entouré de héros et de trophées. « Hélas ! » dit Égilda, il est parmi ces chevaliers » celui que je ne verrai plus ! Ah! du moins » une seule fois encore ! » Elle dit, et cherche à le distinguer dans la foule ; mais l'éloignement, les ténèbres que dissipaient à peine les clartés douteuses des flambeaux, et les larmes d'Égilda qui couvrent sa vue d'un voile humide, tout dérobe à l'infortunée l'aspect des objets ; et le regard qui allait changer sa destinée, se perd dans le vague des airs obscurcis. Par degré le cortège s'éloigne, le son des instruments guerriers s'affaiblit, les clartés disparaissent, et la triste Égilda se retrouve au milieu de la

nuit et du silence, et s'enfonce dans la froide solitude (1).

Cependant, et tandis que Charlemagne triomphait des Huns, les Saxons réunis en grand nombre font retentir de leurs cris de fureur les échos du mont Sintal, et s'élancent avec impétuosité vers le camp de Teudéric. Nos guerriers, dont la plupart des chefs sont éloignés, surpris pendant la nuit, presque nus et sans armes, tombent sous le fer ennemi et se dispersent en désordre (2). Teudéric essaye en vain de les rallier sous ses oriflammes. « Soldats fran» çais, soldats de Charlemagne, leur crie» t-il, où donc avez-vous appris à fuir?

---

(1) Il est, je pense, inutile de rappeler que presque tout l'épisode d'Égilda est fabuleux : m'adressant aux poètes, je puis participer aux licences qu'on leur accorde.

(2) Annal. Eginh. — Mézeray, Hist. de France, t. 1, p. 436. — Velly, Histoire de France, t. 1, p. 414 et 415.

» Retournez la tête, vous reconnaîtrez les
» Saxons que vous avez tant de fois vaincus,
» et qui doivent être plus effrayés de vous
» suivre que vous ne devez l'être en les
» évitant. Arrêtez-vous devant eux, et vous
» les verrez comme à Sigebourg et à Bruns-
» berg vous tendre des mains suppliantes. »
Mais ces généreuses paroles ne sont pas entendues, et l'infortuné Teudéric, entraîné lui-même par ses troupes fugitives, les suit en menaçant jusque sur les bords du Veser (1), où il essaye encore de les rallier.

Que faisaient cependant les chevaliers dont l'absence causait cette défaite sanglante? Retenus par les artifices infernaux à la table enchantée, ils y prolongeaient de fatales délices. La triple magie des parfums, de l'harmonie et des breuvages, fait couler dans leur sein une voluptueuse ivresse, et déjà ils oublient les camps et les victoires.

---

(1) Annal. Eginh. — Mézeray et Velly, lieux cités.

Une main subtile exprime, dans les coupes qu'ils vident tour-à-tour, les sucs assoupissants des pavots. Soudain les lieus invisibles d'une léthargie captivent l'existence de ces paladins, et les génies évoqués par Irminsul les transportent dans une île du Veser.

Les premiers jours du printemps allaient enfin luire sur la terre consolée; mais la tardive Germanie était encore blanchie par les frimas.

Bientôt les prestiges de la féerie, changeant les lois de la nature, vont faire de cette île aride un séjour enchanteur.

Les essaims des puissances surnaturelles, qui souvent apparurent aux amants des Muses sous les noms divers de Zéphyres, de Gnomes, de Sylphes, de Lutins, de Farfadets, de Ginnes, de Peris, puisant à leur gré dans les sources de la rosée, dans les flammes de l'éther, dans une atmosphère de parfums, en rapportent des trésors

qu'ils répandent sur l'île, dont ils composent un asyle délicieux.

Ils appèlent, pour l'animer et l'embellir encore plus, cette foule de vierges ravissantes qui habitent une sphère inconnue pour nous. C'est là qu'Hésiode trouva les illusions de sa riante Théogonie, et qu'Homère chercha Calypso, Circé et leurs nymphes; c'est là que Virgile vint choisir les blanches Néréïdes, dont les doigts délicats filaient des laines verdoyantes dans les grottes liquides de Cyrène (1); c'est de là qu'Ovide revint sur la terre, enrichi de mille fictions ingénieuses; c'est dans ce monde intellectuel qu'un jour la muse du Tasse devait apercevoir les beautés qu'elle conduisit dans les jardins d'Armide; que le Camoëns rassembla celles qu'il livra aux amoureux transports des Lusitaniens (2), et que les poètes orien-

---

(1) Virgil., Georgic., l. 4.

(2) Le Camoëns, la Lusiade, ch. 9.

taux découvrirent les vierges des bocages d'Irem (1).

Quelle fut l'extase des guerriers de Charlemagne, quand, à leur réveil, ils contemplèrent ce séjour !

Au-dessus d'eux rayonne un ciel d'azur; une douce température, qu'aromatisent les fleurs les plus suaves, pénètre leurs sens amollis, et leurs cœurs se remplissent de langueur et de volupté.

Là, peuplés d'oiseaux harmonieux, sont des bois de lauriers-roses, semblables aux bosquets de l'île d'Œa que l'Aurore avait choisie pour ses danses et ses chœurs (2). Ici des berceaux profonds, des antres tapissés de lierre et de pampres, et où l'on n'entend que le doux bruit des ruisseaux et des cascades, nourrissent sous leurs frais

---

(1) Les bocages fabuleux d'Irem sont célèbres dans toutes les poésies des Orientaux : c'est là qu'ils placent les amours du rossignol et de la rose.

(2) Homère, Odyss., l. 12, au commencement.

abris une ombre où se plaît l'aimable essaim des Rêveries et des Songes.

De ces hauts peupliers, les colombes et les tourterelles s'abattent sur des prés d'anémones, de violettes et de safran, puis revolent en roucoulant sur les myrtes et les orangers.

Mais quel attrait irrésistible l'amour ajoute à ces beaux lieux ! Aux regards des chevaliers français il laisse entrevoir des nymphes gracieuses, et par un piquant artifice il les en sépare sans cesse pour irriter encore plus leurs désirs. Tantôt à travers les branches vacillantes d'un bois de lilas ils voyent flotter les plis de leurs robes et de leurs écharpes ; tantôt ils entendent leur douce voix que répètent les échos ; tantôt dans ces bassins écartés, ô charme ! ô délire ! ils les voyent folâtrer presque nues ; mais à peine se sont-ils approchés, qu'elles disparaissent sous les festons de jasmins dont les ondes sont couronnées.

De détour en détour ils poursuivent,

dans ces agrestes labyrinthes, ces beautés légères; quelquefois elles se laissent surprendre dans l'obscurité de ces grottes solitaires; les Français ivres de volupté les tiènent enfin dans leurs bras, mais soudain elles s'échappent furtivement en leur laissant une impression nouvelle.

Consumés de leurs désirs, fatigués de leurs transports, ils s'asseyent sur les gazons émaillés; alors une voix, que les harpes accompagnent, chante l'amour, son martyre et ses délices.

Mais ce qui ajoutait surtout au charme de cette île fortunée, c'est que hors de ses rivages s'étendaient au loin des lieux froids et stériles, sur lesquels la magie n'avait point opéré ses prestiges, et qu'elle avait laissés subordonnés aux lois ordinaires de la nature.

Le Veser, enflé par les neiges écoulées, traînait alors avec un horrible fracas les glaces brisées, les débris des cabanes et les arbres déracinés. Sur le bord opposé,

la campagne, encore couverte de neige, n'offrait que le deuil, l'épouvante et la solitude.

Quand, sur les contours de l'île enchantée, les chevaliers observaient cette scène affreuse, ils se rejetaient avec transport dans le sein du séjour magique, où le printemps, comme un jeune roi sur son trône, semblait fouler à ses pieds l'hiver chargé de chaînes bruyantes.

Parmi les Français que captivaient ces jardins, était le jeune Maugis, si célèbre dans nos vieilles chroniques (1). Lorsqu'il était encore à la mamelle, la belle Ysanne, poursuivie par les Sarrasins, l'avait perdu dans les bois voisins du château d'Aigremont; la fée Oriande (2), en traversant les

(1) Histoire de Maugis d'Aigremont et de Vivian, son frère, etc., rapp. dans la Bibl. univ. des Rom., juillet 1778, 1er vol., p. 1. — L'Arioste, poème de Roland furieux.

(2) Hist. de Maugis, lieu cité, p. 10. — La fée

airs, entendit les cris de cet enfant, et le trouva si beau, qu'elle l'emporta dans son palais de Rosefleur, où elle l'éleva avec soin. Ce fut là que Maugis, initié à tous les mystères de la magie, apprit à connaître les maléfices, les amulettes et les talismans. Ce charmant paladin avait quitté la divine Oriande pour chercher les hasards et la gloire.

Dans les bocages où il est retenu avec ses compagnons, il a remarqué une jeune nymphe, dont les grâces lui inspiraient une vive passion. Il y rêvait, lorsqu'il la vit endormie sur un tertre émaillé.

Palpitant de désirs, il s'approche et contemple tant d'appas : Femme ravissante, dit-il, goûte le repos que tu ravis à mon cœur ; mais du moins tu sauras qu'un che-

---

Oriande, sœur du magicien Baudri, figure dans plusieurs romans relatifs à Charlemagne. *Voyez* la Bibliot. univ. des Romans.

valier qui t'adore a respecté ton sommeil. Il dit, et enlève furtivement l'anneau qui brillait au doigt de cette jeune beauté. Mais de quel étonnement il est frappé, lorsqu'en le portant vers ses lèvres, il reconnaît autour de cette bague les caractères infernaux que son art lui apprit à distinguer ! Alors ses yeux se dessillent, il reconnaît le piége dans lequel ses frères d'armes et lui sont indignement retenus. Rougissant de honte, il brise ce talisman. Soudain l'éclair brille, la foudre gronde, l'air s'obscurcit, et la terre a tremblé. La perfide Sirène s'éveille à ce bruit, et se dresse en fixant sur Maugis des regards étincelants. Ses traits s'altèrent et se décomposent rapidement; ses yeux se creusent; son teint se plombe; sa chevelure se hérisse, et sa bouche élargie est souillée d'une écume sanglante. Elle pousse un cri affreux, et moitié spectre, moitié serpent, elle fuit à travers les broussailles.

Cependant le charme de l'île enchantée s'est évanoui; Maugis, revenu de sa stu-

peur, ne voit plus qu'un rocher stérile couvert de neige et de lugubres sapins.

Les guerriers confus déploraient leur triste erreur, lorsque, sur la rive du Veser, ils entendent des cris de guerre mêlés au bruit des trompettes.

C'étaient les Saxons qui, vainqueurs des Français, les poursuivaient avec furie; et nos malheureux guerriers, pressés par leurs épées, se précipitaient en foule dans les ondes (1).

A ce spectacle, les chevaliers désabusés versent des pleurs de rage. et veulent expier leur faute par un trépas héroïque. Ils s'élancent dans le Veser, et à travers les glaçons et les dépouilles dont son cours était embarrassé, ils abordent la rive ensanglantée, et se mêlent au combat où ils ramènent les Français fugitifs.

---

(1) Eginh. in Annal. — Mézèray, Histoire de France, t. 1, p. 436. — Velly, Histoire de France, t. 1, p. 414 et 415.

Le désespoir a doublé leur valeur. Ce ne sont pas des guerriers, ce sont des lions rugissants, des tigres altérés de carnage, et que le carnage ne peut assouvir ; ils s'enfoncent dans l'épaisseur des bataillons ennemis ; des rangs entiers sont moissonnés par leur glaive ; toute une armée se disperse devant eux : mais aussi n'attendaient-ils que la victoire pour expirer ! Percés de traits, épuisés par leurs blessures, leur courage, plus merveilleux que la nature, paraît seul soutenir leur existence ; aussitôt qu'ils voyent fuir les Saxons, ils rassemblent leurs forces pour rejoindre le comte Teudéric ; ils se jètent à ses genoux, et meurent en implorant leur pardon, et en prononçant les noms de Charlemagne et de patrie (1).

Les guerriers d'Irminsul, exaltant leur succès, en font circuler rapidement la

---

(1) Les historiens rapportent que les chefs qui s'étaient mutinés voulurent expier leur faute, et qu'ils se firent tuer dans la bataille.

nouvelle parmi leurs peuplades, et appèlent aux armes celles que les anciennes victoires de Charlemagne glaçaient encore de terreur.

Les Sclavons, les Wiltses, les Sorabes, accourent se joindre à eux pour achever la défaite de Teudéric, et leur armée innombrable voit arriver à sa tête un chef qui seul en doublait les forces. C'était le fier Theudon qui, après avoir défendu vaillamment les remparts des Huns, s'était échappé à travers leurs débris, et avait rassemblé le reste de ses guerriers fugitifs, qu'il amenait aux Saxons, pour tenter encore avec eux la fortune des combats.

Ce roi barbare avait reçu de secrets avis d'Adalgise, de Constantin et d'Aliatan, roi de Cordoue (1). Ces chefs de la ligue l'in-

---

(1) Ce roi des Arabes, en Espagne, avait de grandes forces navales; il fut cependant vaincu par la flotte que Charlemagne envoya contre lui. Je

vitaient à occuper Charlemagne dans la Germanie par des attaques fréquentes, afin de le détourner de l'Italie, où se rendaient par mer et par terre des peuples nombreux pour conquérir cette belle portion de l'empire d'Occident, et démentir ainsi le destin qui semblait appeler le vainqueur de Didier à régner sur cet empire.

Cependant Charlemagne, qui croyait que Teudéric avait dompté les Saxons, apprend sa défaite et ses dangers. Ce général, trop faible pour résister à l'armée ennemie, rejoignait en hâte le roi des Français. A ces nouvelles, ce roi, loin de sentir plier son courage, conçoit un secret orgueil à lutter ainsi avec le sort : il ne considère les périls que comme autant de germes de vic-

---

rattache cette victoire à l'action épique, bien qu'Aliatan ne fût pas coalisé avec Constantin et Adalgise, lorsque les troupes de ceux-ci descendirent en Italie. *Voyez* Marmol., l. 2, c. 20, 21 et 22. — Dupleix et Mézeray, Hist. de France, t. 1.

toires. Renfermant désormais dans son cœur les pensées de l'amour et de l'hymenée, il s'abandonne à son génie et à sa vaillance, et va au-devant de Teudéric pour le consoler par un triomphe, et pour venger le sang français dont fument les plages du Veser.

Tandis que Charles et Teudéric mêlaient leurs bataillons, les Saxons, les Huns, et d'autres nations germaniques, se réunissaient sous les mêmes drapeaux, et des deux côtés on s'attaque bientôt avec une égale intrépidité. La bataille fut longue et terrible. Monté sur son coursier, que les chroniques nomment Romaléon (1), et armé de sa célèbre Joyeuse (2), Charle-

(1) *Voyez* les Vieilles Chroniques et le poème de Charlemagne, par le Laboureur.

(2) *Voyez* la Chronique attribuée à l'arch. Turpin. — Les grandes Chroniques de S. Denis, t. 4 des Hist. fr. de D. Bouquet. — Nicolle Gille, Ann. de France. — L'Arios., poème de Roland furieux, etc.

magne, que suivent les plus braves chevaliers, met en fuite les Saxons, les Sorabes et les Sclavons. Mais les Huns, fidèles au serment qu'ils avaient fait de mourir plutôt que de reculer d'un pas, soutiènent avec le courage du désespoir tout l'effort des légions que le roi français leur opposait, et dont il avait donné le commandement à Gérold, comte de Bavière (1), et à Henri, duc de Frioul (2). Ce dernier s'était déjà plus d'une fois signalé par ses exploits sur les Huns. Depuis long-temps Theudon cherchait l'occasion de le combattre, et il avait promis à ses Dieux sanguinaires de l'immoler à leurs autels, s'il tombait en son pouvoir. Aussitôt qu'il l'eut reconnu dans la mêlée, il poussa son coursier vers lui,

---

(1) Annal. Fuldens. — Eginh. in Annal. — C'est même à Henri, duc de Frioul, et non à Charlemagne, que les historiens attribuent les victoires que ce monarque remporta sur les Huns.

(2) Eginh. in Annal. et in Vit. Carol. magn.

et il s'engagea entr'eux un de ces duels qui ont tant d'éclat dans l'épopée. Celui-ci, décrit par un poète habile, aurait l'intérêt de ceux d'Achille et d'Hector, d'Énée et de Turnus, de Tancrède et d'Argant, et de tous ces terribles adversaires, dont la fureur fait des autres combattants des spectateurs que la surprise et la crainte tiènent immobiles.

Henri et Theudon expirent tous deux de leurs blessures. Les Huns, privés de leur chef, se soumettent au roi français, et les Saxons, les Sorabes, les Sclavons, imitant leur exemple, lui livrent des otages (1).

Maître de la Germanie, Charlemagne peut enfin diriger ses pas vers les champs latins, où tant de fois le sort agita son urne fatale, et que tant de fois choisirent

---

(1) Annal. Eginh. — Annal. Metens. — Annal. Loisel. — Monach. Engol. in Vit. Carol. mag. — Annal. Fuldens. — Chron. Moissiac.

la fortune et la guerre pour théâtre de leurs caprices et de leurs fureurs.

C'était dans cette partie de l'Italie, que les anciens appelaient la Grande-Grèce, que devaient lutter l'Orient et l'Occident, et qu'une bataille décisive allait enfin déterminer leur rang et leur gloire (1). Jamais Charlemagne n'avait eu à combattre une armée aussi grande que celle qui, sous le commandement d'Adalgise, de Constantin et du patrice Jean (2), était venue sur mille vaisseaux lui disputer l'empire des Césars, et menacer les frontieres de la France.

O Muse! s'écrierait le poète, nomme-

---

(1) C'est dans la Calabre et dans les champs voisins que Charlemagne triompha des Grecs et des peuples du Nord, que Constantin et Adalgise lui avaient suscités. *Voyez* Cedrenus, Théophanes, Éginhard, Lemoine d'Angoulême, et les Annales de Metz, de Fulde, etc.

(2) Cedren. in Compend. — Théoph., An. — Aim., l. 4. — D. Bouquet, Rec., t. 5.

moi les chefs et les peuples divers qui s'étaient armés contre les Français : la mer Tyrrhénienne et le golfe de Tarente étaient couverts de leurs navires ; leurs innombrables drapeaux flottaient dans les deux Calabres, dans les vallons de l'Apulie et de l'antique Lucanie, pays fertiles et délicieux, mais trop souvent noyés dans le sang des nations. Les Samnites, les Carthaginois, et les gladiateurs de Spartacus, y vainquirent trois fois les Romains (1). Dans tous les temps le laboureur, en remuant cette terre belliqueuse, heurta les casques et les glaives rongés de rouille ; et dans des sillons héroïques, il trouve encore les dépouilles des guerriers français mêlées aux débris des races de l'antiquité (2).

(1) Tite-Live, Hist. — Florus, Hist., liv. 2. — Plutarque, Vies d'Annibal, de Pompée et de Crassus. — Placido Troyli, Istoria generale del Reame di Napoli, t. 1, part. 2, p. 282.

(2) Virgil., Georgic., l. 4, à la fin.

L'avant-garde de l'armée, qui marchait contre Charles, était composée de mille soldats, nés dans les murs de Bénévent, ville bâtie par Diomède (1); ils étaient campés non loin de leurs foyers, dans les campagnes où coule le Vergelus, que traversa jadis Annibal sur un pont de cadavres (2).

Les Bénéventins allaient affronter la mort sur les pas de leur duc Arichise et de la belle Almaberge, son épouse (3). Cette fille

(1) Pline, l. 3. — Moréri, Dictionnaire, v° Bénévent. — On disait aussi que Diomède avait bâti plusieurs autres villes de la Grande-Grèce. *Voyez* Horat., Sat. — Voyage pittoresque de Naples, t. 3.

(2) Placido Troyli, Istoria generale del Reame di Napoli, t. 1, part. 2, p. 282. — Voyage pittoresque de Naples, t. 3.

(3) Arichise, que quelques-uns appèlent Aragise, eut, ainsi que Tassillon, son beau-frère, de trop grandes complaisances pour son épouse, qui prétendait venger Didier, son père, et le rétablir sur le trône des Lombards. *Voyez* Aimon., Cont., l. 4. — Sigonius, de Reg. Ital. — Mézeray, Histoire de France, t. 1.

du roi Didier avait, comme sa sœur, juré de venger son père détrôné ; c'est dans ce dessein qu'elle a couvert ses membres délicats d'une pesante cuirasse, et qu'elle va combattre à côté d'Arichise, que l'exemple de Tassillon devrait arrêter : mais l'insensé quitte pour les hasards les jardins parfumés que cent esclaves cultivaient pour lui au confluent du Sebeto et du Calore (1).

Après les troupes d'Arichise, paraissent celles que conduit son beau-frère Adalgise, fils de Didier. Ce jeune héros était un des trois chefs de l'armée (2) ; nul guerrier ne le surpassait en courage : mille Lombards s'étaient attachés à sa triste fortune ; et lorsque Charles força les murs de Vérone, ils

(1) Léandre Alberti, Descript. Ital. — Voyage pittoresque de Naples, t. 3.

(2) Cedren. in Compend. — Aim., l. 4. — Méz., Hist. de France, t. 1. — Cordemoy, Histoire de France, t. 1, p. 540. — Velly, Hist. de France, t. 1, p. 422.

s'étaient enfuis, avec le fils de leur roi, au-delà du Bosphore; maintenant rapprochés de leur patrie, ils espèrent y rentrer en vainqueurs.

Tandis que leur nation, heureuse sous l'empire de Charlemagne, sentait adoucir ses mœurs féroces, eux, toujours barbares et superstitieux, comme au temps de leurs reines Rosemonde et Theudelinde (1), portaient encore sous leurs armes des herbes secrètes, croyant ainsi se rendre invulnérables (2); leur barbe touffue descendait sur leurs poitrines, et on les distinguait à la longueur de leurs lances.

Ces farouches soldats étaient campés dans les vallons de l'Apulie, d'où l'on découvre les montagnes de l'Abbruze, les cimes du Garganus, et plusieurs villes pittoresques qui semblent portées dans les airs (3).

---

(1) Paul. Diac., de Gest. Longob.

(2) Lois des Lombards, l. 11, t. 55, § 11.

(3) Léandre Alberti, Descript. Ital. — Voyage pittoresque de Naples, t. 3.

Après eux venaient les Grecs et les nations voisines du Bosphore. Le patrice Jean, et l'amoureux Constantin, après avoir armé leurs bataillons dans les murs de Bysance, avaient traversé les mers avec eux sur cent trente vaisseaux (1). Ces chefs présomptueux avaient dépeuplé les bords de l'Euxin, les îles de l'Archipel, le Péloponèse, la Thessalie, la Macédoine et la Thrace.

Ces guerriers, au nombre de quarante mille, sont cantonnés depuis les frontières de la Lucanie jusqu'à la vallée où s'élevait autrefois la célèbre ville d'Héraclée, berceau du peintre Zeuxis (2). Leurs tentes, aux couleurs éclatantes, dressées vers les bords odorants de l'Acrys et du Syris (3), sont aussi nombreuses que les fleurs qui,

---

(1) *Voy.* à la fin du vol. la note 3 du treizième récit.

(2) Léandre Alberti, lieu cité. — Voyage pittoresque, lieu cité.

(3) Voyage pittoresque de Naples, t. 3.

dans le printemps, bordent le ruisseau d'une prairie.

Ces Grecs dégénérés ne conservent que le nom, le costume et la chevelure de leurs ancêtres; mais l'amour de la gloire, des beaux-arts et de la liberté, n'étincèle plus dans leurs regards. Depuis Démosthène, nulle voix éloquente n'avait rappelé ce peuple énervé des sentiers de l'esclavage où il s'enfonçait chaque jour.

On voit ensuite les bataillons des Scandinaves, qui, des rives glacées de la Baltique, étaient venus par des chemins longs et pénibles jusque sous le beau ciel de l'Italie (1). Quels guerriers peuvent être

---

(1) Éginhard, et tous ceux qui ont parlé de la guerre de Charlemagne contre les Grecs, disent que ceux-ci étaient secondés de quelques peuples du Nord. Ces peuples étaient sans doute les Huns, qui occupaient alors la Pannonie; mais, puisqu'il est constant que les Scandinaves ou Normands ont aussi fait la guerre à ce roi français, le poète peut rapprocher

comparés à ces enfants d'Odin, pour l'audace et pour la vaillance ? Toujours vêtus de fer, ne respirant que pour les batailles, bravant les dangers et la mort avec un visage tranquille, ces hommes intrépides portent jusque dans leurs plaisirs leurs goûts belliqueux et barbares. Leurs jeux sont encore des combats, leurs chants des hymnes de gloire, leurs parures les dépouilles des vaincus. Assis à leurs festins, ils boivent l'hydromel dans les crânes de leurs ennemis; en amour, ils plaisent en racontant leurs victoires; ils offrent pour hommage à la beauté les trophées sanglants et les sceptres brisés (1).

---

ces divers événements pour donner plus de mouvement et d'intérêt à son action épique, d'autant plus que les mœurs des Scandinaves sont très-favorables à la poésie.

(1) Bart., Antiqu. Dan., l 2, ch. 12, p. 556. — Mallet, Introd. à l'Hist. de Danem., t. 1, p. 175. — Le Conserv., ann. 1788, p. 315 et suiv.

Ils campent sur les ruines de cette voluptueuse Sybaris, où Smindiride se plaignit autrefois qu'un pli de rose eût gêné son sommeil (1). Les habitants efféminés de cette ville fleurie, harmonieuse et parfumée, en avaient exclu les arts bruyants, et même les oiseaux, dont le chant matinal pouvait troubler le repos. L'amour, les plaisirs, les bains d'essences, les banquets exquis, les doux concerts, occupaient seuls leur vie indolente. Ils s'invitaient un an d'avance à leurs fêtes, afin de s'y mieux préparer. Tous ceux dont les soins et les découvertes ajoutaient aux jouissances, recevaient des immunités et des honneurs (2).

Cette cité, facilement vaincue par les Crotoniates, montrait encore ses restes

---

(1) Sénèque, l. 2, *de Irâ*. — Athénée, l. 7, 12 et 13. — Montesquieu, Temple de Gnide, 4e chant.

(2) Athénée, lieu cité. — Montesquieu, lieu cité. — *Voy.* à la fin du volume la note 4 du treizième récit.

charmants sur les bords émaillés du Crati, et parmi les rosiers, les myrtes et les frênes, qui distillaient une mâne plus douce que le miel.

Les sombres Scandinaves regardaient avec dédain cette nature enchanteresse, comme on regarde un faible enfant qui ne sait encore que sourire. Ces hommes, endurcis à la guerre, avaient toujours méprisé le luxe, la mollesse, et même la civilisation. Les harpes sauvages de leurs Scaldes faisaient retentir de leurs mâles concerts les échos étonnés de Sybaris, qui naguère n'avaient appris que les refrains des amants et les accords de la lyre.

Ces enfants du Nord sont au nombre de vingt mille, et forment trois légions. La première est composée de héros nés dans la Chersonèse cimbrique, dans les champs de Sleswic, renommés par leurs gras pâturages, et sur les bords du golfe de Slie et de la rivière de l'Evder.

Leur chef était le vaillant Harald *à la*

dent bleue, dont les historiens du Nord racontent des prodiges (1) ; il avait fondé la ville de Jomsbourg, où tous les citoyens étaient soldats et toutes les femmes amazones (2).

La seconde légion était formée de ceux qu'avaient nourris les champs de la Norwège et les bords du Glamer ; leur chef est Regner Lodbrog (3). Il réunit les titres de roi, de conquérant, de poète et d'époux heureux (4). Ce héros aima long-temps la belle

---

(1) Harald *à la dent bleue*, et les autres héros que je nomme ici, vécurent dans le siècle de Charlemagne, et il serait permis au poète de les faire figurer ici.

(2) *Jomswikinga Saga* ap. Barthol., de Caus. cont. Mort., lib. 1, c. 5. — M. Mallet, lieu cité. — Bibl. univ. des Rom., avril 1777, 1er vol., p. 7.

(3) *Regnara Lodbrog Saga*, V. Wormius, Torféus, Saxon le Gram., Bartholin, Biorner, Mallet, Puffendorf et M. Graberg.

(4) *Regnara Lodbrog Saga*. — Wormius, litter. Runic. — Le recueil de M. Biorner. — M. Mallet, Introd. à l'Hist. de Danem., t. 2.

Harisa, fille d'un prince de Suède (1) : le sombre Hialmar enleva cette vierge, âgée de seize ans, et plus blanche que les troènes. Son père alarmé fit annoncer dans les royaumes d'alentour que celui qui punirait son ravisseur, épouserait la belle Harisa (2). Alors on vit accourir des champs d'Uma, de Pithea, et de tous les bords du golfe de Bothnie, mille héros intrépides qui défièrent le redoutable Hialmar : tous succombèrent ; Regner parut, triompha et s'unit à sa jeune amante (3). Mais ce roi, dont ses compagnons enviaient la gloire et la fortune, devait, hélas! exciter la pitié de ses plus cruels ennemis. Un jour poussé par la tempête sur la côte du

---

(1) Dans le *Regnara Lodbrog Saga* cette princesse se nomme Thora.

(2) *Regnara Lodb. Saga.* — Bibl. universelle des Romans, lieu cité, p. 14.

(3) *Voy.* le *Regnara Lodbr. Saga* et la Bibl. univ. des Romans, avril 1777, 1[er] vol., p. 14.

Northumberland, dont le souverain lui a juré haine et guerre éternelles, il sera chargé de chaînes, jeté dans une tour remplie de vipères, et mourra de cet horrible supplice sur les bords lointains où le brave Yvar Benlose, son fils, descendra pour le venger (1).

La troisième légion est forte de neuf mille guerriers; ils sont tous à la fleur de l'âge, et des cheveux blonds couvrent leurs blanches épaules. Leur départ avait fait soupirer les filles de la ville d'Hademora, baignée par les flots de la Dala (2), et celles qui font paître leurs troupeaux sur les rives du lac Water, dont le pêcheur n'a pu sonder la profondeur, et qui, la veille des tempêtes, fait entendre un bruit prophétique pareil à celui de la foudre (3).

---

(1) Wormius, litt. Runic., p. 222 et suiv. — Rapin Thoyras, Hist. of England, vol. 1, B. 4, p. 89.

(2) Samson, Géog. — Delacroix, Géog., t. 2, p. 25.

(3) Delacroix, Géogr., t. 2, p. 59.

Ces guerriers ont pour chef Éric, jeune et beau comme eux ; Éric que l'amour guide au milieu des hasards. C'est pour mériter la princesse Aslega, qu'il a quitté les forêts de la Scandinavie (1). Épris de cette fille aux yeux bleus et tendres, il l'avait demandée à son père, qui lui dit : Jeune téméraire, où sont tes titres de gloire et tes marques d'honneur (2)? La Baltique a-t-elle vu flotter tes enseignes victorieuses ? As-tu rassasié les corbeaux avides de funérailles ? D'honorables blessures ont-elles sillonné tes membres ? O roi! reprit Éric, dis-moi donc à quelle conquête il faut voler pour mériter cette charmante épouse (3).

(1) Ceci est tiré d'un chant des Scaldes du Nord, traduit en suédois par M. Biorner, et compris dans son Recueil, imprimé à Stockolm en 1739. Cette aventure est extraite par M. Mallet, Introd. à l'Hist. de Danem., t. 2, et par les rédacteurs de la Bibl. universelle des Rom., avril 1777.

(2) Mallet, Introd. à l'Hist. de Danem., t. 2.

(3) Mallet, lieu cité.

Alors le monarque lui répondit : Le roi des Gaules a une épée invincible, que l'on appèle *Joyeuse;* si tu peux la lui ravir, Aslega sera ta compagne.

A ces mots, cette beauté a pâli ; car elle aime Éric, et son péril l'alarme. La veille de son départ, elle l'aborde et lui dit : Ami de mon enfance, prends ce glaive que j'ai retiré pour toi des trésors de mon père, son nom est le *Consolateur* (1).

Après les Scandinaves à la blonde chevelure, on voit les escadrons des Maures au teint olivâtre et aux turbans ornés d'aigrettes ; ces cavaliers, au nombre de six mille, étaient venus des climats brûlants de Tunis et de Fez : on distinguait parmi eux, ceux qui étaient nés sur la vaste montagne d'Alcaï, fertile en orge, en vin et en toutes sortes de fruits rafraîchissants. Ces soldats se vantaient d'être indépendants, et ne payaient point de tribut aux rois de

(1) MM. Biorner et Mallet, lieux cités.

Fez (1). Cependant ils ont reconnu pour chef Abimalar, fougueux sectateur de Mahomet.

Paraissent ensuite quatre mille cavaliers sortis des murs de Cordoue, dont Abderame avait fait le séjour des merveilles (2). On y voyait une mosquée, construite sur le modèle du temple de Salomon, soutenue par soixante colonnes d'albâtre, de jaspe et de marbre noir. Ces Sarrasins, pleins de vaillance, d'orgueil, d'amour et de galanterie (3), portaient les diverses couleurs et les chiffres de leurs belles (4). L'éclat de leurs habits et de leurs armes, la beauté de leurs coursiers, attirent les yeux des autres

(1) Marmol, l. 4, c. 22.

(2) Pedro Diax de Riba, Antiq. de Cordoue. — Alph. Garcias, Hist. de Cordoue.

(3) Andrès, dell'Origine, etc., t. 1. — Notice sur les Maures, par Florian, en tête de Gonz. de Cord.

(4) Le P. Menestrier, Orig. des Arm. — Florian, lieu cité. — Genès Perez del Hita, Guer. civ. des Zeg, des Abenc., etc. — Bibliot. univ. des Romans.

peuples. Leur chef est Alhamar; il aimait éperdùment une jeune Espagnole qui, née à Cordoue, y vivait avec sa sœur Élisabeth. Colombe était le nom de cet ornement de l'Ibérie, que le ciel appelait parmi les vierges prédestinées (1). Ce Musulman croyait vaincre les dédains de son amante, en revenant chargé de dépouilles et de trésors: l'insensé! tandis qu'il allait combattre des Chrétiens, Colombe, ayant vu en songe l'ombre de sainte Agathe, qui lui présentait des lys et des roses, était venue devant le juge de Cordoue déclarer qu'elle était Chrétienne. Le cadi, ému de pitié, veut la soustraire aux sanglants édits du prince (2); mais elle persiste à dire: *je suis Chrétienne*. Le cadi fait signe au bourreau, et s'enfuit en cachant une larme (3). Colombe, restée

(1) Fleury, Hist. ecclés., t. 10, l. 49, p. 539.

(2) Eulog., 2ᵉ Mém., c. 10. — Roder., Hist. Arab., c. 26.

(3) Fleury, ib. — Bulteau, Hist. Bened., l. 5, c. 8.

avec l'homme de sang, lui remet de l'or, en le conjurant de ne point dépouiller son corps, et de le dérober à tous les yeux (1). Après cette prière pudique, sa tête roule sur les degrés du palais, et son corps, qui reste enveloppé de longs voiles de lin, est enfermé dans une corbeille de jonc, et jeté dans le Guadalquivir (2). Le vénérable Euloge le trouvera sur les bords de ce fleuve, et le transportera pour l'inhumer au village de Fragelles. Farouche Alhamar! le premier objet qui doit frapper tes regards à ton retour, c'est la tombe de celle que tu adores. Tu maudiras alors la secte barbare que tu sers, et un ruisseau de pleurs lavera le sang chrétien dont tu vas te souiller.

Sous les ordres d'Abudelfar, habile à connaître les vertus des plantes, s'avancent encore trois mille autres Sarrasins, qu'avait vus naître l'antique Séville, bâtie par Her-

(1) Fleury, Hist. ecclés., t. 10, l. 49, p. 562.

(2) Eulog. Mémor. — Fleury, lieu cité.

cule (1). Ces cavaliers ont le même costume et les mêmes armes que ceux de Cordoue.

L'arrière-garde de cette grande armée était composée de Siciliens, qui, sur trente navires, ont franchi le détroit de Carybde et de Scylla, l'effroi des anciens matelots (2).

Depuis long-temps les Siciliens, soumis à des maîtres, étaient inhabiles à la guerre; aussi les soldats que l'ambitieux Théodat conduit contre le roi français regrètent-ils leur beau pays où tout croît en abondance; ils regrètent ces délicieux rivages où l'on pèche les rameaux du corail, et les vallées odorantes de Démona, de Nota, de Mazara (3). Là s'élevaient les cités de Syracuse

---

(1) Rodrig. Caro, Antiq. de Sevilla. — Alonso Morgado, Hist. de Séville. — Merula, Descript. Hisp. — Essais sur l'Esp., par M. P....., t. 1, p. 270.

(2) Homère, Odyssée.

(3) Léandre Alberti, Descript. Sic. — Hubert Goltzius, Sic. et magn. Græc.

et d'Agrigente, où le taureau d'airain du tyran Phalaris poussait des mugissements humains (1). La ville de Palerme se voyait aussi dans la vallée de Mazara, et les émirs des Sarrasins l'avaient choisie pour leur résidence (2).

Aux bataillons des Siciliens s'étaient joints quatre cents citoyens des îles de Lipari, où la fable avait placé les forges de Vulcain et le royaume d'Eole, roi des vents (3). Leur chef était le jeune Tédaris, orphelin dès son jeune âge. Toute sa tendresse se tourna vers sa sœur; celle-ci avait répandu bien des larmes en le quittant. Un songe cruel l'alarmait et devait, hélas! se réaliser trop

---

(1) Juvén., Satir. 8 v. 80. — Euseb. in Chron.

(2) Les émirs furent en possession de Palerme depuis l'an 827 jusqu'en 1070. *Voyez* Thomas Fazel, Hist. Sicil. et cæt. — Geoffroi Malaterra, de Rob. Viscard.

(3) Strab., l. 6. — Pline, l. 3, ch. 9. — Cluvier, l. 2, Sic. Anton., c. 14. — Hom., Odyss. — Virg., Æneid., l. 8.

tôt ; car Tédaris était condamné par le sort inflexible à ne plus revoir son île natale.

Tels étaient les guerriers qui marchaient contre Charlemagne dans les champs de l'Italie ; tandis que, pour les seconder, Aliatan, roi de Cordoue, croisait non loin du golfe de Tarente avec une flotte nombreuse.

Le roi français se dirige vers l'Italie avec le reste de son armée, qu'il commande en personne.

Cependant Égilda, toute entière à ses chagrins, laissait à son coursier, dont elle abandonnait les rênes, le choix des routes qu'il parcourait. Eh ! quel chemin pourrait-elle choisir elle-même ? tous l'éloignent de son amant !

Trompeuses illusions de la jeunesse et de l'espérance, chastes mystères de l'hyménée, où sont maintenant les jouissances pures et la félicité que vous sembliez promettre à cette princesse ? Était-ce donc pour le désert et pour les larmes que le ciel ré-

servait sa grâce et ses attraits ? Hélas ! cette grâce, ces attraits, qui auraient tant de prix dans les bras d'un noble époux, désormais perdus pour la triste Égilda, vont, avant de l'avoir rendue heureuse, se flétrir pour jamais loin du héros qu'elle aime et dont elle est aimée.

La douleur où elle est plongée lui dérobe la vue des périls dont sa marche est hérissée ; là, le torrent roule, écume et gronde ; ici, le lac cache ses ondes perfides sous les réseaux du nénuphar ; plus loin, un arbre renversé d'un bord à l'autre est le pont jeté par la foudre sur ces gouffres profonds.

Enfin son coursier fatigué s'arrête : alors, distraite de ses pensées, elle regarde les lieux où elle s'est égarée. La lune, sortant d'un nuage obscur, paraît à travers les pyramides de sapins comme un fantôme au milieu des monuments funèbres, et semble venir chercher l'infortunée pour la conduire dans la vallée des larmes et des soupirs.

Bientôt elle entend des chants tristes et

doux, qui se mêlent aux sons harmonieux d'une harpe; elle s'avance, et voit un vieillard assis près d'une grotte tapissée de lierre.

C'était saint Sturmer qui, selon son pieux usage, passait une partie des nuits à contempler les astres et à louer leur créateur (1).

Ce célèbre chrétien, né dans la Germanie et élevé dans le monastère de Frislar (2), où il apprit à célébrer l'Éternel par des cantiques, avait quitté le cloître pour habiter au sein de la nature; tantôt il plaçait son léger toit d'écorce et de feuillage sur la pointe d'un rocher escarpé; tantôt il s'arrêtait dans l'antre creusé près des ravins; tantôt il résidait au milieu des forêts: toute sa vie n'était ainsi qu'un pélerinage, et il

---

(1) Vita S. Sturm., Act. Bened. — Fleury, Hist. ecclés., l. 44, t. 9, p. 487.

(2) Vit. S. Sturm. — Le P. Racine, Abrégé de l'Hist. ecclés., t. 3, p. 311.

passait sur cette terre comme sur un chemin qui conduit du néant à l'éternité.

L'histoire nous dit qu'il composait, avec le suc des plantes, des baumes salutaires; en sorte que son art, joint à la pureté de ses mœurs, fit croire à ses contemporains que Dieu lui avait remis le pouvoir de guérir les mourants et de délivrer les possédés (1).

Le saint vieillard aborde Égilda, et la conduit dans son ermitage, où il allume des fascines de roseaux desséchés et des branches légères. La lueur du feu colore le visage de la fugitive Abodrite, et le montre inondé de larmes; alors le bon ermite cherche à la consoler, et l'engage à goûter d'un repas frugal.

Le jour ne tarda pas à paraître. Égilda vit arriver dans la grotte du saint, des infirmes que le bruit de ses miracles atti-

(1) Vit. S. Sturm. — Fleury, lieu cité. — Le P. Racine, lieu cité.

rait (1). Le solitaire prépara des simples, et dit, en les appliquant : *Soyez guéri au nom de Jésus-Christ.* Alors le paralytique sent ses membres se ranimer; l'aveugle, en ouvrant les yeux, voit Égilda, et bénit la douce lumière qui lui est rendue.

Cependant cette princesse n'était pas chrétienne. Ses pères l'avaient nourrie dans l'erreur des cultes barbares. Odin, Frigga, Balder, et les Valkiries, étaient les déités dont fut entourée son enfance; mais son cœur, qu'indignaient leurs autels, leur avait dérobé ses hommages, et sentait que le Dieu qui extermine n'était pas le Dieu qui avait créé.

Saint Sturmer, depuis trois ans, prêchait la foi dans la Germanie, où il avait converti des peuplades entières (2); il possédait l'ac-

---

(1) Vita S. Sturmer. — Abr. de l'Hist. ecclés., lieu cité.

(2) Vita S. Sturm. — Andreas Bruner, Annal. Virtut. et fort. Bojor.

cent qui pénètre, et le raisonnement qui persuade.

Il enseigne à Égilda les préceptes du christianisme ; il l'entretient de ce Dieu prêt à pardonner à ceux qui ont beaucoup aimé, et qui promet le royaume des cieux à ceux qui souffrent et qui gémissent ; il lui rappèle le sacrifice sublime par lequel, soumettant au trépas son immortalité, le fils d'une vierge voulut être homme, pauvre et persécuté, pour se conformer à toutes nos misères, et nous racheter au prix de son sang.

Cette douce morale, ce merveilleux dévoûment, attendrit la sensible Égilda, déjà préparée par le malheur à devenir chrétienne ; car le malheur fait les néophytes les plus fervents, et les dispose à une religion pleine de consolation, de tendresse et de mélancolie.

Rien n'était plus commun en ces temps-là que les pélerinages et les dévotions loin-

taines (1). C'était surtout en Italie que se rendaient alors les chrétiens inspirés par un songe ou engagés par un vœu, et dans ce siècle on compte un grand nombre de rois et de puissants seigneurs qui abandonnèrent leur palais, pour aller dans ces beaux climats embrasser la vie monastique (2).

Saint Sturmer vit descendre dans ses vallons les pélerins qu'il attendait, et avec lesquels il devait visiter les monastères italiens, et surtout l'abbaye du mont Cassin, et la chapelle qu'un saint homme avait consacrée à la vierge dans les environs de Modène (3).

Parmi ces pélerins, on distinguait Cen-

---

(1) Fleury, Hist. ecclés., t. 9 et 10.

(2) Mabill., Annal. Bened. — Adrien Baillet, Vie des Saints. — Rec. de Bolland. — Fleury, lieu cité.

(3) C'était Anselme, duc de Frioul. (Acta SS. Bened., 5.)

red, roi de Mercie (1); Offa, roi des Saxons orientaux (2); Céduallà, roi d'Ouessex (3); Céolulfe, roi de Northumbre (4); saint Vulfrand, saint Cléolfrid et saint Adelme. Ce dernier, né sur les bords de la Tamise, avait une voix mélodieuse. On raconte que se plaçant durant le jour sur un pont que traversaient les voyageurs, il les séduisait par ses doux accents, et convertissait les idolâtres, en insinuant jusqu'au fond de leur cœur les harmonieux préceptes du christianisme (5).

Saint Sturmer, pensant qu'Égilda était

---

(1) Paul Diac. VI, Hist., c. 37. — Fleury, Hist. ecclés., t. 9, liv. 41, p. 160.

(2) Polydore Virg., l. 4. — Duchesne, Histoire d'Angleterre. — Abrégé de l'Hist. ecclés., t. 3, p. 293.

(3) Bed. vers., Hist., c. 7, et Epist. — Fleury, Hist. ecclés., t. 9, l. 40, p. 100.

(4) Acta SS. Bened., 4, p. 174. — Fleury, lieu cité, l. 42, p. 252.

(5) Abrégé de l'Hist. ecclés., t. 3, p. 361.

suffisamment préparée au baptême, lui proposa de le recevoir, et de suivre les pélerins en Italie, où elle trouverait dans un monastère le repos qui l'avait fuie.

Égilda y consent. Suivie de tous les illustres pélerins, elle se rend à l'autel de gazon que saint Sturmer avait dressé sur le bord d'une cascade, et sous des berceaux de sapins. Saint Adelme, Ulfrain et Adhelard chantent sur leurs sistres renommés les hymnes les plus touchants, tandis que le pieux ermite célèbre les mystères. Égilda se prosterne à ses pieds, et sur le front de ce beau lys il répand les flots qui vont lui donner la vie éternelle. L'aurore, glissant à travers les feuillages, couvre cette vierge pure de ses rayons vermeils; et à cette cérémonie, à la fois solennelle et champêtre, les premières fleurs du printemps mêlent leur odeur, et les oiseaux leurs premiers chants.

Tandis que cette conversion touchante s'accomplit au fond du désert, Charlemagne

aborde les champs historiques de l'Italie : quatre-vingt mille guerriers l'accompagnent.

L'avant-garde était composée de la phalange invincible des chevaliers.

Au détour d'une montagne, ces paladins aperçoivent les pavillons ennemis ; alors leur escadron vole au-devant de Charlemagne, et demande le signal de la bataille. Mais ce roi, modérant leur impatience, veut assurer ses positions, étudier les lieux, et méditer l'attaque avec prudence.

Dès que la nuit eut enveloppé les deux armées, Charlemagne assembla les chevaliers, et demanda lequel d'entr'eux oserait s'introduire dans le camp de Constantin, pour connaître le nombre et la position de ses troupes. Chacun ayant réclamé pour lui l'honneur du péril, le sort amène le jeune Amyr, né dans les murs de Clermont. Alors son compagnon d'armes, le vaillant Milèse, dit à Charlemagne : « O roi, laisse-nous » partir ensemble : celui-ci dès son enfance

» me fut uni des liens de l'amitié (1), et
» pour symbole de ces liens sacrés, tu vois
» que nous portons une chaîne qui nous at-
» tache l'un à l'autre quand nous allons au
» combat. Le danger, ainsi que la gloire,
» nous sont devenus communs; il expirerait
» de ma blessure, et je mourrais de son
» trépas. »

Charlemagne consent à ne les point séparer, et ces deux amis se font ouvrir les barrières du camp.

Du côté opposé veillaient aux avant-postes Regnier et le jeune Éric. Ces princes scandinaves, appuyés sur leurs lances, observaient les nuages, et dans leur erreur superstitieuse, ils croyaient que les Valkiries, ces trois messagères d'Odin, leur apparaîtraient dans les airs, afin de leur

---

(1) *Voyez* la Chronique d'Albéric de Trois-Fontaines. — Hist. de Milès et Amys, Bibl. des Rom., déc. 1778, p. 4.

apprendre quels guerriers étaient marqués pour la faux de la puissante Héla (1).

Éric, rompant le silence, dit à l'époux d'Harisa : « Tu es heureux, noble roi de la Norwège ! l'amour a comblé tes désirs, et la belle chevelure de ton amante a flotté sur ton visage quand tu reposais sur son beau sein, plus éclatant en blancheur que les neiges de l'Angermanie. Le palais d'Aggerhus (2), et les rives du golfe d'Anslo n'ont point oublié les chants de votre bonheur ; mais moi, prince obscur, des exploits me sont imposés par le père de ma douce Aslega ; et le glaive que, pour les accomplir, m'a confié cette belle fille aux

---

(1) L'Edda myth. — Snorro Sturl. *in Vitâ Haonis*, c. 33. — Grâberg, p. 29 et 153. — Mallet, t. 2, p. 303.

(2) Forteresse de Norwège située au fond du golfe d'Anslo. Ce château a donné son nom au gouvernement d'Aggerhus. *Voyez* Schost., Hist. Mund. — Ortelius in Theat. geograph.

yeux rêveurs, reste sans gloire à mon côté. Ah! si le destin ne se jouait pas de mon courage, voici le moment de remplir la tâche de la victoire et de l'amour : oui, voici le moment d'aller saisir sous les tentes du roi français cette terrible *Joyeuse*, qu'il faut que je rapporte au monarque suédois. Je puis périr dans cette entreprise téméraire, prends donc cette écharpe et ce bracelet. Quand tes vaisseaux repasseront le golfe de Bothnie, détache de ta flotte un esquif, et qu'un messager porte ces dépouilles à la belle Aslega : cette fille des rois baignera de ses pleurs le vain tombeau qu'elle élévera à mes mânes absents sur les bords du torrent solitaire (1). »

A ces mots, il se lève en soupirant et va réveiller le plus brave de ses compagnon, le scalde Owen, dont la harpe

---

(1) Ce trait, et quelques autres du même épisode, sont véritablement inspirés par le souvenir de celui de Nisus et d'Euryale, 9e livre de l'Énéide.

faisait les délices des fêtes de Helsingie (1). Après lui avoir communiqué son dessein, Éric marcha avec lui vers le camp français.

Ils en approchaient, lorsqu'ils rencontrèrent Milèse et Amyr, qui se glissaient à travers les ombres vers les tentes de Constantin; les ayant reconnus pour des ennemis, ils allèrent à eux l'épée à main, et il s'engagea un combat glorieux qui eût mérité plus de témoins et plus de clarté.

L'amitié des deux Français fut cause de leur perte. Négligeant sa propre défense pour veiller sur son frère d'armes, chacun des deux n'était attentif qu'aux coups portés à l'autre; et au moment où Amyr avançait son bouclier pour protéger Milèse, lui-même reçut une atteinte mortelle, et dans

---

(1) Plusieurs *Saga* parlent de cette province. *Voyez* l'ode de Regner Lodbrog dans le Rec. de M. Biorner; dans Wormius, Litterat. runica, v°, p. 197, et dans M. Mallet, Introduct. à l'Histoire de Danem., t. 2.

sa chute il entraîna son compagnon qu'une chaîne retenait à lui.

Alors Owen et Éric dépouillèrent les deux guerriers pour se couvrir de leurs armures, afin d'abuser les gardes du camp français.

Tandis que le couple vainqueur poursuivait sa marche en s'applaudissant de cet artifice, Milèse, moins cruellement blessé que son compagnon, regarde à la clarté de la lune si celui-ci respire encore; mais, hélas! il le trouve pâle et inanimé; sa chevelure, que le zéphir agitait, gardait seule encore les grâces de la vie et du mouvement. Alors Milèse, rassemblant ses dernières forces, le porte hors du chemin, dans un bois d'orangers, planté sur une colline qu'un torrent avait autrefois labourée. C'est dans un de ces ravins desséchés, qu'après avoir déposé son compagnon, il s'étendit près de lui, et mourut bientôt de sa douleur et de sa blessure.

On dit qu'au retour de l'aurore, on trouva

leur dépouille mortelle couverte de feuillages et de fleurs, qu'un essaim de ramiers et de palombes avaient jetés sur leur tombe isolée (1).

Cependant les sentinelles du camp de Charlemagne, qu'abuse l'armure d'Éric et d'Owen, laissent pénétrer ces deux Scandinaves, qui se trouvent dans le quartier des Neustriens et des Bretons. Pressés par le temps, ils ne frappent que les chefs, ensevelis dans un imprudent sommeil. Owen perce Judicaël qui, né dans les Armoriques, allait souvent invoquer les fées dans la forêt de Brocéliande, séjour des esprits invisibles (2). Il frappe ensuite Estelrolde, Rimedon, Hoël, Dunstan, Aldolard et Valdolen (3), le plus beau des guerriers

---

(1) *Voy.* à la fin du vol. la note 5 du treizième récit.

(2) Cambri, Voy. dans le Finistère, t. 2, p. 251.

(3) Tous ces noms sont tirés des chroniques du temps.

bretons. Selon l'usage des lieux où il naquit, les jeunes filles vont elles-mêmes déclarer leur amour aux jouvenceaux, dans une romance qu'elles accompagnent des sons de la harpe (1), et nul amant plus que l'aimable Valdolen n'avait inspiré de ces chants voluptueux.

De son côté, Éric frappe droit au cœur une foule de héros que le réveil aurait rendus terribles ; mais il n'est plus de réveil pour eux, et leurs tombes seules verront l'aurore. Dans cette sanglante moisson expirent Montmolin, Boëmond, Vulfrand, Gerbert, Edgard, et toi, intéressant Adelmir : hélas! qu l messager assez barbare pourra voir, sans verser des larmes, le désespoir qu'il causera à ta mère, en lui annonçant ton trépas ! Ah! puisse un voile d'absence dérober ton sort à cette femme infortunée, qui, à la clarté d'une lampe, veille à présent pour finir le riche vêtement

---

(1) Cambri, Voyage dans le Finistère.

qu'à ton retour elle voulait déposer sur les bords de ta couche, afin de te surprendre d'une manière agréable!

Cependant Éric et Owen, après avoir rempli de carnage un côté du camp français, s'avancent vers la tente de Charlemagne. Mais là veille la cohorte invincible des preux. A l'aspect de leur foule armée, et debout autour d'un brasier, les deux Scandinaves reculent de quelques pas. L'éclat du feu fait resplendir leurs boucliers; Anceaume les voit le premier, et leur crie : Est-ce vous, Amyr? Milèse, est-ce vous? Ces guerriers gardent le silence, et Anceaume marche à eux, en les interrogeant de nouveau. Alors les deux téméraires se voyant découverts, veulent du moins périr avec honneur. Au choc des armes, le camp s'éveille, investit Owen et Éric, qui sans s'alarmer entonnent l'hymne des adieux à la vie (1). Percés de coups, ils

(1) *Voy.* l'ode de Regner Lodbrog dans Mallet,

tombent en narguant leurs ennemis, et meurent en riant, selon l'usage des héros scandinaves (1).

Aussitôt que le jour eut révélé aux Neustriens et aux Bretons l'horrible massacre de leurs chefs, ils poussèrent des cris de rage et de vengeance; Charlemagne veut mettre à profit ces sentiments belliqueux, et il ordonne l'attaque qu'il a méditée pendant la nuit.

A sa voix, qui se multiplie à l'infini par l'organe de ses généraux, commencent à s'ébranler les longs bataillons des fantassins, et les tumultueux escadrons des cavaliers.

L'impétueux Constantin, Adalgise, le

Introd. à l'Hist. de Danem., t. 2, et dans Wormius, Litter. runica, v., p. 197.

(1) Snor. Sturl. *Konung olof trygvasons Saga*, cap. 46. — Barth., lib. 1, cap. 5, p. 41. — Keysler, Antiq. select. Sept., p. 144, 145. — Mallet, t. 1, p. 175.

patrice Jean, avaient aussi dès le point du jour disposé leurs guerriers pour la bataille.

Abimalar, sortant le premier des rangs sarrasins, pousse son coursier noir et blanc dans l'intervalle des deux armées, et lance de toute sa force une flèche accérée, en disant : « Grand Mahomet, Abimalar te » dédie la bataille. » Le trait va frapper Olivier, qui l'arrachant de sa blessure, s'élance contre le Sarrasin, et le renverse au milieu des siens qui veulent venger son trépas. Alors Anceaume, Guerin, Clodoer, Siffroy, Roricus, se précipitent sur les Africains pour délivrer leur compagnon. Les armes recourbées et tranchantes de ces terribles Numides, leurs visages aux couleurs de sable, leurs yeux étincelants, leur force et leur adresse, ne peuvent arrêter la fougue et la vaillance de nos paladins, qui font mordre la poussière à Giffard, à Moabi, à Caleb et au beau Mehadi, cher aux filles de Tunis, qui se plaisaient à le voir sous les

palmiers des citernes, quand il y conduisait ses chameaux.

Cependant les Neustriens et les Bretons, excités par la perte de leurs chefs égorgés pendant la nuit, se précipitent sur les Grecs et les Siciliens. Ils immolent Artemidore, Périphas, fier de ses aïeux ; Sophrone, orgueilleux de ses richesses ; Philarette, Maxime, Isandre, Euphémidas, qui possédait un enclos fertile sur les rives de l'Imbrasus ; Thélessis, habile à manier la lyre dans les banquets ; Sidanias, Phémonoé et mille autres, dont les noms obscurs n'ont pas été conservés. O combien d'infortunés regrètent en mourant les doux aspects de la patrie, les rives émaillées, les bois odoriférants de la Troade et du Péloponèse, et les monts du Liban et du Caucase, où leurs javelots percèrent tant de fois le cerf aux pieds légers ! Hélas ! ils tombent eux-mêmes déchirés par des flèches cruelles, et devant l'ombre de la mort s'évanouissent pour toujours les riants tableaux de la pa-

trie, et les séduisantes illusions de la jeunesse.

Mais à l'aile opposée, les Austrasiens et les Aquitains avaient trouvé dans les Scandinaves de redoutables adversaires.

Regner et Hérald criaient à leurs guerriers : « Enfants d'Odin, méritons les fêtes de Helsingie, d'Odensée et d'Hadémora; le frêne d'Idrasil agrandit pour vous ses rameaux (1); c'est sous son ombrage immortel que les fées d'Asgard versent l'hydromel à ceux qui sont morts en braves, tandis que le lâche est oublié dans les gouffres de glace du triste Nifleim. »

Ces mots redoublent le courage des Scandinaves qui, armés de fortes lances, renversent des rangs entiers de Français.

Charlemagne voit le danger du prince Louis et des Austrasiens; il envoie à son secours Anceaume, Amaulri, Ogier, Siffroi et Guerin de Monglave. Ces paladins,

---

(1) L'Edda mythol.

qui valent une armée, ramènent nos bataillons contre les bataillons norwégiens. Ogier ravit le jour au noble Olaüs et au géant Engelman, le plus brave après Hérald et Regner. Ceux-ci, combattant avec Amaulri et Siffroi, sentent déjà couler leur sang par plusieurs blessures. Halstan, Berdheral, Sivurn (1), Hervar (2), tombent sous le glaive de nos chevaliers.

Cependant l'intrépide Adalgise, qui suivi de ses fidèles Lombards, vole vers tous les bataillons qui chancelaient, vient seconder les efforts des Suédois et des Norwégiens. Il reconnaît Anceaume, avec lequel il s'était mesuré naguère pendant le siège de Vérone. Après un long combat, ces deux

---

(1) C'est à peu près vers ces temps-là que régnait dans le Nord un Sivurn *à l'œil de Serpent*, ainsi nommé, parce qu'il avait quelques taches à l'œil. *Voyez* Pufendorf et Mallet.

(2) Les auteurs que je viens de citer ont conservé l'*Hervarar Saga*, ou histoire d'Hervar.

héros, pleins d'estime l'un pour l'autre, avaient échangé leurs épées ; aujourd'hui ils s'attaquent, armés de ces fatales épées.

Après une lutte terrible, Anceaume, déjà affaibli par une blessure qu'il avait reçue la veille, tombe sous les coups du fils de Didier. Jeune héros, lui dit-il, je meurs en admirant ta vaillance ; si jadis la mienne me valut tes éloges, permets à mes fidèles écuyers d'emporter mes restes, afin qu'une pierre placée sur ma tombe puisse dire au voyageur où seront les cendres d'Anceaume. O le plus vaillant des guerriers, reprit Adalgise ! pourquoi les malheurs d'un père m'ont-ils rendu barbare ? il m'eût été bien doux de renouveler dans tes bras l'amitié que je te jurai sous les remparts de Vérone. Si un pauvre exilé tel que moi possédait des trésors, je t'éleverais un superbe mausolée, où je graverais tes hauts faits avec la pointe de cette épée ; mais le seul honneur que je puis rendre à tes restes, c'est de les arroser de mes larmes.

La fureur était égale de part et d'autre, et la victoire n'avait pas encore prononcé. Charlemagne, dont les augustes regards couvrent au loin le champ du carnage, voit les bataillons qui triomphent, ceux qui résistent et ceux qui plient. Il distribue avec habileté les forces qu'il tenait en réserve, et marche lui-même avec ses preux vers le plus épais de la mêlée. A sa noble stature, à son casque orné des rayons du diadême, à sa brillante escorte, l'ennemi épouvanté reconnaît Charlemagne, et s'enfuit vers les murs de Reggio (1). Constantin, le patrice Jean, et Théodat (2), comme trois lions forcés dans leurs repaires, sor-

---

(1) Il y a en Italie deux villes de ce nom; l'une, dans le duché de Modène, est le *forum Lepidi* des Romains; l'autre, à l'extrémité de l'Italie, vers la Sicile et dans la Calabre ultérieure. C'est vers cette dernière ville que Charlemagne poursuit ses ennemis. *Voyez* Mézeray, t. 1, et les Chroniques citées.

(2) Quelques auteurs le nomment Théodore. *Voy.* Theoph., an. 788, ap. D. Bouquet, t. 5, p. 188.

tent de cette cité avec les renforts qu'ils y gardaient pour dernière espérance. Le combat se renouvèle un instant; mais le roi français, s'enfonçant dans les rangs des Grecs, des Siciliens et des Arabes, les abat sous le tranchant de son glaive. Théodat et le patrice Jean, effrayés des éclairs qui partaient des yeux de ce héros, jètent leurs armes à ses pieds, et lui tendent des mains suppliantes.

Mais tout-à-coup le détroit de Messine se couvre de navires, qui cinglent rapidement vers les murs de Reggio. Les Sarrasins reconnaissent aux croissants et aux pavillons la flotte de leur roi Aliatan, et ils poussent de longs cris de joie. Mais quelle est leur douleur, quand ils voyent que cette flotte, vaincue en haute mer, fuyait devant celle dont Charlemagne avait confié le commandement au connétable Bouchard (1)!

---

(1) Eginh. in Annal. — Chroniq. de S. Denis, l. 2, ch. 3. — Dupleix et Mézeray, Hist. de France.

Bientôt parurent les vaisseaux français, qui livrèrent un second combat à Aliatan, et qui, déchirant les flancs de ses galères, en précipitèrent quatorze dans les eaux (1).

Ainsi Charlemagne triomphait à la fois sur la terre et sur l'onde. Le poète pourrait même remplir les nuages des esprits du ciel et de l'enfer intéressés à cette querelle fameuse, où l'univers devait être le prix du vainqueur.

Constantin au désespoir rencontre Adalgise, qui, après des exploits incroyables, revenait seul et couvert de blessures vers les rives de la mer, pour essayer d'y rassembler les troupes fugitives. Fils de Didier, lui dit le faible héritier des Copronyme et des Chazare, le ciel trop partial s'est déclaré pour Charles; nos soldats sont captifs ou découragés, les vaisseaux de nos alliés sont dispersés ou engloutis; dans cet état nous pouvons fuir sans honte. Rompons

(1) Dupleix et Mézeray, lieu cité.

le cable qui retient à bord cette barque de pêcheur, et qu'un frêle esquif sauve les fils des rois, que cent navires et deux cent mille guerriers n'ont pu sauver. Oui, répond Adalgise, je fuirai (1), puisqu'un dieu cruel a proscrit mes jours; mais avant il faut que je lance à l'ennemi la flèche qui me reste encore. A ces mots, poussant son coursier vers Charlemagne, il tend son arc en disant : Puissances du ciel et de l'enfer, divinités jalouses, sort barbare, et que trop long-temps amusa ma vie errante, je vous tiens quittes de tout ce que vous deviez à ma valeur constante et à la fidélité de ma vengeance, si ce trait peut blesser le vainqueur. Le trait sifle, et perçant le cothurne de Charlemagne, ensanglante sa chaussure.

Le roi, dissimulant sa douleur, rassure

---

(1) Les historiens s'accordent peu sur la fin d'Adalgise; les uns disent qu'il fut tué dans cette guerre, les autres qu'il s'enfuit à Constantinople, où il mourut avec la dignité de patrice.

ses paladins que la vue de son sang fait frémir. Chevaliers, leur dit-il, achevez la victoire, et rapportez-moi les lambeaux de ces étendards pour appareiller ma blessure. Il dit, et bientôt les derniers bataillons ennemis ont jeté les armes.

Cependant le roi français, que sa plaie affaiblit, est porté par les ducs et les barons dans un monastère qui, non loin du champ de bataille, s'élevait au pied de l'Apennin.

C'était dans ce lieu paisible que les pélerins avaient laissé la belle Égilda. Aussitôt qu'on annonce à cette nouvelle chrétienne l'arrivée d'un héros français dangereusement blessé, elle se souvient que saint Sturmer lui avait indiqué un dictame puissant qui calmait soudain la douleur causée par le fer. Elle s'avance près de Charlemagne, et reconnaît en lui le mortel qu'elle adore. Après les touchantes expressions de leur joie et de leur amour, Égilda applique, sur la plaie de son amant, des simples dont la vertu miraculeuse la guérit presqu'aussitôt.

Le roi, ivre de son bonheur, veut se rendre à Rome pour y remercier l'Éternel de ses victoires, de sa guérison et de la rencontre d'Égilda, fidèle et chrétienne.

L'archevêque de Reims, qui suivait toujours Charlemagne, l'unit à cette princesse allemande, qui fut connue, dans notre histoire, sous le nom de Luitgarde. Ces illustres époux font leur entrée à Rome sous les arcs de triomphe que les citoyens avaient élevés à leur passage. Le lendemain ils se rendent à l'église de Saint-Pierre pour s'y prosterner aux pieds des autels ; à leur aspect, des acclamations spontanées font retentir les voûtes du Capitole chrétien, et le roi français est salué par ces paroles mémorables : *Vive Charles, auguste et pacifique empereur des Romains, couronné de la main de Dieu ; qu'il règne à jamais sur nous, comme sur l'univers !* Alors des palmes, des lauriers, des fleurs, des couronnes odorantes, jonchent les marbres du temple et festonnent les lambris ;

l'encens fume, mille flambeaux font rayonner leurs clartés, les harpes et les trompettes se mêlent au son des orgues inspirées; l'exaltation et l'amour sont à leur comble, des larmes coulent de tous les yeux, des serments de fidélité partent de tous les cœurs; vingt rois soumis, la main étendue sur l'autel, jurent obéissance à ce héros; le pape Léon le ceint du diadême des Césars, et c'est ainsi que l'empire d'Occident sortit de ses débris plus superbe que jamais, comme l'astre qui, vainqueur des nuages orageux, apparaît étincelant de rayons à travers l'arc-en-ciel, dont les couleurs consolantes sont la nouvelle aurore d'un jour plus beau.

QUATORZIÈME RÉCIT.

De la partie fabuleuse du règne de Charlemagne, et de l'épopée romanesque, considérée comme genre national.

Après avoir parcouru le vaste règne de Charlemagne avec le flambeau de l'histoire et le fil de la chronologie, revenons-y maintenant, transportés sur le char de la féerie, avec le prisme magique dont les romanciers ont répandu les couleurs mensongères sur ce règne à jamais fameux.

Chaque pays eut ses temps d'illusions et de merveilles ; les Osiris en Égypte ; Dardanus, Minos et Thésée chez les Grecs ; Énée et Romulus parmi les Romains, laissent à peine distinguer leurs traits au milieu des fables dont ils sont environnés (1).

(1) Peut-être même aucun de ces héros n'a-t-il

Charlemagne n'avait pas besoin de ce vain prestige ; cependant, si les exploits imaginaires que lui attribuent les romanciers ne peuvent rien ajouter à sa véritable gloire, ils prouvent du moins que cet Empereur était l'objet habituel des entretiens de nos ancêtres ; qu'il leur semblait le premier des monarques et des héros ; qu'ils aimaient à perpétuer son souvenir, à grossir sa renommée.

Après sa mort, les Français mêlèrent à leurs regrets les récits de ses hauts faits, de ses vertus, de sa grandeur. Les vieillards qui l'avaient vu, racontaient aux jeunes gens des choses surprenantes sur sa haute stature et sa force plus qu'humaine, sur les ambassades qu'il reçut de l'Orient et de l'Occident, sur ses expéditions guerrières et ses pieux pélerinages.

---

existé. Cette opinion a été soutenue avec beaucoup d'érudition par les savants *Bianchini*, *Bochart*, *Bergier*, etc.

L'exagération des narrateurs, la crédulité de ceux qui les écoutaient, la barbarie où l'on végéta durant les 9e et 10e siècles, altérèrent bientôt ces traditions populaires; confondant les noms, les lieux, les faits, chacun répandit à sa guise des contes merveilleux sur Charlemagne.

Les clefs du Saint-Sépulchre, et les riches présents qu'il avait reçus du roi de Perse en signe d'amitié, lès pompeuses députations que lui envoyèrent l'impératrice Irène et Nicéphore pour conclure des alliances, les drapeaux et les trophées déposés à ses pieds par le roi Alphonse, comme la part de la victoire que les Français unis aux Castillans avaient remportée sur les Maures; toutes ces diverses marques d'estime et de respect que des souverains d'Europe et d'Asie se plaisaient à témoigner au grand homme du siècle, parurent aux yeux de ses ignorants apologistes des tributs obligés que des vassaux et des vaincus payaient à leur dominateur. Ils appliquèrent à de sim-

ples relations politiques les principes du gouvernement féodal sous lequel ils vivaient, et crurent reconnaître les cérémonies de la foi et hommage dans les honneurs que l'on rendait de toute part à l'empereur français.

Cette erreur, et bien d'autres du même genre, persuadèrent que Charlemagne avait réellement triomphé de l'Espagne et d'une partie de l'Afrique et de l'Asie. L'imagination, éveillée sur cette idée, alla jusqu'à se figurer Charlemagne à Constantinople, à Jérusalem, sur les rives du Nil, et à débiter même des circonstances et des particularités sur ces prouesses idéales (1).

Tout ce qui avait rapport à ce héros parut alors extraordinaire. Son coursier avait, disait-on, l'intelligence des lutins et des farfadets ; son épée était enchantée. Ceux qui osaient se mesurer avec un si

---

(1) *V.* à la fin du vol. la note 1re du quatorzième récit.

terrible adversaire étaient sans doute des nécromanciens, des géants invulnérables; ses compagnons ne pouvaient être également que des êtres supérieurs aux autres hommes, et doués à leur naissance des qualités les plus éminentes.

Ces interprétations populaires, ces opinions exagérées, toutes ces traditions extravagantes, s'augmentant chaque jour davantage par leur rapide circulation dans toutes les classes de la société, également enthousiastes de Charlemagne, également éprises de récits fabuleux, furent recueillies, au commencement du onzième siècle, dans un ouvrage intitulé, *Histoire de Charlemagne* (1). Cette fameuse chronique, mal

---

(1) Pendant très-long-temps on a cru que l'archevêque Turpin, contemporain de Charlemagne, était l'auteur de cette chronique; mais les critiques ont démontré qu'elle avait été composée dans le 9e siècle par un moine du même nom. (*Warton*, *Dissert.* 1, *p.* 18, en tête de son Hist. littér. d'Angleterre. —

à propos attribuée pendant long-temps à l'archevêque Turpin, n'était qu'un fastidieux amas des fables alors répandues sur cet empereur; des contes, des romances nationales dont il était le héros (1); des miracles de quelques saints, mêlés sans goût et sans finesse aux prestiges de la féerie. On y fait voyager Charlemagne en Espagne, où il combat le géant *Fier-à-bras*, que l'on a nommé *le Goliath des temps modernes;* de là l'empereur vient à Constantinople, et

---

Marca, *Hist. du Béarn.*, *l.* 2, *ch.* 6. — *Bolland.*, 28 *janv.*, *p.* 875, *n°* 10. — *Voltaire*, *Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations*, *ch.* 15, *t.* 2, *p.* 54.) Ce moine était Français; cependant Sinner, (*Catalog. codic. mss. bibl. Bernensis.*, *t.* 3, *p.* 561) pense que c'était un religieux de l'église de Saint-André à Vienne en Autriche. Cette histoire de Charlemagne est intitulée : *J. Turpini Hist. de Vitâ Caroli magni et Rolandi.* Schardius en a publié une bonne traduction. Francfort, 1566, in-f°.

(1) Arnoldi Oienharti, not. utriusque Vasconiæ, lib. 3, cap. 3, p. 397.

se rend en pélerinage au tombeau de Jésus-Christ : ensorte qu'à l'époque des Croisades, les orateurs qui prèchaient ces expéditions, ne manquèrent pas de s'autoriser du grand exemple de Charlemagne, qui, le premier, fraya le chemin des saints lieux.

Mais, toute grossière que fût cette compilation, le merveilleux exerçait tant d'empire sur l'imagination neuve encore d'un peuple dont l'étude et la civilisation n'avaient pas émoussé les ardentes sensations, et cet énergique besoin de connaître, si impérieux dans l'enfance des sociétés, qu'elle fut accueillie avec un empressement difficile à concevoir. Elle devint le texte de tous les romanciers français; les uns la mirent en vers; les autres, d'après les éléments du merveilleux qu'elle indiquait, composèrent la vie romanesque des pairs, des barons et des chevaliers de Charlemagne. De là cette émulation qui, comme un feu rapide, anima dans le même instant la verve d'une foule de Chroniqueurs,

de Trouvères, de Translateurs, auxquels nous devons les histoires rimées de tant de paladins, qu'on suppose avoir été les alliés ou les vassaux de Charlemagne (1).

Dans le même temps, on préconisait en Angleterre les romans de la Table-Ronde, composés d'après le roman de Brutus de Bretagne (2), dont nous pouvons révendiquer aisément l'origine.

---

(1) On trouve des extraits de ces romans, et de tous ceux qui concernent le siècle de Charlemagne, dans la Bibl. univ. des Romans. Les romanciers qui exploitèrent avec le plus de succès la mine que leur ouvrait la Chronique de Turpin, furent Adenez, le Roi et Huon de Villeneuve. *Voyez* sur leurs ouvrages, Hist. littér. de France, t. 7, p. 23. — Pasquier, l. 7, ch. 3 et ch. 5. — Sinner, Extraits de quelques poésies, p. 15. — Fauchet, p. 562 r°, et 587 r°. — Du Verdier, t. 2, p. 249. — La Croix du Maine, t. 1, p. 584. — Roquefort, Essai sur l'état de la poésie aux 12e et 13e siècles.

(2) *Voyez* la note 2 du quatorzième récit à la fin du volume.

Ce que les romanciers français durent à la Chronique du faux archevêque Turpin; ce que les romanciers anglais durent au roman de Brutus de Bretagne, les Espagnols le durent plus tard au roman d'Amadis de Gaule, dont l'original semble appartenir également à la France (1).

Toutes les compositions fabuleuses dont on vient de parler constituent donc un genre nouveau, que l'on a nommé le *roman épique* ou l'*épopée romanesque*.

Ce genre eut des apologistes outrés et d'injustes détracteurs (2). On ne peut dissimuler tout ce qu'il a de défectueux et d'absurde; mais on ne peut lui contester beaucoup d'agrément, et même une utilité trop méconnue.

---

(1) Nicol. d'Herb., trad. d'Amad., préf.

(2) Parmi ces injustes détracteurs, on remarque surtout le P. Labbe, qui, dans sa nouvelle bibliot. des livres mss. (Paris, 1652, in-4°), appèle les romans de Lancelot, de Tristan, et autres semblables, *les immondices des bibliothèques*.

La plupart de nos vieux romans sont remplis d'invraisemblances et d'anachronismes. On y trouve rarement un plan régulier, des caractères soutenus, des pensées profondes ; leurs auteurs n'écrivent que les yeux arrêtés sur leur siècle et sur leur pays. Le cercle étroit qui les renferme est pour eux l'infidèle emblème de toute la sphère; en sorte qu'ils adaptent les usages, les mœurs des temps et des lieux où ils vivent, à tous les temps et à tous les lieux. Ils n'ont pas même les notions élémentaires de l'histoire, de la géographie et des sciences exactes. Pour eux, tous les idolâtres sont des Sarrasins ; ils en voyent partout, jusque dans l'Écosse, où il n'en vint jamais un seul. Ils appèlent les Sarrasins *des païens adorateurs de Mahomet ;* et cependant ils leur supposent des cardinaux *disant la messe dans les mosquées* (1). Ils font *défier*

---

(1) Fabl. de Legrand d'Aussi, t. 1, p. 148 dans les notes.

Jésus-Christ par Pilate à un *combat singulier* (1). S'ils parlent d'Alexandre, ils lui donnent un connétable et des chambellans, et lui font choisir, conseillé par le sage Aristote, douze pairs et douze barons. S'ils parlent de César, ils le rendent amoureux d'une fée; et quand il meurt, ils l'enterrent fort chrétiennement avec une croix, des religieux, et des aspersions d'eau bénite (2). S'ils font une description du paradis, ils y placent des *dortoirs* et des *préaux*; ils invitent les anges à danser au son des *musettes* (3), tandis que les quatre évangélistes, placés aux quatre coins de la *salle*, jouent sur

---

(1) Les fabliaux de Way.

(2) Roquefort, Essai sur l'état de la poésie franc. aux 12e et 13e siècles.

(3) Voy. *la Cour de Paradis*, parmi les fabliaux de Barbazan. La sainte Vierge chante en dansant :

> Ambracez-vous, de par amor,
> Ambracez-vous.

le *cor* des airs gaillards (1). A la fois sacrés et profanes, ils font figurer dans la même ronde Mars et Vénus, le Christ et la Vierge, les martyrs et le joyeux Bacchus. Pleins d'idées galantes et mystiques, ils raisonnent sur la constance avec la subtilité d'un théologien (2); ils vont d'une procession, où figurait, parmi les prêtres, le *prince d'amour,* aux jeux de la veillée ou dans un tournoi (3); parlent indifféremment des vies des saints, des conjurations d'un nécromant, et des aventures amoureuses d'un belle châtelaine. Presqu'au même instant ils récitent des noëls, des légendes rimées, des romances, le palinod et les fabliaux. Ils sont surtout féconds en hyperboles; et l'on critique avec raison les pour-

---

(1) Legrand sur *la Cour de Paradis*, t 5, p. 87.

(2) Chron. de Jehan de Saintré. — Partonopex de Blois, et la plupart des romans du même temps.

(3) Mathieu de Couci, Hist. de Charles VII, p. 718 et 719. — L'Esprit du cérémonial d'Aix a la Fête-Dieu, par le P. Joseph, in-12, Aix, 1730.

fendeurs de géants, d'ogres et de felons, et ces grands coups d'épée près desquels la foudre ne serait *qu'un jeu d'enfant*.

Il n'est pas rare de voir dans ces romans un chevalier entreprendre lui seul de soumettre un royaume, ou de convertir tout un peuple à la religion chrétienne (1). La conquête de Trébisonde, et des villes que borde l'Euphrate, ne coûte à l'un de nos paladins que quelques lances rompues (2); un autre encore plus téméraire accepte la singulière mission d'aller à Babylone demander au roi de cette ville *quatre de ses dents mâchelières et une poignée de sa barbe grise* (3). Il est vrai que cette bur-

---

(1) *Voyez* entr'autres le roman de Jourdain de Blaves, dont on trouve un extrait dans la Bibl. univ. des Romans, déc. 1778, p. 69.

(2) *Voyez* le roman de Gérard de Roussillon, en provençal, mss.

(3) Bibl. univ. des Romans, avril 1778, second vol., p. 52 et suiv.

lesque plaisanterie était faite au pauvre chevalier par son suzerain, qui cherchait l'occasion de s'en défaire. Des ordres despotiques, pareils à ceux que l'altière Junon prescrivait au grand Alcide, dont elle fit la gloire par ses persécutions ; les caprices d'une beauté orgueilleuse ; l'épreuve que le père d'une jouvencelle voulait faire du courage de son amant, avant de consentir à l'union souhaitée par deux cœurs fidèles ; le désir de plaire et de mériter par des exploits l'amour de sa mie, tels étaient ordinairement les motifs des aventures que les preux s'obligeaient à mettre à fin : et le sentiment qui soutenait ces chevaliers justifiait leur audace, et répandait une sorte d'intérêt sur les plus folles entreprises.

Mais quels que soient les défauts de l'épopée romanesque, ils se font oublier par l'ingénuité des mœurs et des usages du temps (1), par la variété des images, par

(1) *Voyez* la note 5 du quatorzième récit à la fin du volume.

un merveilleux quelquefois plein de grâce, et dont le voile allégorique laisse voir la vérité embellie des atours de l'imagination; par les préceptes de courtoisie, d'honneur, de loyauté, de modestie, dont ne s'écartent jamais les chevaliers.

On dit que le Tasse comparait son poème de la Jérusalem délivrée, à une campagne où les richesses de la nature étaient répandues avec diversité dans le cadre d'un immense horizon. Cette comparaison, qui convient au magnifique ouvrage du poète de Sorente, convient peut-être encore mieux au poème de Roland furieux, chef-d'œuvre de l'épopée romanesque (1). Qu'on se représente en effet un grand paysage, dont l'œil embrassant tout l'ensemble pittoresque, peut découvrir à la fois des rochers sourcilleux et des vallons pleins d'ombrages, des bois de cyprès et des champs

---

(1) *Voyez* un charmant portrait de l'Arioste dans le poème de l'Imagination, ch. 5.

de roses, des torrents écumeux roulant dans des abîmes, et des ruisseaux qui serpentent parmi des prairies de violettes; des bêtes féroces et sanguinaires se déchirant dans ces forêts où roucoulent des colombes; des grottes de jaspe et d'albâtre, des vergers aux pommes d'or, des landes stériles, des cabanes, des temples, des palais, des chasseurs inhumains et de paisibles bergers; voilà le poème de l'Arioste, et voilà quelle est en général la variété de l'épopée romanesque, conception épisodique, où vingt actions secondaires s'entrelacent à une action principale. C'est en ce genre de poésie qu'un auteur, fidèle à ce précepte de Boileau,

Sait d'une voix légère
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère;

tour-à-tour pathétique et facétieux, sublime et familier, gracieux et terrible. Parcourant au même instant tous les modes de la lyre, faisant frissonner et pâlir, sachant

égayer par un aimable badinage, ou attendrir par un récit intéressant, on dirait qu'il tient la baguette des fées dont il suit la cour (1).

Pour donner une idée de la variété que peut déployer l'épopée romanesque dans ses tableaux animés, il suffirait d'énumérer les diverses couleurs dont le génie des temps enrichit sa palette.

Les îles, les jardins et les palais enchantés, les ponts de marbre et d'airain gardés par des dragons, les *tinels* ou cours plénières, les grottes des ermites, l'abbaye des nonains, les tribunaux d'amour, les entremets à grand spectacle, les devises et armoiries, le cérémonial de la cour, les manoirs ténébreux des félons, les repaires des géants, les cavernes des magiciens, les foyers hospitaliers des bons et puissants seigneurs, les tournois, les *emprises*, les joûtes, castilles et pas d'armes; les ruses

(1) Warton, Dissertat. en tête de son Hist. littér. d'Angleterre, p. 59 et 60.

des nains, les maléfices des mauvaises fées et des *moines noirs*, les astrologues prédisant la naissance et la mort des héros, la chapelle où s'arrêtent les pélerins, la cellule du solitaire, les gynecées où les jouvencelles maniaient la navette et l'aiguille, la fidélité des écuyers, l'union des frères d'armes, les adoptions d'honneur, les fonds baptismaux, où la victoire et les miracles viènent abaisser le front et dessiller les yeux des rois idolâtres; les cérémonies de la foi et hommage, les impérieuses lois de la féodalité, les combats singuliers, les ordalies ou jugements de Dieu, les bûchers allumés par un accusateur et renversés par *le chevalier de la Providence*, les ajournements que des victimes innocentes donnaient en mourant à leurs persécuteurs, les vœux du paon, les instructions et catéchismes d'amour, les beaux pages et leurs belles marraines, les séances des Troubadours, les défis joyeux des menestrels et des jongleurs, les bons mots des fous et des ga-

beurs, l'amusant ridicule d'un sénéchal ou de *damp* abbé; la levée des bannières, la convocation de *l'ost*, l'apparition des météores; les spectres, les fantômes, les songes, les métamorphoses; mille autres circonstances, mille autres détails puisés dans les traditions, dans les goûts, dans les pratiques et les erreurs de nos pères, concourent à former les éléments divers de l'épopée romanesque.

Pendant cinq siècles, les romans de chevalerie furent la lecture favorite de toute l'Europe. Ce n'est pas seulement le charme et l'agrément de cette lecture qui peuvent expliquer une si constante prédilection. Nos aïeux ont prisé ce genre, parce qu'ils l'ont jugé capable d'entretenir dans les âmes de nobles sentiments d'honneur, d'élever le courage, de cultiver la politesse et la galanterie, de rendre odieux l'intérêt, la forfanterie, le mensonge et la présomption. Les menestriers et les jongleurs, qui allaient de cour en cour divertir les

grands seigneurs, étaient tenus de savoir tous les romans de Charlemagne, pour les réciter quand ils en étaient requis (1); les dames les lisaient dans les infirmeries, pour appaiser les souffrances des chevaliers blessés dans les tournois et dans les assauts (2). Alfred de Beverley dit que l'on regardait comme un homme sans éducation celui qui ne connaissait pas la chronique des

---

(1) Non seulement on apprenait par cœur, et l'on récitait en société les romans de chevalerie, mais quelques-uns furent expliqués et commentés dans les écoles publiques. Henric. Gandavens., de Script. eccl., cap. 20, p. 165. — Cas. Oudin., Script. ecc., t. 2, p. 1666. — Muratori, Dissert 29, t. 2, col. 831 et suiv. — Fabliau du 13e siècle, intitulé : *les deux Bordeurs ribauds*, mss., n° 7218, fol. 213, v° 7615 et 1830, fol. 69 v° (On voit dans ce fabliau, rapporté par Legrand d'Aussy, t. 1, p. 299 et suiv., que les menestriers devaient savoir par cœur tous les romans de chevalerie.)

(2) Roquefort, État de la poésie en France aux 12e et 13e siècles.

preux de la Table-Ronde. Une page de ces ouvrages suffisait aux cours célèbres des seigneurs du Brabant, de Ponthieu, de Champagne, de Bourgogne, de Provence, pour disserter agréablement pendant toute une soirée. On ne voulait point de plus doux passe-temps dans les palais de Philippe Auguste et dans les cours amoureuses de tous les Valois (1).

C'est une remarque assez singulière que de voir la courtoisie française, si renommée par toute la terre, croître avec le goût des romans de chevalerie, se soutenir avec éclat, tant que ce goût subsista dans toute sa force, et s'affaiblir à mesure que ces romans passèrent de mode. Ce serait sans doute un grand paradoxe d'imputer la décadence de notre exquise politesse au discrédit de ces ouvrages; cependant on peut affirmer, en retournant cette propo-

(1) *Voyez* la note 4 du quatorzième récit à la fin du volume.

sition, que c'est le dépérissement de notre galanterie qui contribua fortement à faire tomber en désuétude ces mêmes ouvrages. On pourra du moins en induire cette conséquence, que le goût de nos ancêtres pour les romans, et leurs principes de civilité, avaient une singulière analogie (1).

Il y a donc quelque honte à témoigner, comme on le fait maintenant, un mépris si profond pour le genre de l'épopée romanesque. Si l'abus où cette lecture pouvait entraîner des imaginations immodérées, a mérité l'ingénieuse censure de Michel de Cervantes; ce redoutable antagoniste des romans lui-même leur a, en quelque sorte, rendu justice, en prêtant à son fameux Chevalier de la Manche des maximes et

(1) Plusieurs graves auteurs ont prouvé que la chevalerie et les tournois avaient eu beaucoup d'influence sur la civilisation. *Voyez* M. Eichhorn, *Hist. générale de la littérature en Europe.* (Cet excellent ouvrage est écrit en allemand.)

des préceptes d'une morale sublime. Mais comme le ridicule frappe mieux que tout le reste, on n'a vu dans le pauvre don Quichotte que l'adversaire des moulins à vent.

Il est d'ailleurs à remarquer que Michel de Cervantes écrivait chez des hommes qui, de leur propre nature, et indépendamment des romans, sont toujours voisins de l'exagération chevaleresque. L'Espagnol se plaît aux concerts nocturnes et aux grands coups d'épée; il aime à se perdre, sombre et possédé d'une passion secrète, dans ses grandes forêts de liéges et de caroubiers; ardent même en ses fantaisies, héros jusque dans les moindres choses, l'ombre d'un panache, les plis de son manteau, que dépasse la pointe de son épée, suffisent pour donner à sa marche un équilibre plein d'orgueil, et à son attitude un air d'aggression et de conquête; toujours en scène, même dans l'intérieur de sa famille, la vie est pour lui un théâtre de représentation sans toile et sans coulisses. Les romans de chevalerie

ont donc peu à faire pour attirer, hors des bornes d'une existence paisible et sédentaire, un caractère aussi enclin à l'enthousiasme et aux choses merveilleuses. Il ne faut qu'une étincelle pour embrâser cette âme combustible. En peignant don Quichotte, Michel de Cervantes a donc critiqué, non seulement l'abus des romans, mais encore l'excès naturel à sa nation. Aussi peut-on dire que la lecture de ces romans ne pouvait enfanter qu'en Espagne l'illustre amant de Dulcinée du Toboso. Quelques auteurs respectables, et d'un jugement très-sain, reprochèrent à Cervantes d'avoir anéanti l'esprit de chevalerie en Espagne (1). J'ajouterai que cet esprit, essentiellement plein de courtoisie et d'honneur, était singulièrement propre à donner une utile direction à

(1) *Voy.* Legrand d'Aussy, préf. des Fabl., t. 1, p. 33, éd. in-8°. — Les Espagnols se reconnurent si bien dans la peinture de don Quichotte, qu'ils persécutèrent l'auteur, et décrièrent son ouvrage.

cette surabondance de courage et d'imagination qui bouillonne dans les têtes méridionales. Otez la lance et le bouclier aux Espagnols et aux Italiens, il leur faudra le stylet et les poignards. La chevalerie n'était pas moins nécessaire aux Français, car elle créait en eux ce patriotisme, ami du trône; cet enthousiasme vertueux qui a été remplacé par l'esprit de fatuité, ou par la turbulente inquiétude des révolutions. « Depuis que » l'esprit chevaleresque s'était éteint en » France, dit un auteur spirituel; depuis » qu'il n'y avait plus de Godefroi, de saint » Louis, de Bayard, qui protégeassent la » faiblesse, et se crussent liés par une pa- » role comme par des chaînes indissolu- » bles, j'oserai dire, contre l'opinion reçue, » que la France a peut-être été, de tous les » pays du monde, celui où les femmes » étaient le moins heureuses par le cœur. » On appelait la France le Paradis des » femmes, parce qu'elles y jouissaient » d'une grande liberté; mais cette liberté

» même venait de la facilité avec laquelle
» on se détachait d'elles. Le Turc, qui
» renferme sa femme, lui prouve au moins
» par-là qu'elle est nécessaire à son bon-
» heur : l'homme à bonne fortune, tel que
» le dernier siècle nous en a fourni tant
» d'exemples, choisit les femmes pour vic-
» times de sa vanité ; et cette vanité ne
» consiste pas à les séduire, mais à les
» abandonner (1). »

Dans la crainte d'un danger chimérique, combien d'avantages n'a-t-on pas perdus en condamnant sans restriction les livres qui, dans les gracieux extraits qu'en firent les bons écrivains, tels que Sainte-Palaye et Tressan, sont de véritables codes de vertus publiques et privées?

Que diraient les jeunes gens de ce siècle, qui expédient le sentiment comme un affaire, ne cherchent dans l'amour qu'un

---

(1) De l'Allemagne, par Madame de Staël, t. 1, ch. 4, p. 45.

plaisir et des sensations fugitives, et divisent ce beau roman de la vie en de ridicules épisodes; que diraient-ils, s'ils voyaient les amants d'autrefois, si timides dans leurs vœux et dans leurs désirs, qu'un de leurs soupirs, de leurs regards leur semblait trop téméraire, et qu'ils n'empruntaient souvent que le langage des bouquets et des couleurs pour exprimer leurs sentiments pudiques? Ils étaient si pénétrés de toute la félicité à laquelle ils aspiraient, que ce n'était qu'après de belles actions et des triomphes qu'ils se croyaient dignes de pouvoir tomber aux pieds de leurs maîtresses pour en implorer la faveur d'un coup-d'œil (1).

Que diraient nos jeunes présomptueux, qui, flattés des noms de *petits-maîtres*,

---

(1) Brantôme, Dames galantes et Capit. fr., t. 4, p. 258. — La Curne Sainte-Palaye, t. 1, part. 2, et t. 2, part. 5.—Œuvres de Tressan. — Hist. du maréchal de Boucicaut, ch. 8, p. 25, 26 et 27, et ch. 9, p. 29.

d'hommes à *bonnes fortunes*, croyent plaire en affichant l'air capable et l'impertinence d'un savoir superficiel, tranchent et jugent sans appel sur toutes les matières, et même sur celles dont les convenances sociales interdisent la discussion? Que diraient-ils en voyant nos paladins français, loin de rougir d'une naïve ignorance qui multipliait pour eux les charmes du mystère, venir timidement s'instruire aux genoux des belles, en apprenant à la fois le catéchisme et l'art d'aimer (1), et passer de l'église dans l'oratoire des dames, où ils écoutaient avec modestie, réserve et décence, les préceptes de l'évangile, les *dits et gestes des bons trépassés*, et les devoirs des vrais amants? Leçons pleines de grâce, et qui leur suffisaient sans doute, puisque par elles ils apprenaient enfin d'une bouche adorée qu'ils méritaient d'être estimés et chéris.

(1) Les romans de Tiran Leblanc, de Jehan de Saintré, de Partonopex de Blois, etc.

Que diraient-ils surtout, quand ils sauraient qu'un chevalier se déshonorait, s'il vantait lui-même ses exploits à la guerre et ses succès en amour (1); s'il médisait des femmes ; s'il trahissait la vérité (2) ; s'il refusait de rendre au mérite de ses rivaux la justice qui lui était due ; s'il n'eût point pardonné l'injure qu'il recevait du faible, et refusé de secourir un malheureux ; s'il négligeait les pratiques de sa religion, et s'il plaisantait sur les dogmes sacrés que devait aveuglément respecter sa foi?

Mais les romans ont un autre genre d'utilité, si on les considère comme des suppléments à notre histoire, comme les

---

(1) Roman de Perceforest, vol. 2, fol. 121 v°, col. 1 et 2. — La Curne de Sainte-Palaye, Mém. sur l'anc. Chev., part. 2, p. 80.

(2) *Le Jouvencel*, fol. 33 v°, et 34 r°. — L'Ordre de Chevalerie, fol. 8, 9, 10 et 11. — La Colombière, Théâtre d'Honn. et de Chev., t. 1, p. 22. — Chron. de Louis II, duc de Bourbon.

recueils d'un grand nombre de détails intéressants qu'on ne peut trouver ailleurs (1). Un historien, et c'est assurément un grand tort, oublie presque toujours de fixer dans son ouvrage l'état des mœurs et des usages du moment où il écrit ; il ne s'attache qu'à transmettre des événements notables ; mais les romanciers associent nécessairement les faits qu'ils racontent aux détails de la vie publique ou privée : la société est le fond sur lequel ils dessinent et brodent leurs conceptions. Ces sortes d'écrivains prènent leurs opinions, leur langage, dans les idées dominantes, dans les préjugés, les habitudes et la manière de voir de leurs con-

(1) Pasq., Rech. de la Fr., l. 7, ch. 5 et l. 9, c. 30. — Le président Fauchet, Orig. des Dig., l. 11. — André Favin, Th. d'Honn. et de Cheval., l. 1, ch. 6. — La Curne de Sainte-Palaye, Mém. concernant la lecture des anciens romans, à la suite de ses Mémoires sur la Chevalerie, t. 2, p. 111. — Roquefort, Essai sur l'état de la poésie en France dans les 12e et 13e siècles.

temporains. S'ils décrivent un repas, un intermède, un bal, un concert; s'ils nous font assister à des funérailles, à un sermon, à un jugement; s'ils nous parlent de l'ameublement, des plaisirs à la mode, des jeux favoris, des occupations journalières, il est évident que toutes ces peintures deviendront, au bout de quelques siècles, les seules ressources de l'annaliste, de l'archæologue, et même du poète et du peintre, jaloux de donner à leurs sujets un air de vérité.

M. le Laboureur avait donc raison de prétendre qu'il y a de la honte à un savant d'avoir lu sans profit nos anciens romans (1). M. de la Curne de Sainte-Palaye a fait un excellent mémoire sur les avantages qu'on peut tirer de leur lecture (2). Il y rappèle

(1) Le Labour., Hist. de la Pairie, p. 280, 283 et 284.

(2) Chapelain, dont le nom, ridicule parmi les poètes, est respecté des savants, a traité le même

tout ce que leur doivent ceux qui ont écrit sur les matières féodales, sur l'administration de la justice, sur la noblesse, le blason, les armures, les monnaies, l'art de la guerre, la tactique, les armoiries, les tournois, le commerce, les arts; tous ces points, dit-il, empruntent des romans leur principale lumière. Il est certain, dit l'abbé Millot, que les romans, ainsi que les poésies d'Homère, déposent des anciens usages (1).

Si des lecteurs superficiels, et des critiques peu érudits, ne voyent plus de nos jours dans ces conceptions qu'un gothique amas d'erreurs et de contes frivoles, l'homme instruit sait y trouver des matériaux précieux sur la vie publique et privée de nos ancêtres. Tous ceux, dont les

---

sujet dans un dialogue adressé au cardinal de Retz. *Voyez* la continuation des Mém. de Littérat. et d'Hist. Paris, 1628, t. 6, part. 1, p. 281—342.

(1) Millot, Hist. des Troub., t. 1, p. 149.

doctes travaux ont éclairé les parties les plus obscures de notre histoire, n'ont atteint leur but qu'à l'aide des romans qu'ils ne dédaignent pas de citer en vingt endroits de leur texte (1). Parmi ces savants, on distingue de rigides magistrats; tels que Pasquier, Fauchet, Valbonnais, Bouhier, Hénaut; des jurisconsultes profonds, des religieux austères, des antiquaires renommés.

L'épopée romanesque est d'invention moderne; c'est à peu près le seul genre de poésie où l'antiquité ne puisse rien revendiquer. Il est bien vrai qu'Hercule, Thésée, Philoctète, Pirithoüs, étaient à leur manière des espèces de chevaliers errants. Polyphême, les Cyclopes, les Lestrigons, valaient bien sans doute nos géants; Cacus, Géryon, Procuste, peuvent être comparés à nos ogres et à nos châtelains félons.

---

(1) *Voyez* à la fin du volume la note 5 du quatorzième récit.

Amphion, bâtissant la ville de Thèbes avec le son de la flûte ; l'anneau de Gigès, les breuvages de Circé, les dragons de Colchos et des Hespérides, le pouvoir surnaturel des Canidie et des Médée ont beaucoup de rapport avec nos enchanteresses et notre féerie. Quoi qu'il en soit, et si l'on trouve dans l'Odyssée, dans les poèmes d'Appolonius de Rhodes et de Valérius Flaccus, quelques pages assez conformes au génie de notre épopée romanesque, il suffit de dire que les anciens n'ont pas connu la chevalerie, la féodalité, la galanterie, les pélerinages, les ermites. L'épopée romanesque appartient donc exclusivement aux modernes ; ce genre est le résultat de leurs superstitions, de leurs préjugés, de leurs mœurs, de leurs pratiques, et surtout de leurs fables. De même que les anciens firent naître la belle Cypris de l'écume des mers, on peut dire que l'épopée romanesque, cette muse nouvelle, à la fois amazone et fée, naquit de la lie de notre histoire.

Mais lequel des peuples modernes peut la réclamer? Lequel fut son trône et son berceau? C'est une question que les prétentions des parties intéressées ont laissée indécise (1). Il semble néanmoins qu'il serait bien difficile de contester les droits que nous avons à cet égard.

On a vu que les trois grandes sources où les romanciers ont puisé leur système de fables et de merveilleux, étaient la chronique du faux Turpin, le roman de Brutus de Bretagne, et le roman d'Amadis de Gaule (2). Or, ces trois ouvrages sont dus au génie des Français (3).

---

(1) *Voyez*, sur cette querelle littéraire, Warton, Tiraboschi, Giraldi, il Quadrio, D. Rivet, et M. Roquefort, lieu cité.

(2) *Voyez* diverses opinions sur le premier auteur des Amadis dans le Quadrio, Stor. e ragion d'ogni poes., t. 6, p. 520. La préf. du disc. prélim. des traductions françaises de ce roman, par d'Herberay, Mlle de Lubert, M. de Tressan et M. Creuzé de Lesser.

(3) *Voy*. à la fin du vol. la note 6 du 14e récit.

Mais, au reste, et sans alléguer ici les originaux de ces primitives compositions, n'avons-nous pas concouru de cent manières à la naissance et au développement des romans? Veut-on que l'esprit de la chevalerie en soit l'essence première? Eh bien! la chevalerie doit son institution et ses règles aux Français (1). Croira-t-on que la féodalité a beaucoup influé sur ce genre, puisque c'est à elle qu'on doit les châteaux forts, le vasselage, le ban et l'arrière-ban? Eh bien! elle est en partie le résultat des bénéfices militaires accordés aux conquérants de la Gaule, du démembrement du royaume et des concessions faites par Hugues Capet aux grands qui souffrirent son élection (2). Pensera-t-on que les croisades n'ont pas été sans effet sur l'épopée

(1) Ducange, Dissert. 6 sur Joinville. — Favin, Théât. d'Honneur, ch. 10.

(2) Mably, Obs. sur l'Hist. de France, t. 1 et 2. — Moreau, Disc. sur l'Hist. de France. — Montesquieu, Esprit des Lois, l. 31, ch. 25, 28, 32 et suiv.

romanesque ? Les Français ont été les premiers moteurs et les plus ardents enthousiastes de ces expéditions guerrières et sacrées qui allumèrent au soleil d'Orient les imaginations assoupies de nos ancêtres (1). Dira-t-on que les peuples du Nord ont des prétentions légitimes sur le roman épique dont ils ont fourni presque toutes les fables ? C'est dans la Neustrie, où ces peuples vinrent s'établir sous le règne de Charles-le-Simple, que leurs poètes acclimatèrent leur merveilleux, le mêlèrent à nos fictions, et le rendirent national pour les Français (2).

Enfin, n'est-ce pas en France que naquirent les Troubadours, les Trouvères et les

(1) Guib. Abbas, Hist. Hieros., p. 478. — Velly, Hist. de France, t. 2, p. 457, in-12. — M. Heeren, Essai sur l'Infl. des Crois., trad. de Ch. Villers, p. 38. — M. de Choiseul, Infl. des Crois., p. 30.

(2) Warton, Hist. littér. d'Angl. et la Dissert. prél., p. 59 et 60.

Menestrels ; ces derniers, comme les Rapsòdes qui chantaient dans toutes les villes de l'antiquité les vers du poète de Smyrne, allaient réciter dans toute l'Europe des fragments de nos compositions romanesques (1).

Ce qui démontre aussi que les romans sont d'origine française, comme l'avoue Giraldi (2), c'est qu'ils tirent leur nom de la langue romane, qui fut notre langue maternelle (3). Le goût des romans français rendit cette langue classique et littéraire

---

(1) Crescimbeni, Comenl. poet., etc., ult. ediz., t. 5, l. 5, p. 50. — Murator., Antich. ital., t. 2, p. 19.

(2) Giraldi, Discorsi intorno al comp. de i Romanzi, etc. Vinegia, Giolito, 1554, in-4°, p. 6. — *Voy.*, sur l'origine du mot *roman*, Gio. Bat. Pigna Roma, p. 12 et 14, Gam. Pellegr., Dial. impress. nell. inf., p. 49.

(3) Ménage, Orig. de la langue française, verb. *roman*.

dans toute l'Europe, où il était du bel usage de la parler habituellement (1).

Mais non seulement les Français doivent être regardés comme les inventeurs de l'épopée romanesque, ils doivent encore être considérés comme les personnages les plus dignes, tant par leur galanterie que par leur bravoure et leur promptitude à entreprendre et à se résoudre, de

(1) La langue romane fut parlée de tous les peuples de l'Europe, et plusieurs savants étrangers écrivirent en cette langue comme préférable à la leur. *Voyez* Ducange, Gloss., voce Clericus. — Ann. Bened., t. 4, p. 509, ad ann. 1050. — Tiraboschi, t. 2. — Fauchet, l. 2, ch. 15, et ailleurs. — Math. Paris ad ann. 1095. — Hist. littér. de la France, t. 4, p. 284 et 279, t. 6, p. 115. — L'abbé Lebœuf, Acad. des Inscrip., t. 17, p. 718. — Muratori, rerum italic. script, t. 5, p. 255, t. 7, p. 322. — L'évêq. de la Ravalière, Poés. du roi de Navarre, précédées de l'Hist. des Révol. de la langue fr , t. 1, p. 180 et suiv. — M. de Roquefort, Gloss. de la lang. rom., t. 1, p. 22, t. 2, au mot *parleure*.

figurer parmi les héros de ces ouvrages d'imagination.

Les étrangers eux-mêmes ont tellement apprécié cette observation, que sacrifiant leur orgueil national à la vérité de leurs tableaux, ils ont supposé Français presque tous les héros de leurs romans. Les Amadis des Gaules indiquent leur origine; les plus aimables chevaliers de la Table-Ronde sont Français, ainsi que Partonopex de Blois, le principal personnage d'un de nos meilleurs romans de chevalerie.

L'Arioste, Boyardo, le Pulci et tous leurs imitateurs, ont choisi pour leurs chevaliers les paladins de la cour de Charlemagne (1).

---

(1) Dante et Pétrarque ont célébré dans leurs écrits les héros des romans de Charlemagne, en même temps que Bocace imitait nos fabliaux. Antonio de Eslava fit un roman sur Roland, intitulé : *los amores de Milon de Anglante, converta y el nacimiento de Roldan y sus ninerias.* — Louis Pulci a fait un

Le Tasse préluda à sa belle épopée en célébrant un sujet français ; son imagination s'essaya sur Renaud de Montauban (1) à chanter les libérateurs du Saint-Sépulchre ; bien que son second poème soit commun à tous les peuples de la chrétienté, il a préféré des Français pour la partie aventureuse et chevaleresque de son ouvrage. Le beau, le vaillant, le sensible Tancrède est d'origine française ; Raymond, comte de Toulouse, Beaudouin, Eustache, presque

---

poème sur les preux de Charlemagne, intitulé : *il Morgante Magiore*. *Voyez*, sur les nombreux romanciers étrangers qui ont écrit sur Charlemagne ou sur ses preux, Tiraboschi, la Bibliothèque universelle des romans, etc.

(1) Le Tasse fit un poème, intitulé : *Rinaldo inamorato*. *Voyez* ce qu'en disent Tomasini, t. 1 de ses éloges. — Lorenzo Crasso, t. 1, éloges. — M. Teissier, addit. aux éloges de M. de Thou. Nous n'avons pas de bonne traduction de ce poème ; M. le président Menu de Chomorceau en a donné une imitation assez élégante.

tous les héros de la Jérusalem délivrée sont Français. Ce sont des Français qui, séduits par Armide, s'écrient en s'obstinant à l'accompagner : « Ciel ! si jamais on disait en » France, dans ces heureux climats où » règne la courtoisie, que pour une cause » si belle et si légitime nous avons craint » de braver les dangers et la mort (1) ! »

Il est donc bien vrai qu'un poète, de quelque nation qu'il soit, ne peut célébrer le courage, l'enthousiasme, l'amour, la générosité des chevaliers, sans associer à ses chants le nom et les souvenirs de notre France.

Toutes les considérations qui militent en faveur de l'épopée romanesque, dont Charlemagne est le héros principal, m'invitent donc à terminer le règne de cet empereur par un échantillon de ce genre de poésie nationale (2).

---

(1) Gier. lib., cant. 4.

(2) D'ailleurs presque tous nos romans, comme l'a fait observer M. de Tressan, ont quelque trait d'affinité particulière avec le règne de Charlemagne.

L'exécution de cette idée n'est pas sans difficulté. Puis-je reparler de Roland, de Renaud, de Richardet et de tous les preux, dont l'inimitable Arioste et l'ingénieux Boyardo immortalisèrent les actions chimériques dans leurs poèmes enchanteurs? Dois-je me borner, à l'instar des historiens littéraires, à donner une froide analyse des romans de Charlemagne, quand tout le mérite de ces sortes d'ouvrages est dans l'ingénuité des pensées et la vérité des images, trésors fugitifs qu'on ne peut reproduire dans un extrait succinct et sans chaleur?

Pour éviter ces deux écueils, je présente une action toute nouvelle, et de mon invention, mais à laquelle néanmoins j'adapte, avec une fidélité scrupuleuse, les usages, les mœurs, les maximes des temps, quelques faits épars çà et là dans de vieilles chroniques fabuleuses sur le règne de Charlemagne, dont aucun poète n'a parlé, et que personne ne lit maintenant. Je trouverai

ainsi l'occasion de fondre dans cette conception tous les principaux éléments de l'épopée romanesque, et toutes les couleurs du merveilleux accrédité à cette époque parmi nos ancêtres superstitieux. Du reste, qu'on ne cherche point dans cette ébauche un plan régulier, des caractères soutenus, des événements adroitement concertés, et tout ce que l'art exige de nos modernes romanciers. Si l'on y trouvait ces qualités, mon but serait manqué ; car ce ne serait plus le genre ancien dont je désire donner une idée, et qui doit plaire par un autre mérite.

QUINZIÈME RÉCIT.

LE SIÉGE DE NARBONNE,

OU

LES AMOURS DE FRANCE ET D'ARABIE.

Les victoires de Charles Martel avaient réprimé les invasions des Sarrasins, et délivré de leur domination passagère les contrées méridionales de la France.

Cependant la ville de Narbonne, restée sous la puissance des infidèles, ne souffrait qu'en gémissant le culte de l'imposteur et les coutumes étrangères (1). Un libérateur était sous ses remparts; Charlemagne campait vers les rives de l'Aude avec ses barons et l'élite de ses vassaux. Là s'étaient rassemblés d'illustres paladins, favoris de

(1) *Voyez* la note 1re du quinzième récit à la fin du volume.

la gloire et des amours. Leur âme ardente réunissait le fanatisme du courage, le zèle et la foi des vrais chrétiens, l'enthousiasme des amants fidèles (1).

---

(1) Ce mélange de dévotion et d'amour est un des caractères distinctifs de notre chevalerie. On peut consulter, à cet égard, les romans de Partonopex de Blois, de Tiran Leblanc, la Chronique de Jehan de Saintré, l'Histoire littéraire de l'abbé Millot, les Fabliaux de Legrand d'Aussy, et les Mémoires de M. Lacurne de Sainte-Palaye. Avant de combattre, soit dans la lice d'un tournoi, soit sur un champ de bataille; avant même de s'engager à une *emprise* pour l'honneur et l'amour des dames, on se confessait, l'on entendait la messe, et l'on communiait avec dévotion. (*Voyez* Froissart, l. 2, ch. 18, p. 115 et 116. — Menestrier, Ornem. des Arm., p. 176. — Vie de Louis III, duc de Bourbon.) Au surplus, il est à remarquer que nous ne parlons ici de la chevalerie que par anticipation. Charlemagne n'eut des pairs et des paladins que dans l'imagination des romanciers. La véritable chevalerie ne commença à reprendre de l'éclat que dans les 11e et 12e siècles, à l'époque des Croisades.

Couchés à la vue des étoiles et sur des drapeaux enlevés à l'ennemi, rêvant les cartels sanguinaires et les tendres aveux de la beauté, réveillés dès l'aube matinale par la voix du citharède et les trompettes des avant-gardes, vêtus de fer, ceignant des écharpes adorées, portant dans leur sein l'image bénie ou les reliques d'un patron et d'un martyr, courant à la mort ou à la victoire, en criant : *Dieu, ma dame et mon roi ;* amenant les princes enchaînés aux pieds de leurs maîtresses, leur consacrant de rechef une vie triomphante de tant de périls, et qui elle-même, après chaque bataille, semblait une conquête sur le trépas ; suspendant leurs trophées aux voûtes des temples du Seigneur, humiliant leurs fronts devant les autels et sous les mains sacerdotales d'un pieux solitaire : voilà quels étaient ces chevaliers français, dignes compagnons du puissant Charlemagne.

Alberic des Cévennes et Montclar, frères d'armes, amis dès l'enfance, se distin-

guaient entre cette foule de héros. Ces deux guerriers, nobles, sensibles, vaillants, au printemps de leurs jours et dans l'éclat de la beauté, demandaient à toute la nature un être qu'ils pussent adorer et servir; leurs cœurs, libres encore, imploraient un doux esclavage. C'est dans le tumulte d'un siége, au milieu des hasards de la guerre qu'ils connurent, presqu'en même temps, cet objet de leurs inquiets désirs : mais combien leurs destinées furent différentes! l'un d'eux essuya d'abord quelques traverses, et jouit ensuite d'une félicité durable; l'autre, après quelques beaux jours, ne trouva qu'amertume et chagrins dans le sentiment dont son existence fut tourmentée.

Leur histoire se transmit d'âge en âge; elle devint l'entretien coutumier des vieux châteaux : les menestrels et les pélerins allaient en répéter des passages dans les intermèdes des banquets à grands spectacles(1)

---

(1) *Voy.* Mathieu de Coucy dans l'Histoire de

qu'on donnait à la suite des tournois et des pas d'armes.

Cette histoire intéressante, où l'amour se montrait à la fois tyran et débonnaire; tant de voluptés et de rigueurs, tant d'aventures touchantes et joyeuses, tant d'événements divers associés au grand souvenir de Charlemagne, excitaient tour à tour, parmi les auditeurs attentifs, l'admiration, la gaîté et la mélancolie.

Les cours galantes, ou parlements des dames qui se tenaient à Pierrefeu, à Romanin et au Castel des Signes (1), goûtèrent particulièrement ces récits, qui souvent donnèrent lieu de discuter *si mieux valait aimer que de rester indifférent.* Les uns

---

Charles VII. — Olivier de la Marche, Mém., p. 412. — Monstrelet, Chron., p. 55 et 56. — Christ. de Pisan, c. 41, 3e partie. — Sauval, Hist. de Paris, t. 1, p. 552. — Favin, Th. d'Honneur, t. 5, p. 571.

(1) *Voyez* la note 2 du quinzième récit à la fin du volume.

disaient qu'aimer était préférable ; le plus grand nombre opinait autrement. Mais quand arrivait la veillée, ou l'heure des jeux sous l'*ormel*, et des danses au clair de la lune sur la pelouse du préau, l'amour était leur maître à tous ; ceux mêmes qui s'étaient le plus révoltés contre lui, soumis à son empire, s'étudiaient à plaire et à mériter un regard des jouvencelles.

Ces traditions, qui firent ainsi l'amusement et les délices de nos devanciers, sont ici recueillies et publiées pour la première fois. Si je n'en ai point altéré la grâce ingénue et le merveilleux, la lecture en paraîtra peut-être agréable ; car bien que les mœurs et les usages actuels n'ayent plus de rapport avec la simplicité, l'ignorance et la crédulité de nos vieux temps, il y a dans le fond du cœur humain des sentiments et des pensées que n'atteignent point les révolutions morales ; la nature garantit leur indépendance : on les trouve à peu près les mêmes dans tous les siècles et dans tous les pays.

Le Sarrasin Brunamont, qui régnait à Narbonne, y possédait un harem peuplé de jeunes odalisques, nées dans les vallons embaumés de l'Yemen, dans les îles de l'Archipel, sous les saviniers de la Géorgie et dans les délicieuses contrées de Derbend et de Kouba, surnommées par les poètes orientaux *le Paradis des Roses* (1).

---

(1) Dans tous les temps, les femmes les plus recherchées des Orientaux furent les femmes grecques et celles de plusieurs nations de l'isthme caucasien; telles que la Géorgie, la Mingrelie, et particulièrement la Circassie. (Reineggs, topogr. du Caucase, t. 1 et 2. — Eugène Archimandrite, tableau de la Géorgie dans les annales des Voyages, t. 12, p. 74 et suiv.) Quant aux territoires de Kerbend et de Kouba, dont je fais mention, ils sont compris dans la topographie du Caucase, et mis par les voyageurs au rang des contrées les plus fertiles et les plus délicieuses du monde. Voilà d'où leur vient le surnom de *Paradis des Roses*, que les Persans ont donné particulièrement à Kouba. (*Voyez* Gmelin, Voyage, t. 3, 68. — Rieberstein, Descrip. des pays entre le Kur et le Terek, p. 31, en allem. — Reineggs, lieu cité, l. 1, p. 107.

Quelqu'affligeante que fût la servitude où languissaient tant de beautés sans espérance, tant de charmes sans destinées, les Mahométans ne connaissaient pas encore les lois sinistres qui veillent aux portes du sérail, pour frapper de mort le téméraire dont le regard en oserait percer l'enceinte impénétrable. D'ailleurs les Arabes, qui s'étaient établis dans l'Occitanie, descendaient de ces tribus errantes, dont les mœurs hospitalières et patriarchales excluaient cette surveillance despotique, et laissaient les deux sexes correspondre sans contrainte près de la citerne isolée (1).

---

(1) Les poésies souvent très-licencieuses des poètes arabes et persans, et le recueil des Mille et une Nuits, peintures fidèles des mœurs de l'Orient, prouvent évidemment que les femmes y jouissaient autrefois d'une grande liberté. De nos jours mêmes elles ne sont point retenues avec autant de rigueur qu'on se l'imagine. Voici ce que dit à cet égard lady Montagüe, qui résida quelque temps à Constanti-

Soit qu'elles revinssent de la mosquée, soit qu'elles se plussent à prolonger sous les arbres des terrasses une promenade que

---

nople : « Les femmes ne sont point enfermées aussi durement que quelques écrivains l'ont fait croire ; elles jouissent au contraire de leur liberté dans un très-haut degré ; quoiqu'au sein de l'esclavage, elles ont une manière de sortir déguisées très-propres à favoriser les aventures galantes, t. 2, lettre 45, p. 154, trad. fr. de 1804. » (*Voyez* encore sur le même sujet *William Jones*, poés. asiat., et *Hartman*, Rech. sur l'Asie.) Le docteur anglais *Lampières* se rendit de Gibraltar à Maroc pour guérir les yeux d'un des fils de l'empereur de ce pays, et traiter plusieurs de ses femmes. Le docteur fut introduit dans l'intérieur du harem, vit les femmes sans voile, et donne à cet égard des détails piquants. Lisez le voyage à Maroc par *Lampières*, traduit en français par M. *de Sainte-Suzanne*. Le père de la fille d'un Turc dit au jeune homme qui la recherche : *Ma fille est allée seule aux champs et aux bois ; elle a été seule garder ses moutons et laver ses robes ; je l'ai laissée sur sa bonne foi, je ne vous réponds de rien.* Voyages du chev. d'Arvieux, t. 3, ch. 18, p. 311.

la vue des tentes de Charlemagne rendait agréable et plus variée, les femmes de Brunamont jetaient furtivement les yeux sur le rivage où les Français se livraient chaque matin à des jeux guerriers. La plus belle d'entr'elles, la jeune Deïphire, avait distingué Montclar, qui, à la grâce de sa démarche, l'avait également remarquée parmi ses compagnes. Il put même distinguer ses traits un jour que les brises avaient rejeté son voile en arrière, et dès-lors il conçut pour elle une passion violente.

Plein du trouble indéfinissable que fait naître la première apparition d'une amante, et dès que la nuit eut rembruni les objets, Montclar, guidé par une vague espérance, traverse la rivière de l'Aude et se glisse aux pieds de la tour où Brunamont retenait ses esclaves.

Deïphire, trop émue pour goûter les douceurs du sommeil, était assise près d'une fenêtre à grillages d'or; et s'accompagnant avec le psaltérion, elle chantait

cette casside sur le mode Nava, dont on se sert en Asie pour pleurer l'absence des amants (1).

« Oh! que ne puis-je, loin des portiques » du harem, rejoindre celui dont la taille » est plus noble que le lotos en fleurs ba- » lancé par les vents sur la fontaine des » déserts!

» Orgueil de ta nourrice, pourquoi n'as- » tu point laissé tes traits inconnus? Pour- » quoi ai-je vu se dérouler ta chevelure » ondoyante que ton casque ne retenait » plus? Tes regards m'ont fait tressaillir » comme la gazelle d'Arménie, et ma voix » s'affaiblit et tremble quand je pense à » ton sourire.

» Oui, j'en jure par les étoiles du firma- » ment, par les voiles de ma couche soli- » taire, et par les nœuds de ma ceinture, » si je pouvais respirer ton haleine aussi

---

(1) *Voyez* à la fin du volume la note 5 du quinzième récit.

» douce que le thym des collines de
» l'Hedjaz, je serais plus heureuse que les
» Houris à l'ombre du sidrah aux rameaux
» d'or (1).

» La fortune n'est qu'un nuage ; mais
» quand ce nuage verserait à mes pieds des
» perles et des diamants, je préférerais un
» seul de tes rayons, astre de mes jours !
» Ce palais n'est qu'une prison ; mais quand
» ses péristiles seraient formés d'ambre lu-
» mineux ; mais quand ses bassins seraient
» remplis d'eau rose, et ses parterres de
» tulipes couleur de feu, je le quitterais
» pour l'ombre de la tente poudreuse où
» tu reposes.

» Ah ! si je pouvais habiter avec toi les
» montagnes, sans autres témoins que les
» dives et les perises ! Les feuilles de roses
» ne sont pas mieux unies dans le bouton

---

(1) Le sidrah est un arbre merveilleux, que Mahomet a supposé dans son paradis, et sous lequel il fait reposer les Houris.

» qui les enveloppe, le lait et le miel ne
» sont pas mieux confondus dans les coupes
» des bergères du Nejed, que nos cœurs
» ne le seraient dans l'étreinte d'un hymen
» fortuné !

» Il ne faut point me haïr, parce que
» j'habite un sérail. Mon miroir a seul vu
» mes attraits, l'eau de mon bain et mes
» bandelettes les ont seules effleurées, le
» soufle d'un tyran n'a point encore terni
» la perle de ma beauté.

» Il ne faut pas me mépriser, parce que
» nous n'allons point prier aux mêmes au-
» tels. Vas, si j'en crois mon cœur, c'est
» le même Dieu qui nous anima tous les
» deux. Si je suis dans les ténèbres, fais
» luire à mes yeux la lumière, viens me
» montrer la seule divinité que je dois
» adorer, ou plutôt sois l'unique idole de
» la jeune et crédule Arabe.

» Oh ! que ne puis-je, loin des portiques
» du harem, rejoindre celui dont la taille
» est plus noble que le lotos en fleurs

» balancé par les vents sur la fontaine des
» déserts ! »

Cette romance orientale, ces aveux recueillis dans les airs à l'insu de la beauté qui ne croit avoir pour confidents que la nuit et ses astres discrets, ont rempli Montclar d'un trouble heureux, d'une ivresse inconnue. Il veut répondre, mais il craint que des paroles imprudentes n'excitent les soupçons de ceux qui peuvent veiller encore ; et cependant s'éloignera-t-il sans avoir appris à Deïphire qu'il connaît, qu'il partage sa tendresse ? Lui laissera-t-il croire qu'il peut la haïr, la mépriser ? O blasphême ! te haïr, te mépriser, toi, ma souveraine, ma divinité ! ah ! laisse-moi dissiper à tes pieds un doute offensant pour tous deux ! laisse-moi baiser la trace de tes pas ! laisse-moi te créer un culte, te dresser un autel et t'offrir le sacrifice de mon repos et de ma vie ! Voilà ce que Montclar voudrait, et n'ose apprendre à celle qu'il adore. Seulement, saisissant le cor d'ivoire

que les paladins portaient à leur côté, il en tire des sons aussi légers que la faible voix des échos lointains répétant les derniers accents des Sirènes.

A ces soupirs mélodieux, Deïphire reconnaît son amant ; un frémissement involontaire agite ses membres délicats, la certitude d'être aimée, et la crainte que Montclar ne soit découvert, la remplissent de joie et d'inquiétude. Avec le premier plaisir de l'amour, elle en connaît aussitôt la première peine; joyeuse, confuse, palpitante, elle est prête à succomber sous les divers sentiments qu'elle éprouve; elle chancèle, et ses jeunes esclaves la déposent sur sa couche parfumée, où elle eut des songes nouveaux et un réveil enchanteur. Mais, hélas! comment entendre encore et voir celui qu'elle aime? Elle ose y penser, et rend grâce à la guerre dont les soins retiènent Brunamont loin du harem moins rigoureusement surveillé.

Montclar, non moins agité, formait bien

des projets pour délivrer Deïphire. Dès l'aurore, il visite ses frères d'armes, et les presse de se joindre à lui pour demander l'assaut de la ville de Narbonne. « Quoi! leur dit-il, Charles Martel ne conduisant aux plaines de Tours que des soldats obscurs, et pas un seul chevalier, sut exterminer trois cent mille Sarrasins, et reconquérir sur eux les champs et les cités de l'Aquitaine; et nous, émules des Roland, des Renaud, des Brandimard; nous, les preux de l'invincible Charlemagne, et les vainqueurs des Lombards, des Huns, des Saxons, des Bavarois, nous souffrons que ces murs soient souillés à nos yeux par la présence d'un émir insolent! O toi! noble Gérard, qui, sans autre secours que tes seuls écuyers, domptas les rois des bords de l'Euphrate! toi, digne fils du duc Sevin, qui ravis la belle Esclarmonde à la cour du tyran de Babylone! toi, cher Isolier, qui te précipitas dans l'arène où combattaient les lions, pour y ramasser la boucle de

rubans que du haut des galeries ta maîtresse avait laissé tomber (1)! Albéric, Gelnard, Voluyre, Montléon; vous tous, dont les belles racontent les aventures dans leurs oratoires et leurs donjons, que votre vaillance se réveille en ce jour! Ce qu'un être pusillanime appèle témérité, n'est pour un grand courage que l'instinct de la gloire et le pressentiment du succès. »

Durant une partie du jour, Montclar aiguillonne ainsi l'ardeur de ses compagnons. Après les prières de l'angelus, et dès que l'ombre du soir eut couvert la ville et les champs, il se rendit vers la tour de Deïphire. Mais il fut consterné en trouvant la fenêtre impitoyablement fermée. Il attend et prête une oreille attentive; ces

---

(1) Ces exploits, et beaucoup d'autres du même genre, sont très-communs dans les romans de Charlemagne. *Voyez* notamment le roman de Huon de Bordeaux, dont M. de Tressan a donné l'extrait, t. 8 de ses œuvres, in-8°, p. 138—268.

lieux, où la veille éclataient de divins accords, sont muets et tristes comme les ténèbres des tombeaux; cet astre paisible, qui était hier encore le flambeau de l'espérance et des amours, n'est plus qu'une lampe funèbre suspendue sur un hémisphère en deuil. Montclar se désespérait, lorsqu'enfin une petite porte de fer s'ouvrit près de lui... il en vit sortir un nain qui lui dit : *Gentil chevalier, vous serez attendu demain ici à la même heure.* A ces mots, il lui remet, de la part de Deïphire, un bouquet d'herbe desséchée, ce qui signifiait : *Loin de toi je suis languissante, et le chagrin flétrit mes couleurs* (1).

Montclar, préoccupé de son bonheur, se retrouve au milieu du camp de Charlemagne sans s'être aperçu du trajet qu'il a fait.

---

(1) Hartmann, Éclaircissements sur l'Asie, t. 2, p. 431. Oldenbourg, 1807, in-12. (Cet ouvrage est en allemand.)

Mais, avant d'être heureux, de combien d'heures pénibles il doit subir la lenteur! Si du moins le sommeil, l'enlevant quelque temps à lui-même, pouvait le transporter vers l'aurore de ce lendemain délicieux, que de tourments lui seraient épargnés! Tel le voyageur, qu'un fleuve profond sépare des lieux où l'attend la félicité, maudissant les détours d'un espace immense, implore la barque légère qui peut, en un instant, lui faire toucher cette rive fortunée.

Après une brûlante insomnie, Montclar entend le hennissement des chevaux, le bruit des clairons et des tambours d'alarme. Cette alerte était causée par Capanor, qui venait d'Espagne avec dix mille hommes pour secourir Brunamont.

Tandis que Charlemagne contient avec son infanterie les assiégés qui veulent seconder les efforts de leurs alliés, il envoie contre ceux-ci Albéric et Montclar. Ces

deux paladins exhortent leurs guerriers, font dévotement le signe de la croix (1), et se jètent sur les infidèles en invoquant saint Maurice et saint Martin, patrons des armées françaises (2). Ils enfoncent à coups de lances les mouvants remparts des escadrons ennemis, et déjà le sang coule de tous côtés.

Ébranlées et confondues, les deux lignes ne sont plus qu'une mêlée, la mêlée n'est plus qu'un affreux carnage.

---

(1) Oliv. de la Marche, l. 1, p. 297.

(2) Saint Denis n'a été que le troisième patron des armées françaises. Avant que l'oriflamme de son abbaye devînt la bannière nationale, on avait révéré successivement saint Maurice et saint Martin comme les protecteurs des Gaules, et leurs enseignes avaient été portées en guerre comme les palladiums auxquels était attachée la victoire. Sous Clovis, saint Martin était le patron de nos armées; sous Charlemagne, c'était saint Maurice. *Voyez* Greg. Turon., l. 2, et de Glor. confes. — Marculf, Form. — Beneton, Com. sur les Enseig., p. 114 et suiv.

Albéric combat contre la droite des Sarrasins, où commandait Capanor; il marche à sa rencontre, et lui assène un coup d'épée qui jonche l'arène des mailles de son haubert. Ce coup terrible ébranle à peine le gigantesque Africain. Il se dresse sur ses larges étriers d'or, et veut pourfendre Albéric qui dérobe sa tête au tranchant du fer. Les deux champions se pressent dans leurs bras nerveux, se balancent et se soulèvent dans cette étreinte homicide. Le chevalier français reste vainqueur, et se revêt du riche baudrier de Capanor. Cette parure militaire était un présent que le Sarrasin avait reçu de son frère Ferkerdin. Puisse-t-elle n'être pas fatale au vainqueur !

Albéric, plus audacieux que jamais, repousse les Musulmans découragés par la mort de leur capitaine. Emporté par son ardeur, il les poursuit loin de Narbonne, et se perd avec eux dans l'épaisseur d'une forêt de châtaigniers. Les infidèles se dis-

persent par degrés dans les mille sentiers de cet obscur labyrinthe. Le chevalier, demeuré seul, veut en vain retourner sur ses pas. Exténué de fatigue, dévoré par la soif, il s'égare de plus en plus. La nuit s'approchait sans qu'il pût découvrir un gîte; la campagne devenait même plus stérile et plus déserte; les chemins étaient noircis par la houille et la limaille dont les chariots des forgerons les avaient parsemés. Mais bientôt il est frappé de surprise, lorsqu'au sortir de la forêt il se trouve dans un vallon dominé par un château d'une structure singulière. Ce château élevait à une grande hauteur les mille pointes de ses tours, de ses clochers et beffroi, de ses flèches et de ses aiguilles moresques, de ses pignons dentelés, et de ses cheminées vermeilles où l'hirondelle et les martinets faisaient leurs nids. Toutes ces constructions irrégulières se réfléchissaient dans un grand bassin d'eau morte où se doublait leur pittoresque étendue. De loin on prenait ce manoir pour un

amas de rochers aigus; en s'avançant on croyait voir une espèce de cité ; mais l'on se demandait pourquoi la solitude et le silence qui l'environnaient. De maigres troupeaux, gardés par un pâtre infirme, broutaient, sur la colline dégradée par les torrents, l'aride bruyère et la mousse flétrie au soufle de la bise. L'on n'entendait au loin que le bruit des moulins féodaux, ou le maillet du pêcheur qui, sur le rivage opposé, réparait sa nacelle humide.

Toute sinistre que lui parût cette résidence inhospitalière, le chevalier a sa lance et son écu ; il n'hésite point à sonner du cor, et à franchir le pont-levis. Au fond de la cour, et sous un hangard, un écuyer teignait avec la couleur du *khena*, et parfumait avec la civette et le benjoin, la crinière blanche du cheval favori dont le maître conservait précieusement la généalogie (1). Un varlet se présente, et, sans

(1) Voyages de d'Arvieux, t. 3, ch. 15, p. 242, ch. 18, p. 299.

dire un seul mot, conduit le paladin, par des guichets mal éclairés. Dans l'angle d'une salle couverte d'un tapis de poil de chèvre, le châtelain, assis sur un coussin brodé, et tout en rêvant d'un air soucieux, s'occupait à façonner le bois d'une lance. En voyant Albéric, il reste immobile d'étonnement. Les passions les plus violentes se peignent tour à tour dans ses yeux. Mais sentant le besoin de dissimuler, ses traits se radoucissent, et il s'efforce d'accueillir, avec une politesse affectée, l'hôte qu'un hasard a fait tomber dans ses mains.

Or, ce châtelain était le fameux Fekerdin, auquel un messager venait à l'instant même d'annoncer le trépas de son frère Capanor.

A l'aspect d'Albéric, Fekerdin avait aisément reconnu le vainqueur de ce frère chéri au baudrier dont il avait fait présent à ce dernier. Mais ne voulant point divulguer la vengeance qu'il médite, il le prie avec courtoisie de passer la nuit dans son

château, et le quitte un instant pour donner des ordres.

Après le repas du soir, où l'on évita de servir le sel, gage d'une hospitalité inviolable (1), et après avoir donné à laver et présenté le parfum, Albéric est conduit dans son appartement, où deux rangs de lourds piliers soutenaient un plafond couvert d'arabesques et de caractères cabalistiques ; entre cette double colonnade, on avait représenté des duels et des chasses (2). Des armures complètes, dressées avec art sur des épieux, et disposées en attitudes hostiles, figuraient de véritables guerriers

---

(1) Voyages du chevalier d'Arvieux chez les Arabes, t. 3.

(2) Presque toutes les salles de nos anciens châteaux étaient parées de cette manière. *Voyez* une description de ce sauvage ameublement dans Jehan de Saintré et dans le poème anglais de Walter Scot, dont on a, en 1813, publié en français un extrait épisodique sous le titre de *la Dame du Lac.*

dans l'action du combat; d'autres portant sur le gantelet de fer la momie emplumée d'un émerillon, ou paraissant emboucher le cor, et mener à leur suite des limiers, semblaient poursuivre les hôtes des bois. On y voyait çà et là des sangliers et des ours féroces; on eût dit ces animaux encore vivants, tant leur dépouille était habilement conservée; ils montraient leurs dents d'ivoire, et dans les orbites profonds de leurs yeux éteints, les rubis et l'ambre des Asturies imitaient encore les regards.

La muraille était couverte d'une tapisserie représentant une grande forêt, et derrière ces cloisons mobiles pouvaient circuler des assassins.

Albéric reposait paisiblement, lorsque se sentant éveiller, il vit, à la lueur d'une lampe, une jeune fille belle comme l'amante imaginaire qu'on rêve à dix-huit ans, lorsqu'on se promène dans une prairie en fleurs. « Aimable Français, lui dit-elle, armez-

vous et suivez-moi, car vos jours sont en danger. »

Le paladin, moins par crainte que pour accompagner cette beauté, dont l'organe enchanteur vient doucement émouvoir son âme, se lève à la hâte, et la suit par une galerie souterraine qui s'ouvrait sur la campagne, où l'on avait eu soin de conduire un palefroi.

La nuit était belle et claire, les étoiles brillaient en grand nombre. Albéric mit en croupe la demoiselle aux bons avis; il en apprit qu'elle se nommait Élisène, et qu'elle était fille d'Almeïdar, roi de Lisbonne. Elle lui raconta par quels stratagêmes Fekerdin l'avait enlevée à sa famille; que depuis un an il la retenait dans son château, espérant triompher à la fin de l'aversion qu'elle opposait à son odieux amour; qu'instruite par une camariste du complot que ce félon tramait contre un chevalier, elle avait pris la résolution de l'en avertir, et de s'évader avec lui.

Albéric, charmé de ce qu'il entend et de ce qu'il voit, sent battre son cœur sous la blanche main d'Élisène, qui, assise derrière ce paladin, lui faisait une ceinture de son bras d'albâtre.

Ces heureux fugitifs, après avoir suivi quelque temps les rives de la Méditerranée échancrées par des golfes inégaux, traversèrent le territoire de Sigean, et virent à la clarté de la lune des monticules surmontés de pierres funèbres. C'étaient les rustiques mausolées, où reposaient avec leurs armes des milliers de héros. Une inscription annonçait qu'en cet endroit Charles Martel avait jadis vaincu les Sarrasins (1).

Un nuage, couvrant le ciel momentanément, redoubla l'obscurité de ces campagnes silencieuses; Albéric ne put se guider qu'à la clarté du feu qui s'échappait par

---

(1) Sigean est une petite ville de France à 4 l. s. de Narbonne; elle est mémorable par la victoire que Charles Martel remporta en 737 sur les Sarrasins.

intervalle des fourneaux lointains, où les habitants de Sigean veillaient çà et là, sur les bords d'un grand marais, pour cristalliser l'eau saumâtre dont le flux de la mer remplissait leur baie industrieuse (1).

Élisène et Albéric se trouvèrent à l'aube du matin dans les riantes vallées de Fabrezan. La rivière de l'Orbien y serpentait sous des berceaux d'églantiers et sous des saules aux branches inclinées. D'un côté, s'élevaient à l'horizon les montagnes de la Courbière ; de l'autre, les forêts de Lésignan, dont la verdure se confondait avec une brume azurée.

C'est là qu'Albéric propose à Élisène de s'arrêter quelques instants ; c'est là qu'il admire au grand jour la beauté qu'il n'avait encore entrevue qu'à la faible lumière d'une lampe, et aux reflets douteux des astres de la nuit.

---

(1) La commune de Sigean possède de grand marais salins.

Alors tout ce que la vie et la nature ont de pénétrant se fait sentir au chevalier. Il éprouve pour la première fois ce sentiment absolu par qui l'âme se régénère ; il s'enivre de ces délicieuses émotions, au milieu d'une campagne où le printemps a prodigué ses faveurs ; mais ce qui donne un nouveau pouvoir aux impressions qu'il reçoit, c'est d'accompagner un objet adorable, et de se trouver seul avec lui dans ces paisibles solitudes. O bonheur dont le ciel est trop avare! ces deux amants, car déjà l'étaient secrètement Élisène et Albéric, n'ont point à redouter la fin d'une rapide entrevue, ni la présence d'un témoin indiscret. La voix de l'airain sonore n'a jamais roulé dans les échos de ces falaises peu fréquentées, pour y marquer l'heure des adieux et mesurer le temps du plaisir.

Quelle que soit la passion dont Albéric est possédé, ce paladin se trouve heureux. L'amour qui dans les villes n'est qu'une frénésie, dont les brûlants accès allument dans

les veines un feu qui les tarit; l'amour dans le sein de la nature se met en harmonie avec elle; il participe à son calme, à son innocence, à sa pureté; il est gouverné par les lois immuables émanées du Tout-puissant pour notre félicité.

Voilà l'amour qu'Élisène et Albéric éprouvaient à l'insu l'un de l'autre, mais que bientôt leurs soupirs vont révéler. Ainsi, lorsqu'un rayon de l'aurore vient entr'ouvrir leurs calices, deux roses, qu'une même tige a rapprochées, exhalent ensemble leurs parfums, et le vallon est enchanté.

Albéric dit à la princesse de Lisbonne : « O vous, dont la noblesse et le gentil langage m'auraient appris l'illustre naissance avant que le récit de vos malheurs ne m'en eût instruit, vous m'avez sauvé des piéges qu'un méchant m'avait tendus! c'est par vos soins que je puis contempler le soleil et les célestes objets qu'il éclaire : ma vie vous appartient, je vous la consacre toute entière, et jamais la reconnaissance ne ressembla

mieux au bonheur. » A ces mots, Albéric imite en badinant les cérémonies pratiquées pour la foi et hommage des vassaux envers leur suzerain ; il ôte son épée, son casque, ses éperons, et, un genou en terre, il fait le serment d'obéissance (1).

Vraiment, dit en riant la fille d'Almeïdar, il n'y a plus à s'en dédire, vous voilà mon

---

(1) Tout cela se fait ici de bonne foi. Le chevalier se croyait le serf et l'*homme* de la beauté, qu'il priait d'amour. On en trouve mille exemples dans les vies des Troubadours, par Nostradamus, et dans leur histoire littéraire, par Millot. Dans le roman du Châtelain de Conci, la dame du Fayel dit en parlant de son amant : *est mien ligement*, c'est-à-dire, il est à moi par hommage lige. On trouve, dans les instructions d'Amanieu des Escas, des formules analogues à la loi des fiefs, et employées de bonne foi dans les déclarations d'amour usitées. *Voyez* Millot, Hist. des Troub., t. 3, p. 206. — Le vieux poete Jean Frumeaux de l'Isle dit que *sa dame en le perdant serait déshéritée d'un serf.* — Morgué de Montaudon appèle l'amour le seigneur *sans mercy*.

vassal, et rien, je pense, ne manque à l'investiture. Oh! si fait bien, reprit Albéric, il faudrait encore pour la forme l'accolade du seigneur féodal. Il dit, et sa bouche vermeille effleure l'aimable sourire d'Élisène. Ce baiser mit fin à leur gaîté.

Après un long silence, Albéric dit ces paroles d'une voix altérée : Un bon ermite me l'a souvent répété dans mes pélerinages : toute félicité humaine est passagère. La mienne serait de vivre et de mourir avec vous dans ces campagnes ; mais un simple chevalier ne doit prétendre à si belle destinée ; mon devoir m'ordonne de vous accompagner où vos désirs vous appèlent ; dites, Madame, où vous plaît-il d'être conduite? Voulez-vous rejoindre Lisbonne, où règne votre père? Hélas! dit-elle, il est mort avec mes deux frères en combattant sous les enseignes de Marsille, et longtemps avant, mes larmes avaient coulé sur la tombe d'une mère. Un Sarrasin occupe à présent le trône de mes ancètres. C'est

donc à lui qu'il faut marcher, reprit Albéric en saisissant sa lance; venez, ô vous qui mériteriez la couronne de l'univers! vous me verrez bientôt punir l'indigne usurpateur; vous rétablir au rang qui vous est dû, et donner à tous vos sujets l'exemple de vous servir et de mourir pour vous! Mourir pour moi, cher sire, repond Elisène! Ah! quel sceptre vaudrait un pareil sacrifice! ou plutôt quel empire ne voudrais-je pas aliéner de grand cœur pour sauver vos jours, s'ils étaient en danger! Pourquoi d'ailleurs tant vous croire obligé envers moi? N'est-ce pas à vous, au contraire, que je dois ma liberté? Aurais-je pu, seule et sans appui, m'échapper du château de Fekerdin, pour errer comme une orpheline à la merci d'un sort rigoureux? Maintenant, n'ayant plus de parents et d'asyle, tous les lieux me sont indifférents. Conduisez-moi donc à la ville prochaine, où vous allez vous-même. Cachée en un réduit obscur, que j'achèterai du

prix de cette parure inutile, je ne vivrai pas sans plaisir, en apprenant que la gloire et la fortune vous comblent de leurs faveurs. La gloire! la fortune! s'écrie Albéric, ah! que m'importent ces chimères! hier encore elles me pouvaient séduire, maintenant il n'est plus pour moi qu'un vrai bien, devant lequel s'évanouissent tous les autres, comme les vapeurs du matin se dissipent devant le soleil. Mais quel espoir luit tout-à-coup sur mon avenir? Ah! la gloire, la fortune, vont au contraire me paraître plus que jamais désirables; oui, je veux, par un effort dont mon âme agrandie se sent à présent capable, je veux m'élever au-dessus des chevaliers vulgaires; et quand mes exploits auront conquis des fiefs opulents, quand mon nom volera de province en province, béni des opprimés et craint des oppresseurs, alors j'irai me prosterner aux genoux de celle pour qui j'aurai voulu annoblir ma destinée, et je lui dirai : O vous qui m'avez sauvé la vie, faites plus

encore en ce jour, doublez votre bienfait en le partageant avec moi !

Après un moment de silence, il reprit : Hélas ! je ne suis encore que le pauvre Albéric, paladin de faible renom ; en attendant plus, daignez me permettre de vous conduire dans le manoir de mes aïeux, près d'une mère qui sera la vôtre. Le soufle du matin n'est point plus pur que ne le seront mes soupirs et mes hommages. Mais avant de quitter ces lieux chers à jamais, consacrons le souvenir des premières émotions qu'ils nous ont fait éprouver. Tant de bonheur n'est pas naturel ! Le ciel n'a point accoutumé les mortels à des instants aussi fortunés, et nous ignorons ce qu'il peut, dans un retour funeste, réserver à deux cœurs tendres. Ne sortons point de cette vallée sans y faire le serment de fidélité. A ces mots, Élisène et Albéric jurèrent, *sur la part qu'ils prétendaient en Paradis* (1),

---

(1) C'était souvent la formule du serment. *Voyez* Grands Offic. de la Couronne, t. 1, p. 188.

de s'aimer en tous temps et en tout lieu. Pour gage de leur promesse, ils échangèrent leurs anneaux, et puisant, avec l'écorce d'un citron parfumé, dans l'onde du ruisseau voisin, ils burent ensemble à cette coupe reçue des mains de la nature (1).

Dans ces innocents entretiens, le jour s'éclipse comme un éclair, la nuit vient en un instant, Albéric courbe les tiges de trois ormeaux plantés sur le tertre émaillé, et lie ensemble leurs feuillages avec son écharpe, dont la frange brillante pendait de ce dôme de verdure comme un lustre

---

(1) Ceci rappèle l'ancien usage des Francs et des Gaulois. Chez ces peuples, la jeune fille présentait la coupe, dans laquelle elle avait bu, à celui dont elle agréait l'hommage. Cette coutume est encore un signe d'amour dans plusieurs cantons de la Basse-Bretagne. Je l'ai aussi vue pratiquée dans plusieurs villages du Morvan, qui, bien qu'au centre de la France, peut être comparé aux confins de la Bretagne et aux sites les plus sauvages de l'Écosse.

éclatant suspendu aux bosquets des fées par les sylphes invisibles. Ayant ensuite formé un lit de mousse, il conduit Élisène dans ce réduit ; puis se retirant à l'écart, il veille jusqu'au lendemain sous un térébinthier où le rossignol chantait avec amour. Par degrés s'effacent les étoiles et disparaît la lune pâlissante, semblable à la jeune épouse qui, toute heureuse et confuse des mystères de la nuit, craint de revoir la lumière. La vivifiante fraîcheur, le vent léger du matin, et plus que tout encore, l'espoir de retrouver bientôt la princesse de Lisbonne, causent au chevalier français un ravissement inexprimable.

Un beau jour succède à une nuit pleine d'enchantements ; l'onde, rallumée aux feux de l'aurore, étincelait entre les jasmins et les ébéniers ; l'alouette, perdue dans les airs, redisait ses notes joyeuses, et tout paraissait heureux dans la nature.

Elisène et son amant poursuivaient leur voyage, lorsqu'ils furent accostés par un

chevalier aux armes brunies ; ce paladin, si pourtant l'on doit appeler de ce nom le plus fourbe et le plus lâche des hommes, était Allory de Hautefeuille, cousin du traître Ganalon, et issu comme lui de la coupable maison de Mayence (1). Il avait fui du camp français pendant le combat récemment livré sous les murs de Narbonne; mais, à l'en croire, il s'était laissé entraîner à la poursuite de quelques centaines d'Arabes. Cet impudent fanfaron ayant reconnu Albéric, et désirant avoir un compagnon aussi brave pour ne pas craindre ceux qu'il se vantait de chercher, lui proposa de faire la route avec lui.

Albéric, affable et courtois, parut accepter avec plaisir l'insupportable société d'un tiers. Allory, frappé de la beauté

---

(1) *Voyez* le roman de Charlemagne dans la Bibl. univ. des Romans, et notamment les numéros de novembre et de décembre 1777, avril 1778, 2e vol., p. 10, juillet 1778, 1er vol., p. 5.

d'Élisène, ne peut cesser de l'admirer; il cherchait, dans son esprit fertile en perversités, par quelle ruse il pourrait l'enlever, lorsqu'il entendit le hennissement d'un palefroi. Quand celui qui le montait eut reconnu Albéric, il lui cria d'une voix effrayante : Arrête, assassin de mon frère, lâche ravisseur de ma fiancée; arrête, et reçois de ma main la punition qui t'est due. C'était Fekerdin qui, informé de l'évasion d'Élisène et d'Albéric, avait juré de les immoler à sa vengeance.

Pendant que les deux champions s'attaquaient, la fille d'Almeïdar, tremblante pour son amant, s'était évanouie; le Mayençais la prit dans ses bras, et remontant sur son coursier, il s'enfuit avec la rapidité d'un oiseau de proie qui enlève une colombe.

Arrivé sur les bords de l'Aude, il dépose Élisène sur le gazon. Le zéphyr et la fraîcheur des flots raniment ses esprits défaillants; mais à peine s'est-elle vue séparée

d'Albéric, elle pousse des sanglots et des cris déchirants.

Ces gémissements, que prolongeaient les échos, furent entendus de quelques Sarrasins qui, vaincus par Montclar, rôdaient aux environs de Narbonne, épiant le moment d'y rentrer. Ils accoururent vers l'endroit où l'infortunée Élisène pleurait en cachant son beau visage avec ses blanches mains, afin de ne point voir le chevalier félon et discourtois.

Leur capitaine, Gemel-Eddin, fit prisonniers Allory de Hautefeuille et la fille du roi Almeïdar.

La caravane s'achemina vers Narbonne, où elle entra à la faveur de la nuit et au moyen des signaux et des intelligences que Gemel-Eddin entretenait avec les assiégés.

« J'en jure par les yeux du prophète et par le saint bosquet de Médine, s'écria Brunemont en voyant Élisène, jamais odalisque plus parfaite ne parut sous les voiles de soie de ma tente superbe, quand je fis halte au

pied du Caucase, pays fameux par la beauté des jeunes femmes. Ses cheveux sont touffus et entrelacés comme les branches du peuplier, son front ressemble à une lame d'argent, sa bouche à une boîte de corail qui renferme un brasselet de perles précieuses, et les couleurs de la grenade et de l'anémone confondent leur doux éclat sur ses joues. Conduisez-la dans le plus riant appartement de mon sérail, que l'essence des jonquilles parfume le marbre où vont se poser ses pieds légers; que les diamants et les plus riches parures soient prodigués à celle qui est née pour la gloire et la félicité d'une couche royale. » Il dit, et se tournant en fronçant le sourcil vers Allory de Hautefeuille, il lui déclare qu'il doit, à l'instant même, se préparer à mourir, si mieux il n'aime renoncer à la religion chrétienne. Le Mayençais, qui depuis longtemps souhaitait embrasser l'islamisme, amorcé par les voluptés que Mahomèt a promises à ses sectateurs en ce monde-ci et

en l'autre, consentit sans délai à la proposition de Brunamont.

Conservant ainsi la vie et la liberté, le renégat peut, à la faveur de son apostasie, parcourir la ville de Narbonne, et même se glisser dans l'intérieur du sérail. Il espère, sous son nouvel habit, pénétrer jusqu'à la belle Élisène, dont il oublie plus aisément les rigueurs que la grâce et les appas. Fasse le ciel que cet ennemi du bonheur d'autrui n'aperçoive pas l'heureux Montclar! car la clepsydre a marqué pour lui l'heure du rendez-vous, et le tournesol des terrasses regarde vers l'Occident.

Le sérail était un bâtiment spacieux et carré comme un cloître. Au milieu était un jardin entouré d'allées de jasmins et de vignes en treille, parallèles aux arcades de de l'édifice.

Un nain devait introduire Montclar près de Deïphire; le chevalier suit son guide; il monte un escalier secret, dont les degrés tortueux tournent cent fois sur eux-mêmes,

et arrive dans une cour pavée de tuiles bleues et blanches, disposées en échiquier. Il y voit trois dogues affreux, qu'une main prévoyante avait endormis. Il traverse une suite de corridors obscurs et de portiques illuminés; il entend, sans les voir, bruire les fontaines, tomber les cascades rejaillissantes sous les élégants arceaux des voûtes sonores, et gazouiller dans les volières dorées les serins des îles Fortunées.

Il sent les vapeurs humides et les exhalaisons balsamiques des étuves orientales; il voit les cassolettes de parfums placées de distance en distance, les babouches des esclaves noirs rangées sur les planchers de bois d'aloès, et les tambours de basque suspendus le long des cloisons avec les cliquettes d'ébène. Enfin il arrive dans l'appartement de Deïphire. Cette jeune Arabe, encore au bain, doit l'y rejoindre bientôt. Dans cet asyle enivrant, où l'on respire une odeur plus douce que celle des fleurs de l'Inde et des plantes du Liban,

les tapis de la Perse ont déroulé leurs tissus moëlleux et diaprés, l'ambre des Maldives, les perles d'Hévila, les draperies de Surate et de Cachemire, les bouquets de safran sont confusément épars dans ces lieux que le paladin admire aux clartés des flambeaux placés en des urnes d'albâtre, d'où transpire leur lumière adoucie. Au centre de ce pourpris est un bassin de marbre, d'où s'élance une gerbe de crystal limpide. Le plafond est d'or et d'acier. Sur les lambris en stuc, des moulures composées d'azur et d'or servent d'encadrements circulaires à des inscriptions pompeuses, semblables à celles qui décorèrent les murs du Généralife et de l'Alhambra. Au-dessus de la porte cintrée, dont les vitraux anguleux étaient de couleur vermeille, on lisait :

« Je suis un verger de plaisir ; les grâces et les délices ont fait de moi leur dépôt. L'harmonie qui sort de mes halliers se mèle aux soupirs des fleurs pour enchanter

l'âme. Si le soleil s'arrête dans son cours pour jouir de ma vue, il ne faut pas s'en étonner; si l'air est triste, il peut recevoir de moi l'allégresse; mais toutes mes beautés viènent de Dieu, et il n'y a pas d'autre vainqueur que lui. Gloire à Dieu pour le bien de la secte! »

On lisait au-dessus des fenêtres : « Tous les trésors de ce séjour incomparable exaltent la puissance de Brunamont, fils d'Abdel Abour, petit-fils de Zulem. Des cinq étoiles, trois doivent s'abaisser devant lui. Les pierres à ses ordres reçoivent des bases sublimes; mais il n'y a point de véritable grandeur sans Dieu le puissant et le justicier. » L'inscription suivante était gravée sur les corniches : « Objet divin, par qui s'embellit ce réduit agréable, les astres languiraient d'amour, s'ils voyaient palpiter ton sein et se fermer tes yeux pleins de volupté. Que Dieu est grand, puisqu'il t'a créé! » Cependant Montclar, intimidé par l'excès de son bonheur, brûle et fris-

sonne tour-à-tour ; son âme implore Deïphire absente. Au moindre bruit, une commotion l'électrise et fait battre son cœur à coups pressés, ses pas sont mal assurés, une sueur brûlante coule de son front. L'homme est si peu fait pour de fortes jouissances, qu'à l'instant d'être heureux, son cœur se serre, et redoute les assauts de cette puissance inconnue qui l'étonne et l'ébranle, en sorte que l'attente d'un mal le fait quelquefois moins souffrir que celle d'un plaisir extrême. Ah ! pourquoi la félicité nous fait-elle presque toujours expier ses faveurs après nous les avoir fait goûter, puisqu'avant de les livrer à nos sens empressés, nous les avons déjà si chèrement payées par les tourments de l'incertitude et la fièvre des désirs ? Montclar entend le bruit des cercles d'argent, parure sonore dont les femmes arabes entourent leur chaussure (1) ;

---

(1) Les *khâl-kal.*

il voit enfin paraître Deïphire ; il la voit enfin, et tombe à ses pieds, ému, pâle et tremblant. Il veut parler, mais ses lèvres frémissantes, sa langue desséchée, ne servent qu'à peine ses transports ; il regarde avec amour la séduisante étrangère, dont les yeux chargés de volupté sont dans une harmonie parfaite avec la grâce de son sourire. Montclar, dans cette entrevue dont on essayerait vainement d'exprimer la douceur, conjura Deïphire de fuir avec lui ; entraînée par la voix éloquente d'un amant, elle prend son voile et se dispose à suivre Montclar, comme la jeune Sulamite qui, dès l'aurore, éveillée par le bien-aimé, quittait furtivement le palais de cèdre et d'or pour aller aux vignes d'Engaddi, et vers les piscines de Jéricho. Mais tout-à-coup une nouvelle pensée l'arrête ; prête à franchir le seuil du harem, elle hésite, et revenant s'asseoir sur les coussins asiatiques, elle verse des larmes en abondance. Hélas ! dit-elle à Montclar, c'est déjà trop, sans doute, de vous avoir

laissé pénétrer dans ces murs. Au moment de vous suivre, une crainte affreuse vient glacer tout mon sang ; Brunamont, averti par mon évasion, veillerait plus attentivement sur ses esclaves, raccourcirait leurs chaînes et redoublerait ces barreaux ; ma faute retombant sur leurs fronts innocents, elles expieraient dans les larmes des plaisirs que moi, transfuge coupable, je goûterais loin de leurs prisons. J'ai parmi elles deux sœurs chéries, Rosalinde et Sinamonde, seuls êtres que mon cœur ait aimés avant de vous avoir connu. Les laisserai-je dans une rigoureuse servitude, et mon bonheur ne serait-il point pour elles une trahison et pour Deïphire un remords ? O Montclar ! vous m'êtes déjà trop cher, pour que je veuille risquer des regrets en vous aimant !

Fille de la nature, s'écria le paladin, je ne croyais point qu'il fût ici-bas quelque chose de plus beau que ta beauté même ! cependant je l'avouerai, dans la confusion où mon être s'abaisse en se comparant à

toi; oui, je l'avouerai, ô femme divine et pure! ton âme est encore plus admirable que tes attraits. Reste donc en ces lieux; mais, au nom du ciel, gardons l'espérance, on meurt sans elle en amour: tu possèdes deux sœurs en ces murs, et j'ai deux frères dans le camp de Charlemagne; tous deux sont dignes d'inspirer un durable sentiment, permets-moi donc de venir avec eux faire luire aux yeux de tes sœurs et aux tiens le flambeau de la foi et celui des amours; lorsque vous serez convaincues des célestes vérités de notre religion, alors, épouses et chrétiennes, vous nous suivrez sous les tentes de Charlemagne, et ce glorieux empereur bénira la triple couronne que l'hymen aura tressée pour nous.

Deïphire, jusque-là abattue et sans espoir, releva son beau front à ces paroles consolantes; et tandis que ses dernières larmes brillaient encore sur les roses animées de son teint, elle laissait éclore avec lenteur le sourire de la confiance.

Ces amants se dirent adieu, Montclar en partant passa près d'un balustre chargé de vases, où le souci d'Afrique, le narcisse et les roses d'un jour mélangeaient leurs calices et leurs couleurs : le mouvement de sa marche agitant l'air, l'une de ces fleurs éphémères s'effeuilla ; le paladin, revenant vers Deïphire, lui dit, en baisant la frange de sa ceinture : Serait-ce donc un présage de la rapidité de nos plaisirs? Ah! Deïphire, Deïphire, je ne sais, mais un noir pressentiment m'attriste en quittant ces lieux, en les quittant seul et désolé! Si je te voyais pour la dernière fois, que me resterait-il, ô Dieu! Le souvenir et l'honneur, reprit Deïphire! et la mort, s'écria Montclar en précipitant ses pas loin du harem!

Cependant ce preux, songeant au projet qu'il avait conçu avec Deïphire, revenait le lendemain pour l'accomplir avec ses deux frères. Allory, qui faisait sentinelle aux portes du sérail, a reconnu les trois chevaliers. Une joie maligne pétille dans

ses yeux, et comptant sur les grandes récompenses dont Brunamont ne manquerait pas de payer une révélation de cette importance, il se fait introduire près de ce monarque, alors couché sur un sopha de brocard. Au chevet et aux pieds de son lit de repos s'élevaient de brillants luminaires, dont la cire parfumée exhalait de suaves odeurs ; devant lui étaient servis des sorbets, des grenades d'Amlas et de Ziri, des pommes de senteur, et des grains d'opium qu'il prenait pour avoir des extases et les visions du Paradis (1). O roi ! lui dit Allory, apprends que le sérail, où, selon l'expression du sage, un oiseau même ne doit pas se glisser, a vu son seuil franchi par trois chevaliers. Brunamont agraffe à la hâte le ceinturon de son cimeterre ; il traverse le vestibule, où les *hazas* et les *chatirs*, espèces d'archers et de coureurs, veillaient, assis en cercle, et fumaient,

---

(3) D'Arvieux, t. 3, ch. 1, p. 21.

dans leurs calumets odorants, les aromates de la Syrie; tous se lèvent à son aspect imprévu, tous marchent sur ses pas, et le prudent Allory trouve au dernier rang son poste favori.

Les traits de l'émir étaient défigurés par une rage convulsive. Il entre tout-à-coup horrible à voir aux clartés des torches, que parmi les épées et les halebardes dressent autour de lui ses satellites olivâtres; il entre précipitamment, et paraît devant Montclar et ses frères Ermin et Montessor prosternés aux pieds de leurs maîtresses attendries. Les chevaliers désarmés sont arrêtés avant d'avoir pu se mettre en défense. Brunamont, dans son transport, tire son glaive, et va faire rouler leurs têtes aux pieds de ses femmes infidèles; puis il s'arrête, non que la clémence ou la pitié retiène son bras, le cruel n'a jamais éprouvé ces sentiments généreux, et ce n'est pas en cette occasion qu'il en ferait le premier essai; mais il ne veut pas d'un seul coup terminer la vie de ceux qui

l'ont outragé, il en a besoin pour alimenter sa vengeance. Il lui faut le temps de chercher d'ingénieux supplices, de varier les tortures, d'ajouter pour eux aux horreurs du présent les effrayantes perplexités de l'avenir ; il ne suffit pas qu'ils meurent, il faut qu'ils se sentent mourir, et qu'ils ne subissent le trépas qu'après en avoir souffert cent fois les apprêts. En attendant, il fait charger de fers les trois chevaliers ainsi que leurs amantes éperdues, et les fait conduire en des cachots séparés ; ensuite, se trouvant seul avec Allory de Hautefeuille, il lui dit : Ta fidélité mérite mes faveurs, car un roi sans libéralité est un palmier stérile, et le bienfait est le sel des richesses; le service que tu m'as rendu m'éclaire sur le choix des récompenses. Tu t'es montré l'adroit surveillant de la fragile vertu de mes esclaves, je te constitue l'eunuque de mon harem.

A ces paroles, Allory, qui s'était fait musulman pour avoir le droit de posséder

plusieurs femmes, reste atterré d'étonnement et de douleur. Sa pensée a prévu ce qu'impose l'ingrat honneur qu'il reçoit. Justement effrayé du sort qui l'attend, et ne pouvant s'y résoudre, il songe à s'éloigner de Narbonne.

A peine les marchandes juives et arméniennes ouvraient les *basars* et les *caravenserais ;* c'était à l'heure où les jeunes filles arabes, que le désir de plaire éveille dès l'aube du matin, se peignent les sourcils avec l'antimoine(1), et se piquent les mains pour y tracer des fleurs et des étoiles (2). Allory, dont le costume facilite l'évasion, sort précipitamment de la ville ; mais, n'osant retourner dans le camp français

---

(1) Voyages de Schaw, t. 1, p. 322. — Sonnini, Voyage dans la Haute et Basse-Égypte, t. 1, c. 16, p. 290. — Grandi, dans sa lettre à Ludolf, p. 117.

(2) Niebuhr, Descrip. de l'Arab., t. 1, p. 93. — D'Arvieux, t. 5, p. 220. — La note de M. Langlès, Collect. des Voy., t. 2, p. 127.

sous l'habit qui dénonce son apostasie, il porte au hasard ses pas dans la campagne, avec l'embarras de la honte et le malaise des regrets.

Au lever du soleil, le vagabond se trouve près des lieux où la veille il avait laissé le brave Albéric aux prises avec Fekerdin.

Il aperçoit sur le gazon une trace de sang qui, partant du champ de bataille, traversait le chemin et se perdait dans l'épaisseur d'un bois. Cette vue le saisit d'épouvante; il n'ose plus avancer, dans la crainte de découvrir sous le feuillage le corps expirant du chevalier qu'il a trahi.

O remords! ô terreurs du criminel! vous n'êtes donc pas des chimères, et tôt ou tard il vous faut votre victime; nul réfuge ne peut lui donner droit d'asyle contre vous; privilégiés comme le trépas, vous allez la réclamer jusqu'au fond du palais, jusque sous les courtines de pourpre où voudraient sommeiller les rois! Ah! si vous étiez de vains mots, pourquoi le lâche

Mayençais éprouverait-il une invincible horreur à voir l'agonie du malheureux Albéric? Que peut-il en redouter, si le bras défaillant de ce paladin ne doit plus désormais brandir la lance des combats?

La pâle image, l'image sanglante d'Albéric, s'offre si redoutable à l'esprit d'Allory, que, cédant à sa frayeur, il fuit à travers les halliers, et n'ose jeter un regard derrière lui; il croit être suivi de près par un spectre, par une ombre furibonde, dont il entend les plaintes, dont il sent le soufle glacé. Un buisson arrête les vêtements du fugitif, alors couvert d'une sueur abondante, il pousse un cri d'effroi..... tout cependant était paisible autour de lui, et la lumière azurée brillait sur les riants paysages.

Cet être déloyal s'enfonce dans une forêt où il entend le tintement d'une cloche lointaine. Ce bruit lui rend le souvenir de la religion qu'il a reniée. Bourrelé de remords, il s'avance près d'une chapelle où

des naufragés avaient récemment suspendu leurs habits trempés et couverts d'algues marines. Cette chapelle était consacrée au *baron Saint-Nicolas* (1). Des pélerins, les pieds nus et la corde au cou, venaient allumer des cierges autour de son image révérée des matelots et des filles nubiles ; puis ils s'agenouillaient et chantaient, en s'accompagnant sur la cyfoine et les chalumeaux, des légendes rimées en langue rustique(2). Près de cette petite église, Allory découvre un ermitage entouré de vignes stériles ; il heurte à la porte fermée de claies mal unies, et voit sortir un géant

---

(1) On donnait le titre de baron aux saints, et à Dieu le titre de sire. *Voyez* Froissart et les Fabliaux.

(2) La langue rustique, ainsi nommée par les lettrés qui ne faisaient usage que du latin, était parlée parmi le peuple dès le siècle de Charlemagne. *Voy.* la Dissertation de M. l'évêque La Ravallière sur la langue romane, dans son édition des chansons de Thibaut, comte de Champagne.

vêtu d'un froc et ceint d'une corde; sa voix était rauque, et ses yeux, brillants comme deux escarboucles, lançaient des regards de feu. Le Mayençais recule de frayeur; mais, rassuré par la croix qui pendait au cou de ce singulier ermite, il ose lui demander l'hospitalité. C'était le magicien Robastre, dont les Chroniques de Charlemagne ont tant parlé (1). Las du pacte secret qui, pendant vingt ans, l'attacha à la cause des démons, il se retira dans la solitude pour y vivre de son mieux en bon chrétien. Robastre, fidèle à sa parole, n'entretenait plus de commerce qu'avec les génies blancs, les sylphes et les bonnes fées.

Allory, croyant qu'un tel religieux serait plus indulgent que tout autre, lui dit qu'il

---

(1) Les Chroniques fabuleuses du temps de Charlemagne parlent de ce géant ermite et magicien. *Voyez* surtout le roman de Guerin de Monglave, Bibliot. univers. des Romans, 2e vol. d'oct. 1778, p. 4—26.

venait confesser ses péchés et demander l'absolution.

Robastre demeura stupéfait aux révélations d'Allory ; et quand cette longue confession fut enfin terminée, il lui ordonna pour pénitence d'aller à la découverte d'Albéric, afin de le secourir s'il était blessé, et de l'ensevelir s'il avait perdu la vie. Ayant ensuite congédié le Mayençais, il s'achemina vers Narbonne, dans l'espoir de délivrer, par quelque tour d'adresse, Montclar et ses deux frères qu'il protégeait depuis long-temps.

De son côté, Allory, sur lequel agissent encore le repentir et les exhortations, veut s'efforcer de mériter l'absolution en remplissant la tâche pieuse qui lui est prescrite. Il revient sur les lieux où de sanglants vestiges peuvent le conduire près de celui qu'il doit chercher, et qu'il voudrait éviter; il s'en approche en hésitant, et avant de pénétrer dans l'épaisseur du feuillage, où

il croit voir le chevalier français, il crie d'une voix étouffée : Albéric !... Albéric !...

Qu'était devenu cet amant d'Elisène depuis l'instant où nous l'avons quitté ? Il avait engagé un combat à outrance avec Fekerdin, que la bonne trempe de ses armes, et surtout sa vigueur, rendaient grandement redoutable; aucun champion n'avait pu se mesurer encore avec lui, et d'un seul coup de lance il faisait vider les arçons aux guerriers les plus confiants dans leur force. Étonné de la résistance qu'il éprouve, et après une lutte de quelques heures, Fekerdin s'arrête plein d'admiration pour un ennemi si jeune et si brave. Certes, lui dit-il, je voudrais que la mort de mon frère et l'enlèvement d'une femme que j'aime plus que la vue du soleil, ne m'eussent pas imposé une vengeance implacable, je te jurerais dès à présent une éternelle amitié; toutefois reposons-nous ensemble une partie du jour, et nous achèverons ensuite ce que nous avons si bien commencé. Les

deux chevaliers, qui venaient de s'attaquer avec fureur, et qui bientôt devaient encore se montrer altérés de leur sang, quittent leurs armes, et causent ensemble avec familiarité. Fekerdin, ouvrant un bissac attaché à la selle de son coursier, en tire des fruits secs et un flacon de jus de réglisse; il invite Albéric à partager ce repas frugal. Tous deux, assis sur le gazon, se font les honneurs du festin, et boivent dans la même tasse, après s'être salués avec politesse (1). Fekerdin, fatigué du combat, ne peut résister au sommeil, il tombe et s'étend sur le sol rocailleux. Albéric soulevant la tête du Sarrasin, la pose sur un manteau qu'il plie en oreiller, afin qu'il dorme plus commodément; puis veillant près de lui, il pense à son Élisène, qu'il espère retrouver sous les murs de Nar-

---

(1) On trouve mille traits semblables dans l'ancienne chevalerie. On peut lire à cet égard la vie de Duguesclin, l'Arioste et Lacurne Sainte-Palaye.

bonne. Cependant Fekerdin dormit le reste du jour, et presque toute la nuit suivante; s'éveillant enfin tout ébahi, il voit Albéric qui lui dit : Je vous attends. Le grand jour étant venu, ils remontèrent sur leurs destriers, la visière baissée, la lance en arrêt, ils se précipitent l'un sur l'autre avec une nouvelle ardeur. A la lance rompue succède la tranchante épée, qui fait cent fois voltiger l'éclair, et planer la mort sur le front qu'elle menace. Tantôt les deux rivaux immobiles épient la place et l'instant d'un coup médité; tantôt transportés, furieux, rejetant les lenteurs, la feinte, les précautions, et s'abandonnant en aveugles à leur courage, à leur destinée, ils frappent, redoublent, frappent; toute leur armure étincèle sous leurs glaives retentissants. Leurs coursiers, le poitrail et les flancs déchirés, soulevant une dernière fois leur crinière épaisse, et la tête tournée vers le soleil pour humer encore les flammes célestes, que si souvent dans les champs des

combats leurs naseaux brûlants exhalèrent, tombent mourants, et meurent sur l'arène trempée de leur sang généreux.

Les deux rivaux se dégagent des étriers, et continuent à pied leur attaque. Le Sarrasin tourne à l'entour de son ennemi, le harcèle, l'assiège, l'investit des lueurs menaçantes de son cimeterre agile ; Albéric à son tour le pousse, le presse et l'étonne; l'un et l'autre blessés et couverts de sueur perdent leur force et leur vie. Leurs bras fatigués ne peuvent plus soulever des armes impuissantes ; leur vue égarée et trahie par une vapeur embrâsée ne découvre plus les objets ; ils ne frappent qu'au hasard, et leurs glaives devenus trop pesants ne décrivent que de vains cercles dans les airs.

Fekerdin tombe le premier, et dans sa chute il vomit à gros bouillons le sang noirâtre dont sa poitrine meurtrie était remplie. Il expire..... Albéric, rassemblant ses dernières forces, se traîne dans le taillis voisin pour y respirer une fraîcheur salu-

taire ; ses genoux chancèlent, il se couche mourant au pied d'un tilleul, et reste évanoui par la perte de son sang qui formait vingt ruisseaux autour de lui.

Ce fut en cet état que le trouva Allory de Hautefeuille ; ne doutant pas qu'il n'eût cessé d'exister, ce traître, dont la crainte avait seule causé le repentir fugitif, se rassure, et par degrés revient à ses habitudes criminelles. En prenant la main d'Albéric, pour s'assurer s'il vivait encore, il aperçut la bague d'Élisène ; à ce doux nom, gravé sur l'or et l'émail, le Mayençais sent battre son cœur, désirant posséder un objet qu'avait porté celle dont le souvenir l'enivrait d'amour ; il s'en empare, et tout palpitant de joie, il s'éloigne d'Albéric, après avoir jeté quelques branches vertes sur son corps sanglant.

Quand son âme errante sur ses lèvres va s'exhaler pour jamais, qui oserait encore répondre de l'existence du chevalier français? Nul dictame, nul baume assez puis-

sant pour le sauver; sa guérison, impossible aux yeux de l'art, ne peut être que l'œuvre d'une amante, dont l'espérance est inépuisable comme le sentiment qui la fait vivre, et dont le cœur garde pour l'instant des revers une force héroïque et des secrets divins. C'est donc toi, femme sensible; c'est toi seule qui peux rouvrir à la clarté des cieux la débile paupière de ce jeune homme expirant; non point pourtant que tu connaisses dans les vallées des plantes que nous ignorons; mais les remèdes les plus simples, inspirés par ton âme amoureuse, appliqués par tes mains légères, devienent l'exorcisme de la mort et les conjurations qui chassent les douleurs!

Mais si tel est le pouvoir d'une amante, que ne doit-on pas surtout attendre d'elle, quand cette amante est une fée? Telle était la belle Lyriade. Cette fée aimait Albéric, non seulement comme sa protectrice et sa marraine, mais elle n'avait pu se défendre du charme impérieux d'un plus doux senti-

ment. Depuis long-temps elle désirait posséder cet aimable chevalier dans son séjour de Rosefleur. Quand elle connut son danger, elle descendit vers lui sur des nuages, et l'enleva dans les airs. Arrivée à sa résidence, elle le dépose dans un bocage, et répand sur ses plaies une essence qui les guérit; elle détache son casque, et au lieu de cette armure, elle place une couronne enchantée sur le front du paladin. A la possession de ce diadême d'émeraudes était attaché le don de l'éternelle jeunesse; mais il causait l'oubli du passé et de tout sentiment étranger à l'amour que faisait naître Lyriade (1).

---

(1) Ces enchantements sont tout-à-fait dans l'esprit de notre merveilleux; il est peu de romans de chevalerie où l'on ne parle de quelque talisman puissant, propre à donner la haine ou l'amour. *Voyez*, sur cette sorte d'enchantement. — Lebrun, Histoire des Superstitions, t. 1, 2 et 3. — Thiers, Traité des Superstitions, t. 1, p. 409 et suiv. — Les

Sans le prestige de la fatale couronne, la première, l'unique pensée d'Albéric eût été pour Élisène; la beauté des lieux où il était n'aurait pu l'en distraire un instant. Plaignons donc, mais n'accusons pas ce chevalier du bonheur qu'il va goûter dans cette habitation magique. Nulle expression ne pourrait fidèlement en décrire les merveilles : comment peindre ces astres inconnus, et que n'aperçurent jamais les bergers de la Chaldée dans leurs agrestes contemplations? Comment nommer les

---

admir. Secrets d'Albert-le-Grand, l. 2, p. 116, l. 3, p. 166, et le solide Trésor du petit Albert, p. 7 et 8. Il est aussi question d'une couronne d'émeraudes, dont la vertu donnait l'amour et faisait oublier le passé, dans le roman *d'Ogier le Danois*, l'un des douze pairs supposés de Charlemagne. Ce roman a été imprimé à Paris, chez Vérard, sans date, et à Lyon, in-4°, 1525. On en trouve un extrait dans les œuvres de M. de Tressan, t. 8, p. 48, et dans la Biblioth. universelle des Romans.

nouvelles couleurs qu'une lumière nouvelle faisait rayonner?

Les murs du palais, ses galeries, ses colonnades, étaient formés du plus pur cristal. L'on voyait dans cette architecture diaphane se jouer et se mouvoir en tous sens des météores, des disques rayonnants, des groupes d'étoiles; on marchait au milieu des constellations, on foulait un ciel d'azur à ses pieds.

Que dire des meubles d'émail, des vases d'onyx et d'agathe, des tapis habilement tressés avec les plumes coloriées de la pintade et du colibri, des parquets de nacre, des perrons d'ivoire, des cours pavées en mosaïque, dont les compartiments figuraient des parterres? Mais là, comme parmi nous, l'art était vaincu sans effort par la nature, et la beauté des jardins effaçait l'éclat du palais. Du plateau de la colline, où ce palais était construit, on descendait par cent vingt degrés de marbre blanc, ornés de vases de fleurs, dans un

grand vallon arrosé par une rivière qui, des sommets voisins, s'échappait d'un bois de haute futaie, et tombait de cascade en cascade jusqu'aux gazons odoriférants où se reposait son onde émue. Dans ce vallon, et sur les contours de cette colline, le promeneur était conduit par des sentiers sinueux à travers des tableaux animés, où l'art et la nature avaient représenté les différentes phases de la vie humaine. On voyait d'abord des bocages en fleurs, et des sylphes qui folâtraient près de la source d'un ruisseau, emblême fugitif des premiers beaux jours. On arrivait ensuite sur un terrain plus aride, où des buissons couverts de fruits écarlates couvraient les bords de ce même ruisseau, qui, roulant sur un lit rocailleux et inégal, devenait un torrent fougueux. En cet endroit, un castel gothique avec ses tourelles, ses ponts-levis et ses créneaux, donnait l'image des aventures et des combats chers à la jeunesse. Dans l'intérieur de cet édifice, l'ameuble-

ment, le costume, les mœurs hospitalières du châtelain, la réception des damoiselles, tout présentait la copie fidèle des demeures chevaleresques. En continuant sa promenade, on se trouvait insensiblement dans un bois de sapins, au fond duquel étaient une grotte et un ermitage pour indiquer qu'après l'âge des passions, et le fracas de la vie, l'homme désabusé cherchait les pensées austères, et se rapprochait de son Dieu dans le silence et la solitude. De ce paisible ermitage, une pente douce menait dans une vallée, où parmi les cyprès, l'if et les saules d'Orient, se montraient des tombeaux couverts de pieuses offrandes. Là, le ruisseau qui à sa source était si riant et si fleuri, qui ensuite impétueux et bruyant bondissait plein d'écume, ne formait plus dans ces lieux funèbres qu'un grand lac immobile où se peignait l'azur du ciel. Au fond de cette vallée de la douleur, se voyait comme une grande ville en ruines, des obélisques, des ampithéâ-

tres, des temples mutilés et croulants, étalaient de toutes parts des décombres. Curieux de visiter ces débris pittoresques, si le promeneur s'avançait parmi les chapiteaux, les tronçons de colonnes et les restes des portiques; s'il osait s'enfoncer dans les souterrains où l'attirait une lueur lointaine, il pénétrait, après avoir long-temps marché au milieu des ténèbres, dans des salles magnifiques, des galeries étincelantes d'or et de pierreries, et des vergers délicieux, dont la seule vue rendait heureux. Ces merveilles inattendues avaient été créées sous les ruines mêmes et dans les grandes cavités du sol onduleux. Le ramage des oiseaux, et le chant des bergères, réjouissait un vaste paysage. Sous les arceaux d'un aqueduc de porphyre, on apercevait des horizons bleuâtres, des îles couvertes de platanes, et des hameaux à moitié cachés par des bosquets d'aliziers et de mélèzes.

Dans ces enclos ravissants, dans un labyrinthe de lilas et de chèvrefeuille, Lyriade

et son amant se plaisant à s'égarer, goûtaient des plaisirs dans l'attente d'autres plaisirs, ce qui est la volupté suprême. C'est là qu'assis sur des pervenches et des fougères, et les cœurs saturés d'une paisible joie, ils sont aises d'être ensemble, alors même qu'ils gardent un long silence; car le silence est fécondé par l'amour. Montés sur un char traîné par des cerfs blancs aux ramures d'or, ils volent avec les zéphyrs vers le ténébreux lointain des forêts, ils franchissent, en se pressant l'un vers l'autre, d'immenses avenues d'arbres, dont les branches agitées les encensent de leur odeur et couvrent de fleurs effeuillées leurs chevelures plus noires que le jais du mont Lozère. Quelquefois en des gondoles surmontées d'un dôme de soie, où les reflets de l'onde agitée folâtraient comme un essaim d'esprits légers, ils voguaient sur le fleuve scintillant, et paraissaient poursuivre les îles de lumière et les fantastiques images que le soleil y

faisait apparaître. Tandis qu'une musique ravissante interprétait les mouvements confus de leurs cœurs, ils abordaient vers une grotte, d'où ils sortaient enivrés de voluptés, et les yeux chargés d'expressives langueurs.

Mais tandis qu'Albéric ignorait qu'il fût dans l'univers d'autre femme que la séduisante Lyriade, Élisène, victime de sa constance, répandait bien des larmes amères. Brunamont, dont l'ardente passion s'était allumée à la première vue de cette orpheline, sentit redoubler sa flamme, lorsque, trahi par Deïphire, Sinamonde et Rosalinde, il résolut d'oublier toutes les femmes de son harem pour n'aimer désormais qu'Élisène.

Accablée du fatal héritage de tant d'amour, la fille d'Almeïdar repoussait chaque jour les déclarations odieuses de son tyran, qui, selon le langage symbolique des amants orientaux, lui avait envoyé une boîte scel-

lée, renfermant *un grain de raisin, un charbon, du gingembre, de l'alun, de la soie blanche, et une pièce de soie jaune*, ce qui voulait dire : *Mon vœu secret est de te faire connaître ma tendresse. Ton premier regard a ravi mon cœur; mais la fleur de mes jours se flétrira, tandis que tu jouiras de toutes les joies de la vie. Réponds-moi, et si tu le peux, mets fin à mes souffrances* (1).

Brunamont avait en outre envoyé à la princesse de Lisbonne le voile de gaze couleur de feu, dont les amantes d'Arabie se couvrent les traits quand elles vont au-devant du nouvel époux (2); mais rien ne pouvait ébranler la fidélité d'Élisène. Suppliant ou furieux, l'émir faisait tonner sa colère orgueilleuse ou soupirer sa tendresse

---

(1) Hartmann, Éclaircissements sur l'Asie, t. 2, p. 431, en allemand. — Cabinet des Fées, t. 21, p. 355. Genève, 1786.

(2) Hartmann, lieu cité, t. 2, p. 420.

extrême. Il offrait sa main, sa couronne, ou prononçait un arrêt d'esclavage et de mort. Irrité de cette résistance, et se croyant dédaigné, Brunamont, le plus fier et le plus féroce des hommes, ne vit plus dans la pudique beauté qu'une esclave rebelle dont il devait punir le mépris.

Il la fit conduire dans une prison, où des muets, une seule fois par jour, lui jetaient de vils aliments. Une natte de paille était sa couche, une robe de bure son seul vêtement; mais, loin de se plaindre, elle se trouvait heureuse de pouvoir penser en liberté à son cher Albéric, sans être arrachée à ce plaisir par l'obsession insupportable du monarque.

« Tendre Albéric, se disait-elle, seul » ami de mon cœur, ah ! plutôt périr mille » fois dans les plus longs supplices, que » d'oublier mes serments!

» Si, dans les pressentiments de l'amour, » tu pouvais découvrir l'état où je suis, il

» ne faudrait point t'abandonner au déses-
» poir ; crois-moi, et peut-être l'as-tu déjà
» reconnu toi-même, quelle que soit la ri-
» gueur de l'adversité, la constance peut
» aisément l'adoucir : c'est le baume de
» toutes les blessures. Que l'amour répare
» donc les peines de l'amour, et ne me
» crois plus si malheureuse. O mon bien-
» aimé ! vas, je le serais davantage, si,
» toute brillante des diamants du déshon-
» neur, j'achetais la liberté, le luxe, les
» plaisirs, par de criminelles complaisances
» pour ton rival ; tandis que toi, cher et
» bien cher Albéric, tu souffrirais loin de
» moi, ayant pour tout bien mon anneau
» que tu presserais sur ton cœur. »

En disant ces mots, elle pressait elle-même sur son cœur et sur ses lèvres l'anneau reçu en échange du sien dans la vallée de Fabrezan.

C'est ainsi que nuit et jour Élisène charmait sa captivite. Tous les soirs elle enten-

dait de jeunes esclaves chanter sur le mode d'yrac ou sur le mode ispahani.

C'étaient les filles des jardiniers du palais qui, en arrosant le gazon d'olympe et les hyacinthes des parterres, répétaient les romances de leurs pays. Dans ces paroles, naïf ouvrage des amours du désert, Élisène trouvait de fréquentes allusions à son propre sort, et ses rêveries en devenaient encore plus tendres.

Un jour elle entendit une élégie orientale qui semblait composée pour elle ; le sujet était une fille arabe éprise d'un jeune conducteur de chameaux ; ses parents lui avaient ravi la liberté, afin de la contraindre à épouser un chef de tribu ; mais elle, pensant uniquement à Zinaïm, chantait cette romance, en faisant pour lui le *Seylan* ou bouquet allégorique (1), dont les couleurs

---

(1) Hammer, dans les *Fundgruben des Orients*, nº 1.

et le mystérieux arrangement font correspondre deux amants séparés.

CHANT D'AMOUR.

« Lorsqu'au retour de leurs jeux folâtres, » mes sœurs me voient captive sous la » tente solitaire, elles me disent : Eïla, » oublie Zynaïm, et reçois pour mari le » riche possesseur des vallons où croît l'en- » cens ; alors rendue à la liberté, tu vien- » dras partager nos jeux sous les cèdres du » mont Schammar ; car la fleur du figuier » commence à poindre, et l'ondée prin- » tanière a purifié la terre.

» Je leur réponds, en m'avançant vers le » seuil qu'il m'est défendu de franchir : il » n'est point de prison plus triste que la » société d'un homme qu'on abhorre, et je » ne demande à la nature que le parfum du » zéphyr qui soufle comme respire le bien- » aimé. Croyez-vous donc qu'on puisse » changer la place de son cœur? Ah! l'amour

» ne ressemble pas à la couronne de fleurs
» que, lors de vos danses légères, vous
» faites passer tour-à-tour sur le front des
» compagnons de vos plaisirs.

» Il ne m'est pas plus facile de quitter les
» anneaux de la fidélité, qu'il est possible
» à la tourterelle de se dépouiller de son
» collier d'ébène.

» Mais pourquoi me parlez-vous ainsi,
» vous qui n'avez pas encore aimé? Les
» jeunes filles ressemblent aux tamariniers
» de nos collines, qui, dans une saison
» seulement, laissent échapper de leurs
» blessures un baume dont tout le désert
» est parfumé (1). Vous êtes plus jeunes
» que moi de trois printemps; en vous pré-
» cédant aux sentiers de la vie, j'ai vu la
» première s'élever du milieu des sables
» arides une *oasis* pleine de verdure et de
» fleurs, sans laquelle les pauvres pélerins,

---

(1) Seetzen, dans Zach, Corresp., t. 17, p. 151.

» qui se rendent du berceau à la tombe, ne
» pourraient se délasser de leurs maux.
» Cette *oasis* est l'amour ; laissez-moi donc
» en goûter les douceurs, car mon âme
» est affligée. »

Ces simples paroles attendrirent Élisène ; elle les apprit et les chantait à son réveil. Cependant Brunamont, qui ne pouvait maîtriser sa passion, était entraîné souvent malgré lui vers la prison d'Élisène, espérant que bientôt le dur traitement qu'il lui infligeait la rendrait plus docile à ses vœux. Mais sa rage fut à son comble, quand, au lieu de soupirs et de plaintes, il entendit l'amante d'Albéric chanter la romance qui semblait indiquer un rival préféré. Alors il ordonne qu'on la pare des plus beaux atours, qu'on la conduise dans un riche pavillon appelé *zehra*, c'est-à-dire, *fleur et ornement du monde*.

Dans ce réduit, pavé de porcelaines et illuminé en verres de couleur, de jeunes filles d'Asie, dont les pieds étaient ornés de

bagues et de sonnettes d'or (1), faisaient entendre presque toutes les nuits le tambour de basque, le luth et la guitare de David (2). Les femmes que Brunamont daignait aimer y venaient attendre les caresses impérieuses de leur maître. A peine la fille d'Almeïdar y fut-elle amenée, que des esclaves mirent à ses genoux un coffret de bois de sandal, dont les cases d'ébène présentaient des diamants, des essences, de la poudre d'aloès de Comari, du savon de Ricca, et des pâtes d'amende de Cousa. Sur cet amas de parfums et de richesses, était une bande de papyrus enveloppée dans un mouchoir de soie, et où Brunamont avait tracé ces mots :

« Si dans trois jours l'esclave refuse

---

(1) *Medjnoun* et *Leïla*, trad. de M. Chezy, t. 1, p. 16. — *Uchtur* et *Djeida* dans le Béharistan de Djamy, mss. des lang. orient., bibl. roy.

(2) Contes persans du dervis Moclès, lieu cité, p. 294, t. 1.

» l'honneur de partager la couche où son » roi l'appèle, sa mort vengera l'injure » faite à celui que son rang, son pouvoir » et ses droits, n'ont point accoutumé à se » voir impunément offensé. »

Élisène, pour rester pure et fidèle, veut détruire les attraits qui causent ses peines; elle fait tomber sous d'impitoyables ciseaux cette blonde chevelure, dont s'amusaient les zéphyrs, et que les perles d'une eau limpide, et les fleurs du printemps, avaient tant de fois rafraîchie et parfumée; elle ternit, avec le suc d'une plante, ce teint dont la fraîcheur s'efface en un instant. L'insomnie, les jeûnes, les douleurs, conspirent contre ses charmes.

Élisène, les yeux gonflés de pleurs, le front dépouillé de sa parure, les lèvres arides et décolorées, Élisène aborde le roi de Narbonne et brave ses affreux transports. Le monarque s'irrite de se voir dérober tant d'appas, car aux yeux des Arabes la plus grande beauté des femmes était une

longue chevelure, dont ils comparaient les boucles aux jacinthes de la Chine (1). Selon leurs poètes, le turban rouge plissé sur la tête des rois n'avait point la grâce des tresses noires qui couronnent la Circassienne.

Le Sarrasin, déçu dans son espoir, et d'autant plus barbare, qu'Élisène cesse de lui paraître belle, la livre aux muets pour la faire mourir; les inflexibles agents de sa fureur la précipitent dans la rivière de l'Aude, qui mugissait aux pieds des remparts.

Cependant Robastre, déguisé en derviche, voguait dans une petite nacelle vers la grosse tour de Narbonne, cherchant, à l'aide de la langue arabe qu'il parlait faci-

---

(1) Hartmann, Écl. sur l'Asie, t. 1, p. 503, 504 et suiv. — Jones, Gr. of the persian language, etc., t. 2, p. 178. London, 1777, sup. 9, p. 43. — Bidcheti, nouv. mélanges.

lement, à s'introduire dans cette ville pour sauver, s'il en était encore temps, Montclar, Ermin et Montessor. Cet ermite aperçoit, à la clarté de la lune, trois hommes noirs, qui du haut de la tour jetaient une femme blanche dans la rivière profonde.

Élisène disparut d'abord sous les flots, puis revint à leur surface. Robastre la retira sans connaissance.

Dès que la fille d'Almeïdar eut recouvré l'usage de ses sens, et que d'une voix affaiblie elle eut prononcé le nom d'Albéric, Robastre devina que c'était Élisène si perfidement enlevée par Allory de Hautefeuille, et sentit une tendre compassion pour cette princesse. Apres l'avoir déposée sur le rivage, le nécromant dit quelques mots secrets; aussitôt des lutins et des farfadets viènent voltiger autour de lui; prompts à exécuter les ordres de Robastre, ils transportent Élisène dans le royaume des illusions, où régnait le puissant Flamel, *roi*

de Féerie (1). Ce chef des génies, des sylphes et des ondins, ce protecteur des amants fidèles, avait fixé son séjour dans une région inaccessible, et placée entre le ciel et la terre. C'est là que ce bel immortel rassemblait toutes les illusions et les chimères.

Douces illusions qui n'êtes point des erreurs, puisque vous faites oublier des peines réelles! filles de l'imagination et de l'espoir, sylphides brillantes d'un monde idéal, où se réfugie l'être sensible poursuivi par un sort implacable! fictions merveilleuses, divins mensonges, qui d'abord confus et sans forme, vous colorez par degrés aux rayons du prisme, et vous groupez au son de la flûte enchantée, c'est dans le royaume de Flamel, que versant l'oubli des douleurs, des intérêts vulgaires et des besoins terrestres; que réparant les injustices des mortels et les torts de l'aveugle

---

(1) Il est souvent parlé du *roi de Féerie* dans le roman d'Huon de Bordeaux.

fortune, vous compensez dans vos balances d'or les destinées humaines !

A l'orient de ce royaume fantastique, où le sage même n'ose regréter la vérité, sont les illusions de l'enfance et de la jeunesse. Le soleil n'en éclaire point, il est vrai, les riants paysages; mais une aurore perpétuelle y verse en abondance une lumière vermeille qui se réfléchit sur les objets, et leur donne le coloris de la pudeur et du plaisir. En tout temps la rosée y brille sur des moissons de fleurs qui ne sont qu'entrouvertes, et dont les tiges n'ont point d'épines. De ces lieux où tout respire la santé, l'innocence, l'allégresse et l'espoir, jamais n'approchèrent l'ennui, le dégoût, les regrets et les soucis.

Quand parfois un rapide orage gronde un instant dans ces vallons, bientôt des milliers d'arcs-en-ciel forment dans les airs de longues avenues de berceaux, où les sylphes rappèlent au son du hautbois et des

tympanons les chœurs de la danse et les jeux enfantins.

Quand par hasard la mort ose y venir réclamer ses droits, souvent la nature et l'espérance repoussent bien loin ce monstre funèbre; et s'il lui faut des victimes, du moins ne va-t-il point les saisir avec le cortège des souffrances et à la lueur des torches sépulchrales; mais il charge l'ange du sommeil de les lui conduire sans douleur.

Dans ce beau séjour, où fleurissent toutes les primeurs de la vie, rien n'était plus séduisant que les perspectives. Quelle variété! quelle richesse! la réflexion de la lumière et les effets de l'optique y figurent des palais magiques, des bosquets peuplés de nymphes, de syrènes, dont on entend les voix tendres et passionnées. Plein de confiance dans la destinée, heureux de jouir et d'espérer; sans crainte, sans soupçons, ignorant les obstacles, croyant soumettre la nature à ses désirs, le jeune

homme marche avec la légèreté des génies vers ces horizons lointains, où il se persuade que le sort lui réserve des talismans et des diadêmes.

Au midi de ce royaume étaient rassemblées les illusions de la fortune, de la gloire et des grandeurs. Sur cette âpre contrée, le soleil, dans toute sa force, dardait à-plomb ses rayons. Toutes les montagnes étaient des volcans, la lave coulait dans les vallées en ruisseaux dévorants, dont le cours enflammé serpentait entre une double haie de lauriers; le sol calciné était couvert de soucis, d'absynthe et de fleurs brillantes, dont l'éclat ne durait qu'un instant; mais les pavots qui donnent un doux sommeil, et l'ellébore qui guérit la démence, ne croissaient point dans ces lieux, où des festons de verdure, courbés en arcs de triomphe, formaient des ponts fragiles sur des abîmes affreux.

Deux monuments s'élèvent au milieu de toutes les illusions de cette contrée; l'un

est le palais de la Fortune, l'autre est le temple de la Gloire.

Les avenues qui aboutissent au palais de la Fortune sont des galeries tellement basses, qu'un homme ne peut avancer en se tenant de toute sa hauteur; il faut qu'il se courbe, et même qu'il rampe en quelques endroits. La plupart de ces routes incommodes sont obliques ou tortueuses; il en est de secrètes qui abrègent le chemin, elles sont indiquées par de malignes fées qu'on appèle ici-bas les Intrigues, l'Astuce, la Mauvaise Foi, ou par des Sylphides plus innocentes, mais que leurs caprices et leur rencontre inopinée ont fait nommer les Occasions.

Enfin, on arrivait devant ce bâtiment somptueux et imposant, qui s'élevait par étages, et dont les toits étaient ornés de girouettes. Dans ses fondations peu solides, et creusées en un sable mouvant, s'étaient englouties les ruines d'anciens édifices, dont

les fragments superbes faisaient regréter la destruction.

La porte, décorée d'offrandes, était sans cesse obstruée par la foule, qui ne connaissait ni préséance, ni égards, ni considérations. On se jetait tumultueusement dans l'intérieur, et souvent ceux qui entraient, écartaient ou renversaient les autres.

Rien n'était plus éblouissant que le premier coup-d'œil de cette enceinte, et l'on croyait d'abord qu'il n'y avait point sur la terre un lieu plus propice aux désirs des mortels ; cependant les illusions qui au-dehors étaient nombreuses, vives, insinuantes, n'étaient plus au-dedans qu'en petit nombre, et languissaient visiblement. Pour les ranimer un peu, on les conduisait successivement aux étages supérieurs, où d'abord elles paraissaient reprendre leur premier éclat; mais bientôt elles dépérissaient encore davantage ; enfin, on croyait les guérir en les plaçant au faîte de l'édifice, et c'était là qu'elles expiraient.

Au reste, il est plus facile de quitter ce palais que d'y pénétrer. Les issues en sont larges et la pente en est rapide.

Quant au temple de la Gloire, il est élevé sur une montagne d'une hauteur si prodigieuse, que souvent, en partant de sa base dès l'aube du matin, on ne peut guère parvenir au sommet que vers le déclin du jour. Il est vrai qu'on est souvent arrêté dans sa course par des piéges et des obstacles de toute espèce.

On arrive enfin sur le plateau de cette montagne. Si de ses hauteurs on regarde en bas, la tête tourne aisément, et l'on ne reconnaît plus à cette distance ceux qu'on voit errer à ses pieds comme des insectes perdus dans la poussière. Les murailles du temple furent, comme celles de Thèbes, élevées au son de la lyre.

La prêtresse de ce temple est invisible et mystérieuse, personne encore n'a vu ses traits sous le voile impénétrable qui les couvre : on lui donne le nom de Postérité.

Les siéges de ce lieu sacré, où l'on consommait beaucoup d'encens, sont des trônes ou des trépieds, tous les autels sont des tombeaux et des cénotaphes; c'est sur leurs pierres funèbres que sont déposés de tardifs hommages et des couronnes lentement tressées.

Flamel avait conduit Élisène dans le plus beau de ses jardins, celui où les amantes, doucement abusées par les illusions de l'absence et de l'amour, se croyaient tendrement chéries d'un inconstant. Là, sous des berceaux de lierre étroitement entrelacé aux rameaux des arbres, fleurissaient les pensées, emblême d'une âme occupée d'amour; les lys, symboles de confiance et de candeur; la sensitive se dérobant à la main qui voudrait la cueillir, la violette exhalant ses parfums entre des buissons épineux, image d'une âme tranquille au milieu de l'adversité.

Jamais le grand jour ne pénétrait dans ces lieux; un seul rayon eût flétri toutes ces

fleurs, tari les ruisseaux, effarouché les colombes qui roucoulaient tendrement; aussi les farfadets avaient-ils soin, dès qu'une indiscrète clarté perçait la paisible enceinte, de l'attirer sur leur prisme magique, d'où son éclat amorti rejaillissait en lueurs incertaines et retombait en mourantes couleurs.

Les habitants de ce séjour goûtaient des plaisirs dont l'uniformité même fait la douceur. Ces illusions faisaient mouvoir à leurs yeux un miroir dont mille facettes multipliaient les traits adorés d'un être éloigné. D'autres illusions, jeunes émules des zéphyrs, allaient recueillir sur les rivages des adieux les dernières paroles de l'amour; et leur soufle animé les faisait murmurer sans cesse à l'oreille ravie de la beauté qui les inspira.

Cependant le génie Flamel n'avait pu voir, sans en être touché, la constance d'Élisène dont il connaissait les malheurs.

Désirant la réunir à son chevalier, il vole vers les jardins de Rosefleur.

Flamel trouve Albéric sommeillant sur le bord d'une fontaine. Le bon génie le délivre de la couronne fatale qui lui ravissait le souvenir du passé.

Aussitôt le prestige s'évanouit, un songe vient déjà rendre au paladin l'image de sa chère Élisène, et lui montre cette princesse telle qu'il la vit dans la vallée de Fabrezan, lorsqu'il surprit à ses genoux l'aveu du premier amour.

Cependant Lyriade aborde Albéric. Cette fée le voit dépouillé de la couronne d'émeraudes; elle devine aisément les pensées qui l'agitent, mais déguisant ses craintes, elle lui tient cet adroit discours :

« Qu'importe, ô mon jeune ami, qu'une main furtive t'ait ravi le diadème dont je me plus à te parer, non pour t'attacher à moi par un charme impérieux, mais pour te proclamer mon unique souverain! Quelles chaînes te retiendaient mieux près de Ly-

riade que ses bras, ses regards et son sourire ! O insensée que j'étais de te dérober le souvenir de ta première existence, puisque c'est en la comparant à celle dont tu goûtes ici la douceur que tu peux aisément reconnaître les misères de l'une et les avantages de l'autre! Songe donc, puisque tu le peux maintenant, songe d'où tu viens et où tu es; vois ce bocage, dont les mille détours sont semés de fleurs que l'hiver ne flétrit jamais; vois ces vergers, dont les fruits savoureux font incliner vers le sol émaillé leurs rameaux surchargés; vois ces beaux paysages si frais, si tranquilles; ils sont à toi, et moi-même je suis à toi dans ces bois, dans ces prairies, dans ces antres secrets, cent fois témoins de notre ivresse et de notre félicité.

» Ah! quels sont les biens que pourrait t'offrir la terre en échange? N'a-t-elle pas avoué son impuissance, en perpétuant l'espérance par qui la vie abusée n'est qu'une attente de chimériques plaisirs, dont l'image

trompeuse recule devant les crédules humains jusqu'au bord de leur tombeau?

» Le monde, cet asyle de la folie, où la joie s'égare si loin du bonheur, où la vie n'a que des promesses décevantes, où la nature a donné par pitié quelque douceur aux larmes pour accoutumer les hommes à leur destinée, le monde est comme le hamac qui berce et suspend le matelot au-dessus des abîmes de l'Océan.

» Vile planète qu'habitent les mortels, lieu d'exil où coulent abondamment le sang et les pleurs, Terre, indigne de posséder ce qui est aimable et sensible, non, tu n'auras pas mon jeune amant. Avare de grâces et de jeunesse, tu ne lui réserves que peu d'années printanières, et pareille à la veuve indigente qui s'empresse d'éteindre la lampe dont ses enfants redemandent en vain la lumière pour prolonger leurs jeux, tu ne ferais briller qu'un instant pour lui le flambeau des amours. Moi, au contraire, je lui ouvre dans mes jardins la fontaine de Jouvence,

où il peut venir s'abreuver d'immortalité et s'enivrer de plaisirs. Ne crois donc pas, terre jalouse; ah! ne crois pas l'attirer vers tes ombres. Quel esclave redemande ses fers, quand il respire sur les hautes montagnes l'air pur de la liberté? Quel être a jamais regrété les feux d'une fièvre cruelle, lorsqu'assis au bord du lac il jouit de la santé nouvelle, et murmure des paroles de bonheur?

» Cependant, ô mon bien-aimé! s'il faut que je te rende au monde, écoute au moins ma prière. Déjà les plus braves paladins de Charlemagne ont péri. Ogier, Guidon, Renaud, Richardet, ne sont plus. Les rochers de Roncevaux, et les sables de Lipaduse, fument du sang de Roland, d'Anselme, d'Olivier et de Brandimart. Charlemagne touche lui-même à son déclin, et la France, qu'éclairait cet astre pompeux, va se couvrir de longues ténèbres; reste donc en ces lieux pour y partager mon immortalité durant les règnes obscurs qui

vont se succéder, et attends près de moi une époque digne de ta valeur. Un jour viendra que la chevalerie française, renommée dans tout l'univers, appèlera les rois étrangers à ses carousels, à ses cours plénières. Je vois le plus grand des Philippes couvrir de ses lauriers les Paladins et les Trouvères; je vois le plus saint de nos rois décorer de l'ordre des Argonautes sa noblesse vaillante (1), et s'illustrer avec elle aux champs de la Syrie et sous les murs de la Massoure. Trente chevaliers vengent près du chêne de Mivoye l'honneur de la France, qu'une nation rivale voudrait obscurcir. Quelle est cette jeune amazone dont les plus fiers guerriers ne sont que les imitateurs? De quelle divinité, Dunois, la Hire, Xaintraille, et cette foule

---

(1) L'ordre des Argonautes, ou du navire, que saint Louis institua pour en décorer les plus braves chefs qui le suivirent en Palestine. — De la Roque, Traité de la Nobl., ch. 108, p. 301.

de preux intrépides, suivent-ils les traces lumineuses? Jeanne d'Arc, héroïque bergère, vierge prédestinée, toi dont le ciel a transformé la houlette en une lance invincible, gloire à ceux qui t'aideront à remplir ta mission divine! Ah! peut-être verrai-je parmi tes compagnons d'armes celui que mon cœur adore, si modérant son ardeur il veut attendre ton siècle. Mais tous ces temps fameux, mais ceux où Charles-le-Courtois triomphera de l'Italie, ceux où François Ier, armé par Bayard, doit vaincre à Marignan, tous ces temps sont effacés par un règne plus sublime encore, et que la victoire, le génie, les beaux-arts et l'amour ont tour-à-tour, ont ensemble exalté; c'est le règne de ce Louis, dont le monde entier contemplera la grandeur, et dont la postérité la plus reculée enviera les contemporains. »

Ce discours était très-sensé, mais il ne put convaincre Albéric. Tel un enfant, assis avec contrainte à la table splendide de ses

pères, où les mets les plus délicats sont servis dans le vermeil et la porcelaine, désire ardemment s'échapper pour courir à la picorée avec les amis de son jeune âge. Oh ! quelle saveur il trouve à ces fruits verts dont il s'empare dans l'épaisseur des buissons qui l'ensanglantent ! Comme il boit avec délices, dans ses mains façonnées en coupes, l'eau claire de ce ruisseau qui se fraye un passage entre la mousse et les rocailles ! De même Albéric, dégoûté des richesses, las des voluptés qu'il possède trop facilement, et que n'assaisonnent pas assez le désir, l'espoir et surtout la crainte et le danger, redemande cette vie errante, cette terre des aventures où la gloire se mesure dans la balance des revers, où l'on est heureux, parce qu'on ne l'est pas toujours. Mais le plus grand motif d'Albéric, celui qu'il cachait à Lyriade en la suppliant de permettre son départ, c'était de revoir sa chère Élisène.

Lyriade cède en gémissant aux prières de

l'ingrat ; elle lui fait conduire le cheval ailé qui devait porter Albéric dans les airs. Ce coursier immortel était celui qu'avait monté Persée, lorsqu'il délivra la belle Andromède, et qui servit à Bellérophon, lorsqu'il combattit la Chimère d'Amisodar. Long-temps, sous le nom de Pégase, il fréquenta les montagnes de la Thessalie, de la Phocide et de la Béotie, d'où il se plaisait à porter les nourrissons des Muses dans le pays des Illusions. De la Grèce, il prit son vol vers l'Italie, et s'abattit sur les rives du lac de Mantoue, et sur les hauteurs de Lucrétile et de Tivoli. Effarouché par les hordes barbares des Visigoths, des Huns, des Gépides, ce bel animal quitta la terre en proie à leur fureur. Quelques poètes, tels que Stace et Claudien, voulurent s'en saisir lorsqu'il prenait son essor, mais il les égara dans les nues, d'où ils retombèrent lourdement ici-bas ; depuis, les Sylphes le trouvèrent bondissant près des coursiers du soleil, et paissant avec eux les champs

de roses de l'aurore. Ils le conduisirent à Flamel, qui le nomma l'hippogriffe, et qui le confia au brave Astolphe, lorsque ce paladin fut chercher dans la lune le bon sens du comte d'Angers.

Cependant le départ d'Albéric est fixé au lendemain. L'aube blanchissait à peine l'horizon, que le chevalier impatient était debout et vêtu de ses armes, il ne lui reste plus qu'à faire ses derniers adieux à Lyriade. Hélas ! cette fée n'était plus comme à l'ordinaire couronnée de fleurs et vêtue de gazes; son visage, semblable au lys des eaux, est voilé par une rosée de larmes. Ses traits abattus et sa pâleur étonnèrent Albéric. Tu le vois, lui dit-elle; en perdant ton amour, j'ai perdu ma beauté. Écoute un secret que je t'ai caché longtemps pour ne devoir ta présence qu'à ton seul attachement pour moi : quoique fées, nous sommes soumises à une puissance supérieure, dont les caprices imposent souvent à notre nature des conditions qui,

par leur événement, maîtrisent et changent nos destinées. On m'annonça que si j'aimais un mortel, son inconstance me ravirait mes prérogatives et mon immortalité. Je te vis, et soudain mes craintes cédèrent au désir de te posséder. Mais, hélas! j'expie maintenant trop de bonheur, et l'arrêt inflexible va s'accomplir. Une faiblesse inconnue, une ombre jetée autour de moi, m'annonce que je descends du rang des immortelles, et que je deviens tributaire des souffrances et du tombeau. Vois la rose qu'un regard fait rougir de pudeur, qu'un soufle décolore, et qui s'effeuille dans la rosée; vois, te dis-je, cette fleur fugitive et mourante, tu reconnaîtras mon emblème et ton ouvrage. Ne crois point que, réduite à t'inspirer une humiliante pitié, je veuille prévenir le départ qui me tue; mais si cependant Lyriade te fut chère une fois, si tu daignes ne pas oublier que tu lui dois, non seulement la vie, mais encore les plaisirs qui la font aimer, tu peux fléchir en-

core une puissance ennemie en ma faveur, et me conserver une existence qui m'est trop précieuse depuis que je la consacre à te servir et à t'adorer, pour que je puisse la perdre sans regrets. Prends cette chaîne de diamants qui suspend un cercle d'or, où les Sylphes ont renfermé mon image; si tu la portes cachée sur ton cœur, si tu la presses sur tes lèvres, chaque fois que dans les campagnes tu entendras chanter la fauvette, je ne me croirai point abandonnée, et cette preuve de ton souvenir deviendra le talisman qui pourra conjurer un sort menaçant. Ne pense pas, en exauçant ma prière, t'engager pour toujours à moi, et ne pouvoir désormais disposer de ton cœur; non, ce cœur dont je n'attends qu'un souvenir, est libre dès ce moment. Je sens trop, hélas! qu'en retournant sur la terre, il faut bien que tu puisses y connaître l'amour sans lequel on ne pourrait l'habiter. »

L'amant d'Élisène, tout attendri qu'il

était, n'aurait cependant pas consenti à ce que lui demandait Lyriade, s'il n'eût point entendu ces derniers mots. Mais, puisque cette femme charmante n'implore qu'un souvenir de sœur et d'amie, pourrait-il le lui refuser sans inhumanité? pourrait-il rester insensible à l'éminent danger de cette amante infortunée, dont le seul tort est de l'avoir trop chéri, et la laisser en butte aux persécutions d'un implacable génie? D'ailleurs, la reconnaissance, plus encore que la pitié, lui fait une douce nécessité de jurer à Lyriade, à sa bienfaitrice, à son amie, de porter toujours sur son cœur le portrait qu'il en reçoit, et de le couvrir de baisers chaque fois qu'il entendra chanter la fauvette.

Il part. L'hippogriffe, dans son incroyable vitesse, franchit plus de cent lieues en quelques heures. Tout-à-coup cet admirable animal hennit et redouble d'ardeur, comme aux approches d'un lieu connu. En effet, son instinct l'avait attiré vers le royaume des

illusions, où souvent il avait conduit les poètes de l'antiquité. C'est là qu'Albéric retrouva son Élisène plus belle que jamais ; et tout ce qu'on pourrait dire de leurs transports, de leur joie, ne rendrait qu'imparfaitement ce que les deux amants éprouvèrent à la vue l'un de l'autre ; mais, hélas ! ils sortirent bientôt du pays des illusions, et dès-lors s'évanouit leur bonheur.

A peine eurent-ils dépassé les frontières de cet empire, que le mouvement de la course fit échapper du sein d'Albéric le portrait de Lyriade. Élisène vit les traits d'une femme, dont l'étonnante beauté l'effraya ; elle pâlit et rougit, en proie aux plus cruels soupçons. Albéric devine ses alarmes ; il veut les dissiper, lorsque tout-à-coup il entend chanter la fauvette dans le feuillage d'un ormeau voisin. A ce signal qu'il ne peut méconnaître sans trahir ses serments, et sans exposer les jours de Lyriade ; le paladin se trouble. S'il porte à ses lèvres l'image dont s'inquiète Elisène,

il va déchirer le cœur de cette fidèle, de cette unique amante; s'il refuse une caresse au souvenir de Lyriade, cette protectrice de sa jeunesse, va perdre à l'instant même la puissance et la vie; il croit entendre ses plaintes et son dernier soupir. À cette idée, égaré, hors de lui, il pousse un cri, verse des larmes, et baise le portrait fatal; puis il se jète aux pieds d'Élisène, et lui jure, par les souvenirs de la vallée de Fabrezan, et par les lois sacrées de la chevalerie, que son cœur n'adore que la fille d'Almeïdar. Celle-ci paraît un moment rassurée; mais elle s'aperçoit qu'Albéric ne porte plus l'anneau qui devait être le gage d'un mutuel attachement. Cette remarque, jointe à tant d'autres apparences d'infidélité, achève d'abattre la princesse de Lisbonne. Cependant elle renferme ses chagrins; elle sait que les plaintes, loin de ramener un parjure, ne font que l'éloigner davantage; elle sait que la colère, l'emportement et la haine qu'on laisse éclater contre un ingrat,

le justifient, ou du moins l'acquittent envers celle qu'il a trahie, et corrompent même jusqu'à la souvenance des plus doux moments.

En vain Albéric redouble de transports; elle impute ses soins à la pitié, et son dévoûment à la reconnaissance; elle croit qu'il consent à lui sacrifier une passion secrète et à la conduire à l'autel, parce qu'elle lui a sauvé la vie dans le château de Fekerdin. Cette pensée la révolte, l'indigne; son orgueil, soulevé contre un tel affront, balance un moment l'amour; mais, hélas! cet orgueil qui peut la résoudre à renoncer au seul bien qui lui parut désirable sur la terre, et qui lui fait rejeter l'espoir d'un hymen que la tendresse n'a point réciproquement inspiré; cet orgueil manque de force pour la contraindre d'oublier, de fuir, et d'abhorrer le cruel qui la fait mourir.

Tandis qu'Élisène s'abstient du moindre reproche, et se laisse consumer du mal

qu'elle craint d'exhaler, son calme douloureux, son apparente tranquillité abusent le tendre Albéric; il croit son amante vaincue par la sincérité de ses paroles amoureuses, et se livre à l'espoir d'appeler bientôt l'Éternel en témoignage et en garantie de leur bonheur; mais ce bonheur, il veut le mériter à force d'exploits. Arrivé dans le camp français, il apprend que Montclar, Ermin et Montessor, sont prisonniers de Brunamont. L'événement incertain d'un siége trop lent ne peut rassurer ce paladin qu'alarme le péril de ses frères d'armes; il désire qu'un combat singulier décide à l'instant même du sort de Narbonne, et que cette ville soit le prix de la victoire d'un seul chevalier. Il conjure donc Charlemagne de le choisir pour la cause de la religion, de la patrie et de l'amitié. L'empereur, confiant dans la valeur éprouvée d'Albéric de Cévennes, et souhaitant épargner le sang humain, envoie à Brunamont un héraut d'armes.

Mais tandis qu'Albéric espérait sauver Montclar et ses deux frères, Robastre essayait de les délivrer par ses ruses et ses stratagêmes.

Cet ermite, après avoir amarré sa nacelle aux anneaux de fer de la citadelle de Narbonne, dit aux Sarrasins de garde qu'il venait des mosquées de Cordoue, et qu'il y avait eu pendant ses prières une révélation concernant Brunamont. Trompées par le déguisement de Robastre, les sentinelles le laissent s'acheminer vers le palais, et les *casodalis* de service l'introduisent devant le monarque.

« Salut de paix sur toi, fils du soleil, lui dit-il en affectant le langage emphatique des Orientaux! puisses-tu conserver éternellement la branche d'honneur, le miroir de la vertu et la rose du plaisir! puissent les vingt-quatre parasols de tes esclaves te couvrir d'une ombre odoriférante! Je te conjure, par la pierre noire du sacré temple de la Mecque, et par le sacrifice du mont

Arafate (1), d'écouter favorablement un vieillard. La sagesse est le diadême de la vieillesse, et l'intelligence est un collier d'or. Dieu, pour qui le jardin de l'univers n'est qu'une feuille de rosier, a daigné se manifester au dernier de ses serviteurs par la voix de son grand prophète. Vas, m'a-t-il dit, vas trouver le pieux monarque de Narbonne, ce flambeau de la maison des Abdel-Abour, et apprends-lui que, s'il est jaloux d'étendre encore les rameaux de sa prospérité, il doit te permettre de convertir les vaillants Chrétiens qu'il veut faire mourir.

---

(1) Le mont Arafate est voisin de la Mecque, et les pélerins musulmans y font tous les ans un sacrifice en commémoration d'une tradition antique et religieuse. *Voyez* les contes persans du dervis Moclès, t. 2, p. 122. — Dans le principal temple de la Mecque est un petit bâtiment carré, où est scellée une pierre noire, objet de la vénération des Arabes. *Voyez* Pococke, *Specimen Histor.*, p. 311. — Roland, *de Relig. Mohamed.*, p. 88 et seq.

Devenus Musulmans, ils seront les plus fermes défenseurs de son trône et de mes mosquées; mais comme le ressentiment de Brunamont est extrême, et qu'il est plus facile de déraciner une montagne avec la pointe d'une aiguille que d'extirper un grain d'orgueil du cœur de l'homme, voici le miracle auquel le roi de Narbonne reconnaîtra ta mission. Tu lui raconteras, dans les moindres circonstances, la cause de la captivité des trois chevaliers; il verra dans ton récit la preuve d'une révélation secrète. »

A ces mots, Robastre raconte tout ce que lui avaient appris les aveux d'Alory; et comme le roi ignorait l'évasion de ce dernier, il crut que le bon derviche, venu à l'instant du dehors, n'a pu en effet être instruit de ces détails que par une révélation mystérieuse. Loin de le suspecter, il l'accueille donc avec transport, le fait revêtir d'un cafetan, ou robe d'honneur, et fait épancher sur lui les parfums des trois

vases de l'hospitalité (1) ; il le presse ensuite d'aller prêcher aux trois captifs l'Alcoran et les vérités de la sainte Kaba (2).

Dès le lendemain, Robastre, après avoir caché un levier de fer sous son ample doliman, se fait conduire vers nos imprudents aventuriers, et, après s'en être fait reconnaître, il avise avec eux aux moyens de s'échapper.

Six portes de fer où veillaient vingt soldats, un escalier dont les marches à bascules devenaient, au moyen d'un ressort, autant de trapes homicides ; de longs corridors où des herses suspendues fermaient brusquement le passage au téméraire qui

---

(1) Les Orientaux avaient des vases de parfums qu'ils répandaient pour ceux qu'ils voulaient accueillir avec honneur. Hartmann, t. 2, p. 477. — Mém. du chevalier d'Arvieux, t. 3.

(2) La Kaba est le temple principal des Musulmans à la Mecque. Voyez-en la description fidèle dans Niebuhr, Descript. de l'Arabie, t. 2, p. 226, in-4°.

voulait s'évader, tout rendait une fuite impossible. L'ermite désespéré commençait à croire que le seul service qu'il pût rendre aux trois prisonniers était de leur administrer des soins apostoliques pour adoucir leur fin prochaine, lorsqu'il aperçut une petite porte basse et cintrée. Robastre la soulève avec son levier, tandis que ses compagnons, secondant ses efforts, l'ébranlent de leurs bras nerveux. Cette clôture éclate et crie : les chevaliers ne voient rien, et ne peuvent distinguer à travers ces froides ombres quel endroit leur était ouvert. Par degrés leur vue s'apprivoisant avec cette nuit effrayante, en sonde la vaste profondeur. Ils s'avancent en tâtonnant jusqu'à l'extrémité de ce souterrain ; ils touchent une porte semblable à celle qu'ils viènent de forcer, et la renversent de même. Quelle fut leur surprise en se trouvant près des belles Deïphire, Rosalinde et Sinamonde, que Brunamont avait fait également renfermer, jusqu'à ce qu'il eût décidé de leur sort !

En entendant craquer en longs éclats la porte secrète, ces jeunes femmes éperdues s'imaginaient que l'heure de mourir était arrivée, et craignant de voir entrer les bourreaux, elles détournaient la vue. Mais comme la joie succéda promptement à leur passagère épouvante! Voluptueux mélange et du rire et des larmes, contraste de la pâleur et de l'allégresse, bonheur et tourment d'amour qu'on ne peut espérer qu'une fois, et qu'on doit regréter toujours, faites goûter à ces intéressants captifs les plus délicieuses sensations du bel âge, et changez leurs chaînes pesantes en des guirlandes légères!

Cette seconde prison, plus spacieuse et mieux éclairée que celle des chevaliers, était un souterrain fermé de trois côtés par un mur épais, et de l'autre, par la roche vive, d'où distillait une onde limpide. L'humidité de ces lieux les avait décorés de congélations brillantes. Lentement cristallisée autour des blocs de pierre, l'onde

semblait changer leurs massifs en pilastres de topase et de diamants. Quelques veines métalliques, serpentant à travers le roc, mêlaient des teintes brunes et violettes aux flèches et aux bouquets étincelants des stalactites. Une vigne folâtre montait du pied des tours jusqu'aux fenêtres, et s'entrelaçant aux barreaux, en faisait des thyrses de verdure. Il ne manquait plus que le prestige de l'amour pour faire d'un cachot une grotte charmante, semblable à celle des nymphes.

O femme, voilà de tes enchantements ! Quel lieu peut déplaire avec toi? Soit qu'un voile étendu sur les rameaux du cyprès fasse au désert le seul abri du mortel que tu accompagnes ; soit que, dévouée à son exil, tu t'arrêtes avec lui sur de tristes bords, et qu'à vos entretiens d'amour vous joigniez les souvenirs de l'enfance, seuls dignes par leur douceur de se confondre avec les épanchements d'un cœur tendre, partout l'homme est heureux à ton côté.

Tu ajoutes une nouvelle existence à son existence primitive, comme le jardinier habile sait greffer un fruit plein de saveur sur un arbre aride et sauvage. Quel être sensible consentirait à rester ici-bas, si le ciel jaloux te rappelait dans ses plaines d'azur pour te posséder à son tour? Sans toi plus de grâces et de pudeur, plus de joie tempérée par le sentiment; sans toi, que nous dirait le printemps? A quoi serviraient les fleurs, les concerts, les parfums, qui ne sont que les idiômes secrets, et les dialectes nombreux dont l'amour se sert pour exhaler cent voix dans les airs? Que ferions-nous de la clarté du jour, qui ne luirait plus sur tes charmes, et de l'ombre des nuits, dont les roses de la volupté n'enlaceraient plus les pavots, et qui sans tes faveurs ne serait que l'image du chaos et de la tombe?

Nos amants ainsi réunis se trouvaient, dans leur imprévoyante allégresse, les plus heureux des mortels, sans penser

qu'on pût être mieux ailleurs. Ils ne voyaient dans leur esclavage qu'une douce occasion d'être ensemble ; les ténèbres qui les environnaient n'étaient plus pour eux que les voiles du mystère ; leur étroite enceinte était l'univers entier, puisque l'univers n'a d'étendue que les lieux où l'on peut voir ce qu'on aime.

Cependant l'heure du repas arriva ; les paladins regrétèrent, en plaisantant, que la nourriture ordinaire ne fût pas mieux assortie à la circonstance de leur joyeuse réunion ; mais leur gaîté prit un nouvel essor, lorsqu'étant allés à l'endroit où chaque jour une main invisible descendait de tristes aliments, ils trouvèrent en abondance les mets les plus exquis. Brunamont avait jugé à propos, tandis qu'il croyait son derviche occupé à convertir les chevaliers français, de se relâcher envers eux de sa rigueur, et de les disposer par de bons procédés à mieux écouter les conseils de l'apôtre Mahomet. Les convives, surpris

de cette manne inattendue que le ciel semblait répandre pour eux jusque dans les entrailles de la terre, se placèrent autour d'une grande corbeille, où des bassins d'argent contenaient des pains de millet pétris avec du lait de chameau (1), du jus de grenade; d'excellentes conserves composées de raisins de Melah et de Sevise, de pommes et de poires de Damas (2). Des amphores de cristal, parfumées avec de l'ambre gris, étaient remplies de fiquaa, boisson rafraîchaissante faite avec de l'orge, de l'eau, et des grappes demi-mûres.

Nos captifs prolongeaient leur banquet au milieu des ris et dans les transports les plus doux. Jamais ces noires prisons n'a-

---

(1) Niebuhr, Descript. de l'Arabie, t. 1, ch. 13, p. 74.

(2) Mémoires du chevalier d'Arvieux en Asie, en Syrie, t. 3, ch. 17, p. 282.

vaient vu pareille fête et des hôtes plus joyeux.

Cependant l'ermite Robastre n'oublie pas que son ministère pouvait être utile à Deïphire et à ses deux compagnes. Il les instruisit des préceptes de notre sainte religion, et quand il les eut jugées dignes de recevoir le baptême, il recueillit l'eau du rocher, et fit trois chrétiennes de ces trois musulmanes.

Mais le roi de Narbonne, très-impatient de savoir quels progrès son derviche faisait sur le cœur des néophytes, eut la curiosité de descendre dans la prison. Étonné de trouver établie entre les deux cachots une communication qu'il ignorait, il s'avance à la porte de celui où s'étaient rassemblés ses captifs, et il ne fut point faiblement surpris de leur réunion. Mais ce qui doubla son étonnement, ce fut de voir Robastre, qui, au lieu de convertir les Chrétiens et d'en faire de bons Mahométans, baptisait les trois jeunes Arabes, ainsi ravies à la religion

du prophète, aux yeux mêmes de Brunamont, son plus zélé serviteur.

Le roi sarrasin se retire à petit bruit, et fait descendre des ouvriers qui, en un instant, murent la porte des prisons changées en de vastes tombeaux, où les sept victimes d'une exécrable vengeance vont expirer dans les horreurs de la faim, à moins que Brunamont n'accepte le défi d'Albéric, et que la ville de Narbonne ne soit délivrée par les exploits de ce paladin. A peine le héraut de Charlemagne a-t-il exposé son message au sultan, que Rovenzuldor, l'un des plus audacieux guerriers de l'armée des Infidèles, s'écrie, en levant les mains au ciel : « Gloire au prophète, qui ne permet pas que nous restions plus long-temps enfermés dans ces murs comme un vil troupeau d'esclaves ! Je me suis toujours fié davantage à la bonté de mes armes qu'à la solidité de nos fortifications, ressources du timide et du lâche ; c'est en pleine campagne, et la lance à la main, que

je veux triompher ou mourir; fais-moi donc ouvrir les portes de la ville, afin que j'aille reporter aux Français le cartel qu'ils nous lancent insolemment. »

Brunamont applaudit à ce discours; le héraut porte sa réponse dans le camp de Charlemagne, et la lice est dressée en présence des deux armées.

Enorgueilli de l'épée que l'empereur français a daigné lui ceindre, Albéric attend, au milieu de ses écuyers et frères d'armes, l'arrivée de son adversaire; il n'attend pas long-temps. . . . Rovenzuldor se présente escorté de trente écuyers vêtus de robes rouges bordées de marte zibeline et chamarées d'or; les flancs du guerrier sont armés d'une cuirasse d'écailles aux couleurs changeantes; une ceinture retient son cangiar, dont la poignée est enrichie de pierreries. Voyant que le front du Sarrasin n'était couvert que d'un turban de toile des Indes à raies d'or, Albéric quitte son casque; et pour ne con-

server aucun avantage sur son ennemi, il se couvre la tête d'un simple chaperon de fleurs.

Les mécréants jouent l'air de la *Zambra*, les Français chantent la chanson de Roland. Les trompettes sonnent la charge, et les spectateurs attentifs, et respirant à peine, frémissent au choc épouvantable des deux adversaires qui restent inébranlables sur leurs arçons.

Les combattants reprènent le champ nécessaire, et la lance en arrêt ils se rejoignent plus terribles encore. Aux larges éclairs qui partent de leurs pavois, aux nuages de poussière qui roulent sous les pieds étincelants de leurs coursiers, au bruit sourd de leurs mugissantes armures, on croirait que des foudres se heurtent, se croisent avec fracas, et jamais l'impie Salmonée n'imita mieux le tonnerre, quand, monté sur un char sacrilége, il roulait sur un pont d'airain en agitant des flambeaux.

Rejetant les tronçons de leurs lances rompues, ils tirent leurs glaives, et se portent de plus près des coups plus dangereux; trois fois ils ont repris haleine, trois fois ils ont changé d'épée; un sang mêlé de sueur couvre leurs vêtements, et coule sur les flancs de leurs coursiers.

Cependant le crépuscule rembrunit les objets, et Rovenzuldor adresse ces mots à son adversaire :

« Chrétien, l'un de nous doit périr ici; en vain la nuit voudrait nous séparer; au défaut des astres, les flambeaux nous prêteront leur lumière. Tandis qu'on va les préparer, éloignons-nous quelques instants, afin de prendre des aliments réparateurs. »

Albéric y consent; les deux héros, se pressant mutuellement la main, jurent de se rejoindre avant la dixième heure du soir.

Rovenzuldor avait un fils unique. Les compagnons de ce bel adolescent, se bai-

gnant avec lui dans les eaux du Guadalquivir, l'avaient surnommé Yvoirin, à cause de la blancheur éblouissante de son corps. Bien qu'il eût à peine l'âge de porter les armes, il marchait sous les drapeaux de son père. Celui-ci, lui avait appris du haut des murs de Narbonne à tendre l'arc et à lancer les javelots. Télémaque, Lausus, Euriale, Pallas, et le fils de Crésus, qui, muet de naissance, recouvra la parole pour sauver son père qu'allait frapper, sans le connaître, un soldat furieux; tous ceux dont la fable et l'histoire ont consacré l'amour filial, n'égalèrent point dans ce pieux sentiment l'aimable et sensible Yvoirin.

En voyant Rovenzuldor rentrer sous sa tente avec trois blessures, il l'arrosa de ses larmes, le couvrit de ses baisers, et le supplia de lui permettre de revêtir son armure pour retourner dans la lice à sa place. Rovenzuldor l'écarte en souriant,

et après avoir dit le *bismillah* (1), il s'assied à la table préparée.

Mais Yvoirin, qu'alarme le danger de son père, ne s'est point départi de son dessein ; il jète dans la boisson qu'il sert à Rovenzuldor, un narcotique, dont la vertu bienfaisante l'ensevelit dans un sommeil profond.

Dès qu'il le voit endormi, le jeune Yvoirin revêt les armes que son père avait quittées pour se délasser un moment, et prenant un casque, dont il baisse la visière, il se rend sur le champ de bataille.

Albéric, qui croit revoir son adversaire, s'avance à sa rencontre, et de part et d'autre cinquante écuyers se placent avec des flambeaux pour éclairer les combattants.

Alors un miracle s'opéra, miracle tel

---

(1) Le *bismillah* est une prière ou action de grâce que les Musulmans disent avant le repas. Niebuhr, Descript. de l'Arabie, t. 1, ch. 13, p. 78.

que, si l'on ose le rapporter, c'est en invoquant l'autorité de nos annalistes (1).

Les flambeaux du faux Rovenzuldor avaient été allumés à une lampe qui brûlait en l'honneur de Mahomet dans la mosquée de Narbonne, et ceux d'Albéric aux cierges bénis, qui, dans un monastère voisin, se consumaient sur le tombeau d'un célèbre martyr. Or, il arriva que les torches des Infidèles ne jetèrent qu'une lueur pâle et douteuse, tandis que celles des Chrétiens répandirent une clarté si vive, qu'Yvoirin en fut ébloui. La grâce divine se fit sentir en lui, et forcé de reconnaître la vérité du Christianisme, il demanda à l'instant le baptême.

La foi n'avait point également agi sur

(1) *Voyez* une chronique, ou roman relatif au siècle de Charlemagne, intitulé *Jourdain de Blaves*, imprimé à Paris, in-4°, sans date et en petit in-f°, 1520. On en trouve un extrait dans la Bibliot. univ. des Romans, décembre 1778.

l'armée des Sarrasins, spectatrice du combat. Les mécréants, irrités de la conversion d'un de leurs compagnons, vocifèrent contre les Chrétiens. Deux de leurs chefs, Husseyn et Nasiradin, donnent à leurs phalanges l'exemple des agressions, en lançant des flèches contre les Français qui ripostent vaillamment; une action générale s'engage sur les rives de l'Aude. Brunamont en est informé; mais ignorant qu'Yvoirin eût pris les armes de Rovenzuldor, il croit que celui-ci a renié la religion de Mahomet, et jure de le faire périr s'il est fait prisonnier.

Cependant Rovenzuldor, sorti de son sommeil léthargique, apprend ce fatal événement. Tendre père, il dévore ses larmes, et loin de se justifier en révélant au roi de Narbonne l'artifice d'Yvoirin, il veut sauver l'honneur, et peut-être la vie, à ce malheureux fils. Dans cette résolution, il ose affronter la colère de Brunamont, et gardant un morne silence, il entend prononcer sa sentence de mort. Bientôt les tymbales de

la justice annoncent dans la ville cette sentence rigoureuse.

Le roi, encore bouillant de colère, sort ensuite avec ses gardes pour soutenir les Sarrasins aux prises avec les Français, les encourageant par sa présence et ses discours. Disciples du grand prophète, leur dit-il, neveux d'Omar et d'Ali, songez aux biens qui attendent les vainqueurs ; ceux qui tomberont aux premiers rangs se relèveront dans le paradis, leurs blessures seront éclatantes comme le vermillon, et des ailes remplaceront les membres qu'ils auront perdus (1). Une goutte de sang versée pour la cause de Dieu vous sera plus comptée que le tecbir, les jeûnes et les ablutions. Quand nous ne serions que deux contre tant d'ennemis, un troisième serait toujours avec nous, et ce troisième c'est Dieu. Marchons donc sans peur, car de-

(1) Le Coran, c. 3, p. 52, 53, c. 4, p. 70. — Reland, *de Relig. Mahom.*, p. 61—64.

vant nous est le ciel, et derrière est l'enfer. Il dit, et à l'instar de Mahomet, il prend une poignée de sable qu'il jète contre l'armée de Charlemagne, en criant : Qu'ils pâlissent, qu'ils fuyent, qu'ils meurent (1)! puis il se précipite, tête baissée, au milieu des bataillons français ; il tue Yvar, Sigefrid, possesseur de trois châteaux sur les bords de la Loire ; Cassibellan, Hector de Sassenage, Ismidon, remarquable par sa longue chevelure bouclée ; Aymar, Hugues de Sisteron, Adelbert, et une foule de guerriers dont les noms mêmes ont péri. Tant de cadavres, amoncelés sous son bras destructeur, forment une barrière à l'abri de laquelle les archers de la Neustrie lui lancent mille traits vengeurs. Son cheval tombe, lui-même tombe trois fois, et trois fois se relève, l'épée haute et le front menaçant.

---

(1) Gibb., t. 10, c. 50, p. 104, traduction de M. Guizot.

Cependant la nuit redouble, le ciel, gros de tempêtes, devient plus obscur et plus sinistre. La foudre gronde sourdement dans les échos des nues, le vent sifle et fait claquer les bannières de soie et les gonfanons flottants. L'ombre ne permet plus de rien distinguer; la mêlée n'est plus qu'un chaos, où les soldats confondus craignent de tourner l'épée contre eux-mêmes, et demeurent immobiles malgré leur rage impatiente; mais aussitôt que brille un éclair, leur œil, prompt à saisir les objets, marque la place où leur fer doit frapper. A chaque éclair, on voit des torrents de guerriers s'élancer contre la digue des boucliers ennemis. Les cris des combattants, le choc des armes, accompagnent le bruit du tonnerre qui succède à ces lueurs livides, devenues le signal de la fureur et du trépas.

L'aile gauche des Sarrasins pliait devant l'impétuosité des Français, au milieu desquels douze clercs portaient la chappe de saint Martin, religieusement pliée dans une

châsse, dont les princesses Emma et Rosamonde avaient brodé en fils d'or les coussins de pourpre et les riches draperies (1). Dudon de Lys, qui défend ce précieux dépôt avec cent chevaliers d'élite, perce à coups de lance Aladir, Mehemed, Corsuble, Seïs, Drogador et Radomir.

Aux premiers rangs des Chrétiens se distinguait le jeune Cléomède. Une magicienne lui avait prédit qu'il serait heureux à la guerre pendant cinq années; mais qu'ensuite il périrait. Épris de la belle Méranie, il l'avait demandée au duc Yvon, qui la lui promit, à condition qu'il servirait encore cinq années avec lui sous les drapeaux de Charlemagne. Cléomède s'y était engagé malgré les larmes d'une mère éplorée. La cinquième année étant presque révolue, il allait enfin posséder sa fiancée qui, sous

---

(1) Annal. Bened., t. 5, p. 19. — Beneton, Com. sur les Enseignes.

l'armure d'une amazone, et entre son père et son amant, partageait dans les camps les périls de l'un et de l'autre. A l'affreuse lumière d'un ciel éblouissant d'éclairs, l'écuyer de Méranie cherche Cléomède, et lui apprend que sa maîtresse ne peut résister plus long-temps à l'attaque impétueuse de Huescar, roi de Nigritie, qui l'entoure avec ses noirs bataillons.

Cléomède, guidé par les cris des mourants, arrive près de Méranie ; il entend le cliquetis des armes, il reconnaît la voix de son amante. Cette jeune guerrière, émule des Bradamante et des Marphise, se trouvait cernée et prête à succomber, lorsque Cléomède fond sur les barbares, qu'il renverse, qu'il écrase sous sa masse d'armes et sous les pieds de son destrier. Cependant le nombre des mécréants augmente, ses forces s'épuisent, son écu se fend et sa lance se brise..... Charlemagne, instruit de son danger, envoie mille cavaliers à son secours ; mais il n'est plus

temps, et le héros est percé d'une flèche mortelle.

Au même instant luit un triple éclair, la foudre éclate à la gauche du camp français, et tombe sur un bois de sapins que le feu céleste embrâse tout-à-coup. Les arbres enflammés éclairent le champ de bataille; d'un côté, la ville de Narbonne montre ses tours et ses créneaux rougeâtres; de l'autre, la mer, dans un lointain immense, roule ses vagues lumineuses, et le ciel, coloré par ce vaste incendie, ressemble a la voûte ardente des enfers.

A la lueur du brûlant horizon, Méranie voit tomber Cléomède, et s'élançant vers lui, elle se couvre du sang qui s'échappe à gros bouillons des flancs entr'ouverts de son amant; d'une main elle veut fermer la large blessure dont le sang jaillit et s'écoule entre ses doigts tremblants; de l'autre main elle soulève la tête du chevalier, et l'appuie sur son beau sein, dont la douce chaleur ne peut ranimer ce front chargé

d'ombres, et ces lèvres pâlissantes qui murmurent une dernière fois le nom de Méranie; elle veut parler, ses sanglots étouffent sa voix; elle ne pousse que des sons confus, que des mots sans suite entrecoupés de cris et de gémissements. Les pages du duc d'Aquitaine veulent la dérober au spectacle qui la tue; mais s'opposant à leurs efforts, elle s'écrie avec un accent déchirant : Rien n'est désespéré, Cléomède, Cléomède, reponds à ton épouse, au nom des jours de ta mère... A ces mots, le soutenant dans ses bras, elle l'agite comme pour raviver le flambeau de son existence éteinte. Cette impulsion étrangère donne au corps inanimé du héros un mouvement fantastique, et fait pencher en arrière son visage décoloré. Sous sa paupière demi-fermée s'éclipse la prunelle bleuâtre et terne d'un œil sans regards et sans lumière. A ces traits de la mort découverts à la vue d'une amante, Méranie se sent défaillir, et laissant échapper son fardeau, elle tombe

évanouie près de Cléomède aussi pâle que lui-même. Les tristes témoins de sa douleur la transportent sous sa tente.

Cependant les Français poursuivent les Sarrasins, qui ne peuvent résister à leur bravoure. Quelques-uns de ces infidèles se réfugient dans Narbonne ; mais la plus grande partie est dispersée et poursuivie par Charlemagne. Cet empereur était monté sur son coursier Romaléon, et armé de sa redoutable Joyeuse, qui entamait sans résistance les plus durs métaux. A chaque coup, porté dans l'ombre par le bras invincible du monarque français, il s'écriait : *Gloire et Très-haut ;* et l'on entendit plus de cent fois, durant le combat nocturne, cette exclamation victorieuse. Les preux qui accompagnaient Charlemagne signalaient aussi la mort de ceux qu'ils immolaient, par des cris particuliers et héréditaires dans leurs familles (1).

---

(1) Sainte-Palaye, La Roque et Beneton parlent

Cependant Yvoirin, vêtu d'une armure française, mais ne se servant que du bouclier, s'enfonce dans les rangs des Sarrasins, non pour les combattre, mais pour y chercher son père, dont il ignorait le funeste sort. Enveloppé dans la fuite des vaincus, il est entraîné jusque dans la ville où il est fait prisonnier. Le casque toujours baissé, il est conduit vers Brunamont. Le roi, entouré de médecins et d'esclaves qui tenaient des aiguières d'or et des bandes de lin, faisait poser le premier appareil sur ses blessures. En voyant le captif qu'il croit

---

de ces cris de guerre. J'entrerai dans quelques détails sur ce sujet dans mes récits de la chevalerie, qui feront partie de la troisième époque.

Ce que je dis ici de Charlemagne a quelque rapport avec ce que l'histoire raconte d'Ali, l'un des lieutenants de Mahomet. Toutes les fois, dit Gibbon, qu'il renversait un ennemi sous son cimeterre, il s'écriait *Allah-acbar*, c'est-à-dire, *Dieu est vainqueur;* et cette exclamation fut répétée quatre cents fois au milieu d'une bataille de nuit.

être un Français, le monarque, irrité de la défaite des siens, rêve à quel supplice il le livrera. Ce nouveau Mézence imagine de faire rouvrir les prisons dont il avait fait murer les portes depuis six jours, et de le renfermer avec les Chrétiens, qui selon lui devaient être morts de faim; mais il n'en était pas ainsi. Un prodige avait été permis par le ciel pour affermir les jeunes Arabes dans la religion qu'elles venaient d'embrasser; et afin que leur conversion fût plutôt l'œuvre de la foi que l'inspiration d'un profâne amour, les pampres de la vigne, qui montaient jusqu'aux fenêtres de leur prison, s'étendirent rapidement dans l'intérieur du souterrain, et le tapissèrent d'une treille chargée de fruits délicieux qui se renouvelaient à mesure qu'on les cueillait (1).

(1) La vie des saints, l'histoire ecclésiastique et les légendes rapportent plus d'un miracle de ce genre. On lit, par exemple, que pendant la persé-

Aussitôt que ces captifs entendirent saper la muraille, ils se rangèrent de chaque côté de la porte; et quand l'ouverture fut praticable, Robastre, armé de son levier de fer, attaqua les gardes superstitieux qui crurent à une résurrection. Robastre, profitant de leur effroi, en immole plusieurs, dont les armes passant aux mains de nos chevaliers achèvent de dissiper l'escorte qui conduisait Yvoirin. Celui-ci se joint à ses libérateurs, et tous ensemble se frayent sur le corps des Infidèles le chemin de la liberté. Un grand nombre des citoyens de

---

cution de l'empereur Valérien contre les Chrétiens, un ange apparut dans la prison de Félix, et lui ordonna d'aller secourir l'évêque Maxime prêt à mourir d'inanition dans un désert; que Félix étant sorti sans être aperçu de ses gardes, se rendit près du saint pasteur, et que tout-à-coup il vit croître et mûrir des grappes de raisin sur un buisson d'épines. De Tillemont, t. 4 des Mém. eccl. — Baillet, Vies des Saints, au 14 *janvier*.

Narbonne, gémissant depuis long-temps sous le joug de Brunamont, se réunissent à ces braves aventuriers.

Arrivée sur la place publique, leur troupe est arrêtée par un affreux spectacle. On allumait un bûcher, sur lequel était monté un guerrier couvert de blessures. Yvoirin a reconnu son père; secondé de ses compagnons, il le délivre; mais les *albogons* et les *tambouras* retentissent sous les arcades du palais et de la citadelle. Les Sarrasins se rassemblent, et les Chrétiens, trop inférieurs en nombre pour lutter contre tant de forces réunies, forment une phalange au milieu de laquelle ils placent leurs compagnes, et se présentant à l'une des portes, ils en écartent les sentinelles, sortent de la ville, et se rendent dans le camp de Charlemagne.

Cet empereur poursuivait encore une partie des Sarrasins. Il fit sonner la retraite, et ramena ses troupes sous les murs de Narbonne.

Albéric avait tué de sa main trois émirs, Hyzoum, Fazel et Mulouk. Il avait enlevé le drapeau vert des Arabes, et fait prisonniers Bedredin, amiral du roi de Cordoue; Moraïm, roi de Tegorain, et une foule d'officiers puissants qu'il avait donnés à garder pendant le combat aux écuyers de sa suite (1).

Précédé de ses esclaves et de ses trophées, ce héros se présente devant Élisène. Voilà, s'écria-t-il en se prosternant aux pieds de cette princesse, voilà le moment qu'attendait mon amour! oh! la mieux aimée, la plus tendrement chérie des femmes, ces esclaves, ces trésors, ces étendards, tous ces gages de la victoire t'appartiènent; ils orneront la pompe nuptiale qui va se préparer pour nous.

---

(1) Guillaume le Breton, Philippide, l. 8, vers. 344 et suiv. — Roman du Brut, mss., fol. 92, v°, col. 2. — La Curne Sainte-Palaye, Mém. sur l'anc. chev., t. 1, part. 1, p. 26.

De tous les biens qu'Albéric montre à ses yeux, la sensible beauté ne veut disposer que d'un seul. Elle fait relever les Sarrasins tremblants, qui, le front dans la poussière, attendaient leur arrêt : Soyez libres, leur dit-elle ; retournez dans votre patrie, consolez vos familles que votre absence a long-temps affligées, et si vous êtes heureux un jour, prononcez quelquefois le nom d'Élisène.

Elle dit, et médite en secret son départ. La fierté, la pudeur, l'amour même, exigent qu'elle s'éloigne des lieux où la présence du chevalier, dont elle ne peut être l'épouse, blesse son cœur et dévore sa vie. Dès le point du jour, elle quitte les pavillons de Charlemagne, et suit au hasard le sentier qui serpentait dans la campagne.

Mais les restes de l'orage répandus à l'horizon se rassemblent lentement. Le berger réunit et conduit à la hâte vers le bercail les troupeaux qu'enveloppe un long nuage de poussière ; l'oiseau égaré rase le

fleuve silencieux, d'où le pêcheur s'éloigne avec ses filets. Un air brûlant et lourd pèse sur la nature abattue qu'épouvante un calme sinistre, précurseur d'un fléau bruyant. Dans cette crise des éléments, où le soleil et l'azur des cieux sont dérobés à nos regards, l'homme, comme un triste exilé, sent davantage ses misères; aucun rayon ne vient éveiller son âme pour en favoriser l'essor vers un Dieu consolateur.

Cependant la tempête élève sa voix au-dessus des montagnes, et les échos en prolongent à l'entour des forêts le lugubre murmure.

Élisène se réfugie dans une grotte voisine; elle s'assied sur la mousse, et appuie sa tête sur les rameaux de la clématite qui tapisse le rocher. Tandis que la foudre gronde, et que les torrents, échappés des flancs de la nue déchirée, entraînent dans leurs tourbillons humides la dépouille des champs et des vergers, cette princesse,

fatiguée par ses douleurs et sa longue insomnie, s'endort dans l'antre qui l'abrite, pareille à ces trésors d'amour et de virginité qu'aux jours dévastateurs de l'anarchie, du carnage et des assauts, une mère éperdue cache en un lieu reculé sous la protection de l'Eternel. A son réveil, l'orage était dissipé; l'arc-en-ciel, comme une seconde aurore, brillait entre les érables et les alisiers des côteaux reverdis; plus belle et consolée, la nature souriait en essuyant ses larmes; un air délicieux agitait l'humide feuillée, et les oiseaux chantaient le retour du beau temps.

Élisène se lève, et s'arrêtant sous le portique sauvage de la grotte odorante, elle contemple avec ravissement ce paysage enchanteur. Son âme rassérénée par le sommeil, et surtout par le spectacle du calme et du bonheur, se sent moins oppressée du poids qui l'accablait; ses yeux sont tristes encore, mais le sourire a déjà gagné ses lèvres ranimées.

Est-ce bien là, dit-elle, est-ce là cette campagne que le deuil couvrait il y a peu d'instants? Voilà que la fleur desséchée s'épanouit plus vermeille ; l'épi courbé par l'ouragan relève sa tige fragile, et le pampre, que flétrissait une poussière aride, renaît en s'abreuvant dans ces rosées fécondes où le soleil vient tremper ses feux. Ah! quand tout se livre à l'allégresse, pourquoi serais-je exclue de cette fête de la nature? Pourquoi, si jeune encore, et le cœur innocent et pur, Élisène doit-elle renoncer à l'espérance?

Trop facilement alarmée, j'ai converti peut-être de simples soupçons en une odieuse réalité. Albéric porte dans son sein le portrait d'une femme charmante; mais les liens du sang, la reconnaissance et l'amitié, peuvent, sans offenser l'amour, réclamer, d'un noble cœur, le tribut d'un tendre souvenir. Albéric n'a plus à son doigt l'anneau que la fidélité promettait d'y fixer toujours; mais dans le tumulte

des combats n'a-t-il pu, sans être coupable, égarer un objet dont la perte l'a sans doute assez affligé?

Ainsi donc je me serais abusée en l'accusant d'avoir trahi ses serments! Quoi! je me serais en effet abusée! Albéric pourrait m'être fidèle! O consolations inespérées! ô félicité parfaite! ô salut d'une amante que le désespoir allait faire mourir! Cher amant, je pourrais, cessant enfin de comprimer mes transports, t'exprimer ma tendresse et répondre à tes vœux! Je pourrais, en face du ciel et de la terre, te proclamer mon époux, te presser sur mon sein, t'étonner de mon amour, et chanceler dans tes bras sous l'excès de mon bonheur! Et toi, Dieu puissant, dont le souffle dissipe les tempêtes, pardonne, si trop prompte à m'affliger, j'avais détesté la vie que tu m'as donnée. Ne plus croire au bonheur, c'est douter de ton pouvoir; repousser l'espérance, c'est détourner la vue loin de toi.

Après avoir proféré ces mots, elle se prosterne, et les mains jointes, elle reste dans une extase immobile. En la voyant, sous le cintre fleuri de l'antre harmonieux, les regards tournés vers le ciel, et couverte d'un voile bleu qui, jeté sur sa chevelure, tombe à longs plis sur des épaules d'albâtre et sur un sein pudique, on eût cru voir un ange que l'effort de la tempête avait surpris au milieu des plaines éthérées, et qui, détourné dans son vol mystérieux, et poussé momentanément vers la terre, était prêt à s'en élancer pour rejoindre la seule patrie digne d'un être aussi divin.

Élisène, après sa fervente prière, regagnait les murs de Narbonne, lorsqu'elle vit sortir du hameau de Genestas un chevalier aux armes noires, c'était Allery de Hautefeuille. La grande bataille de la veille l'avait une seconde fois éloigné du camp français ; il y revenait avec sécurité, ignorant la délivrance de Montclar et de ses frères, qu'il croyait morts dans les prisons

de Brunamont. Il reconnaît Élisène, et sent se rallumer, avec plus de force que jamais, sa passion assoupie. Son désir eût été de l'enlever et de fuir avec elle, s'il n'eût pas craint le voisinage du camp de Charlemagne, d'où les moindres cris pouvaient faire sortir des essaims de chevaliers. Il préfère donc la séduire; mais il sait qu'il n'y réussira pas, tant qu'Albéric régnera dans le cœur de cette princesse. Pour l'en arracher, il invente sur-le-champ une fable pleine d'imposture : l'anneau qu'il a dérobé à ce paladin peut donner à son atroce calomnie l'apparence de la vérité.

Baissant la visière de son casque, il aborde Élisène, et mettant un genou en terre devant elle, il lui dit : N'arrêtez point votre courroux sur le messager que les ordres de sa souveraine ont chargé d'un devoir pénible à remplir. Je suis le sénéchal de la belle Éléonora, comtesse de Toulouse, qu'un funeste amour fit trop long-temps brûler pour un infidèle. Ce chevalier, aussi

perfide qu'il est séduisant, lui protesta qu'elle était le seul objet de ses pensées, et pour la convaincre de la sincérité de ses discours, il lui remit l'anneau de la seule femme qui, disait-il, avait eu jadis des droits sur son cœur. Ce sacrifice d'une rivale, dont on immolait ainsi le souvenir à sa tendresse impérieuse, persuada la jeune Éléonora; crédule et passionnée, elle résista mal aux soins empressés de son amant. Que ma langue se dessèche, avant que j'ose obscurcir l'honneur de ma souveraine! La France, trop instruite de ses pardonnables erreurs, les jugera peut-être avec sévérité; moi, témoin de sa résistance, de ses larmes et de son repentir, je ne puis, hélas! que la plaindre, la servir et la venger. Enfin, j'abrège un récit douloureux; l'infortunée, trahie par un parjure, apprit qu'il présentait ses hommages éphémères à vingt beautés que bientôt il laissait déplorer dans les regrets la perte de leur repos et de leur innocence.

La comtesse de Toulouse fut en proie aux accès d'une fièvre désordonnée qui troubla sa raison, et fit craindre pour sa vie; mais l'indignation et l'orgueil élevèrent enfin son âme au-dessus des indignes douleurs de l'amour. Un jour elle me fit appeler, et me dit : Fidèle sénéchal, prends cet anneau ; celle qui le donna jadis à l'ingrat, abusée peut-être encore dans ce moment, presse le retour d'un inconstant, et se croyant retenue par des serments dont il n'a point tenu compte, elle porte seule de tristes chaînes. Que mon expérience soit le flambeau qui l'éclaire sur les bords de l'abîme où quelque jour le trompeur voudrait l'entraîner. Vas donc lui dessiller les yeux, afin qu'à l'avenir elle puisse trouver dans les vœux d'un chevalier plus fidèle le bonheur que nous avons toutes deux recherché vainement auprès d'Albéric.

En cessant de parler, Allory de Hautefeuille remet à Élisène son anneau, et s'éloigne de l'infortunée, espérant plus

tard recueillir le fruit de sa criminelle intrigue.

Élisène, restée debout à l'endroit où l'avait rencontrée l'imposteur, y semble fixée par un maléfice. Nul mouvement, nul cri, nul soupir, ne décèle sa souffrance. A son immobilité, on la croirait frappée de la foudre, si quelques fibres convulsives ne faisaient pas frissonner parfois ses traits pâlissants, et si elle ne roulait pas machinalement entre ses doigts l'anneau fatal. Elle n'a point une pensée distincte, et son âme, engourdie par une masse d'idées confuses, reste long-temps dans la torpeur.

Quelques heures s'étaient écoulées ainsi, lorsqu'elle fut rendue à elle-même par le bruit des catapultes et des balistes qui sapaient les murs de Narbonne.

Charlemagne, profitant du découragement des Sarrasins et de l'ardeur de ses troupes victorieuses, avait donné le signal des assauts. Les bataillons d'infanterie, coiffés de leurs boucliers, s'avancent aux pieds

des remparts pour les escalader, tandis que la cavalerie, traversant le cours de l'Aude, se rend près des portes assiégées.

Le bruit des machines de guerre, les cris des Sarrasins, la chute des rochers que ceux-ci jètent sur nos phalanges, la voix des chefs, les hennissements des coursiers, les tambours et les trompettes, forment dans les airs ébranlés un orage de sons épouvantables. Montclar parvient à attacher aux créneaux un cable noué par intervalles. Suspendu à ces dégrés vacillants, il s'élance sur la plateforme des remparts, dont il facilite l'approche aux Français que son exemple entraîne. Émeric, Montlezun, Raimond de Béarn, Elfagar, Pierre de Chanevières, Dudon de Lys, entrent les premiers dans la ville sur les pas du vaillant Montclar. Au même instant la catapulte faisait une brèche praticable aux murailles du côté de l'orient. Albéric gravit sur les débris, à travers les flèches et les fascines enflammées que lui lancent les mécréants. D'une main

il combat, de l'autre il arbore la bannière de France sur la grosse tour de Narbonne, et l'arrose du sang des Sarrasins qui se précipitent en rugissant vers le drapeau qu'ils veulent arracher. Alberic le défend contre mille guerriers. Mais bientôt la brèche élargie livre passage à tous nos braves. Le comte de Blois, Richard, Jordain de l'Isle, Isolier, Gérard, Rodulphe, Yvoirin et son père, sont à leur tête. *France! France!* s'écrient-ils en affrontant la mort sur les murailles croulantes : *France! France!* répètent les échos des rives de l'Aude. Les rues de Narbonne se remplissent de troupes qui se croisent en tous sens ; les torches, les épées, les lances, sont agitées dans les airs ; on se heurte, on se presse, on s'embrasse ; les Chrétiens de la cité rendent grâce à leurs libérateurs, et les infidèles sont vaincus dans leur dernier boulevard.

Brunamont ne dément point son caractere indomptable et féroce ; voyant toute

défense désormais inutile, il met le feu à son propre palais, et meurt dans les tourbillons de flammes qui dévorent toutes les richesses que la voluptueuse Asie avait déposées dans cette enceinte consumée.

Après cette fameuse journée, Charlemagne fait assembler son armée pour distribuer les éloges et les récompenses. Il s'adresse surtout aux braves Montclar, Albéric, Ermin, Montessor, Yvoirin et Rovenzuldor qui s'étaient signalés par d'incroyables faits d'armes, et qui, plus heureux que les autres vainqueurs, avaient pu sauver de l'incendie les malheureux esclaves de Brunamont. L'illustre empereur leur demande ce que peut sa munificence pour récompenser leur courage. Rovenzuldor montre son fils, et le bel Yvoirin appèle les bienfaits du monarque sur son père. A ce tableau de la piété filiale, Charlemagne soupire, et se rappèle que son fils Pepin conspira naguère contre sa vie. Il donne à Rovenzuldor le gouvernement de la ville

de Grasse, qu'il avait conquise par trois miracles, et cède à Yvoirin la cité de Lodève et ses dépendances. Quant aux chevaliers Albéric, Montclar, Ermin et Montessor, ils supplient leur auguste souverain de sanctionner leur mariage avec Élisène, Deïphire, Rosalinde et Sinamonde. L'empereur souriant avec majesté, veut que les fêtes se célèbrent dans sa cour, et se réserve de doter les nouvelles épouses.

Mais, après avoir récompensé la bravoure et la vertu, Charlemagne doit punir la lâcheté et le crime; les hérauts d'armes et les *sires-clercs* lui ont dénoncé la conduite d'Allory de Hautefeuille, sa double fuite, son apostasie et sa déloyauté en mille occasions diverses.

L'empereur le condamne à une prison perpétuelle dans ces mêmes cachots où, par sa trahison, Montclar et ses deux frères avaient été plongés. Le perfide Mayençais est dépouillé de ses armes, qui sont couvertes de boue et suspendues à la charette

de l'infamie ; ses éperons sont brisés sur le fumier, son heaume est martelé, et son nom est biffé des registres d'honneur et de chevalerie (1).

Charlemagne veut ensuite remercier l'Éternel des succès accordés aux armes françaises. Il veut qu'au milieu de cette pompe religieuse, et de ces chants de triomphe, on rende à Cléomède les honneurs funèbres dus à sa naissance, à ses vertus et à sa dignité de chevalier.

Un autel s'élève; les jeunes choristes de l'église allument un brandon au feu céleste qui consumait encore la forêt foudroyée, et

---

(1) Telle était la dégradation du chevalier. *Voyez*, sur cette matière, La Colombière, Théâtre d'Honn. et de Chev., t. 2, ch. 51, p. 55 et suiv. — Favin, l. 1, p. 92. — Beloi, Orig. de la Chev., p. 45 et 46. — La Roque, Traité de la Nobl., ch. 116, p. 416. — Du Tillet, Rec. des rois de France, p. 318. — La Curne de Sainte-Palaye, Mém. sur l'ancienne chevalerie.

reviènent épancher la flamme éthérée sur les cierges odorants, qui rayonnent autour des vases du sacrifice et du symbole de la rédemption.

L'archevèque Tilpin, en présence de toute l'armée, célèbre les saints mystères, et entonne l'hymne glorieuse qu'Ambroise composa pour rendre grâce au Dieu des victoires. Les clairons et le roulement des tambours accompagnent ces refrains belliqueux et sacrés. Un silence profond succède tout-à-coup aux chants des lévites : les guerriers, renversant leurs armes, défilent lentement au bruit des plaintives litanies, autour du catafalque, où sur des drapeaux et des bannières est étendu Cléomède. Aux quatre coins de ce lit funéraire sont dressés quatre sapins dépouillés de leurs branches, et où l'on avait groupé les cuirasses, les turbans, les cimeterres et les banderoles des vaincus. Sur trente colonnes brûlent trente vases de parfums, et leurs exhalaisons cachent la dépouille mortelle du héros ;

mais chaque fois que les oriflammes des troupes s'abaissent en passant pour saluer ces restes honorés, les vapeurs flottantes, un moment écartées par le zéphyr, découvrent à l'armée attendrie les traits de l'infortuné paladin. Son bras pendait hors de sa couche lugubre, et l'on voyait luire à l'un de ses doigts l'anneau des fiançailles qu'il avait reçu de Méranie. Ce gage d'amour, brillant à travers des nuages d'encens, ressemblait à l'étoile de Vénus, qui, dans la nuit, répand des rayons tremblants.

Albéric, présent à cette douloureuse cérémonie, attachait ses regards sur le corps de son compagnon d'armes : « Voilà donc, se disait-il, voilà quel est le sort du guerrier! On le contemple au matin dans toute la grâce et la beauté que lui donnent sa jeunesse et son audace; sa démarche est libre et superbe, ses pas dévorent la carrière, son front semble dédaigner les menaces du destin, et le soir sa chevelure sanglante traîne dans la poussière. Ah! si

telle est la rapidité de son existence, que du moins la gloire et le bonheur en remplissent la courte durée; que le trépas ne viène point le surprendre avant qu'il ait connu les jouissances qui lui sont réservées en dédommagement de ses dangers et de ses sacrifices; que son âme absorbe en quelques instants l'essence d'une longue vie; qu'aggrandie par ses souvenirs et l'exaltation de sa félicité, cette âme satisfaite puisse, au moment du départ, entraîner tout l'homme avec elle, et ne laisser dans son triomphe qu'une envelope grossière qu'elle dépouille sans regrets, comme on quitte un habit de fête quand le banquet a vu pâlir ses derniers flambeaux.

» O mon Élisène! nous mourrons un jour tous les deux; mais avant que le marbre funèbre se ferme sur nous, nos cœurs palpiteront plus d'une fois à l'unisson des plus tendres sentiments. Tes lèvres pures recevront encore de mes baisers un nouvel éclat, avant de se flétrir à jamais; tes re-

gards feront couler souvent dans mon âme le rayon d'une joie délectable, avant qu'ils s'éteignent dans une ombre éternelle ; et, lorsqu'il nous faudra mourir, nos restes seront inhumés ensemble. La tombe de deux amants intéresse le voyageur. Le troubadour y vient poser sa lyre pour la rendre plus mélodieuse, et souvent, en remarquant des noms et des chiffres unis, l'être sensible envie cette mort nuptiale, où l'on ne craint plus d'être séparé. »

Ces pensées auxquelles se livrait Albéric, les larmes d'attendrissement qu'il sentait couler, le spectacle qu'il contemplait, avaient tempéré les fougueux emportements du désir, et substitué une douce mélancolie et des sentiments rêveurs aux ardents transports de son imagination.

Ce n'était plus ce paladin impatient qui voulait sans retard, brillant d'allégresse et de témérité, voler en souriant vers la couche virginale, dont il conjurait l'hymen d'ouvrir promptement à ses transports les

rideaux voluptueux ; c'était un amant qui, baigné de douces larmes, attendait avec recueillement l'instant où son cœur, surchargé du poids de sa propre vie, pourrait trouver un autre cœur plein du besoin d'aimer. L'amour n'était plus pour lui le délire, le poison qui troublait ses sens. Non, cet amour lui paraissait alors un culte auquel Dieu même avait prêté ses autels ; c'était un sacrement par qui deux âmes se rapprochaient du ciel, et goûtaient sous les yeux du créateur des plaisirs épurés par le sentiment et la vertu.

L'archevêque de Rheims prononça l'oraison funèbre de Cléomède. Le corps de ce guerrier, porté par les dames, fut inhumé avec ses armes, et l'on versa des coupes d'un vin précieux sur la terre qui le couvrit (1). Trois siècles après, un laboureur,

(1) On trouve dans notre histoire plusieurs exemples de ces pratiques religieuses. *Voyez* entr'autres Albert de Strasbourg, cité par d'Hauteserre, en ses

non loin de la rivière de l'Aude, trouva sa tombe sous des monceaux de sable. Il en souleva la pierre, et reconnut les ossements de deux victimes du trépas. Oh! Méranie, tu étais de cette triste poussière! n'ayant pu survivre à ton époux, tu conjuras, prête à mourir, ceux qui gémissaient autour de toi, de joindre ta dépouille à la sienne, et ce dernier vœu fut accompli.

Cependant le lendemain était le jour fixé pour l'hymen des chevaliers. L'autel se prépare, l'encens fume, les Trouvères et les Jongleurs accordent leurs guitares et leurs musettes, la feuille des fleurs voltige sur le chemin que doivent suivre les époux.

Albéric veut se rendre près d'Élisène;

Mém. sur l'Aquitaine, sous l'année 1317, et Duradier, en ses Récréat. hist., t. 1, p. 128. — L'usage de répandre du vin sur la tombe des morts était un reste du paganisme. *Voyez* Ausone, épitaphe 36. — Tibulle, lib. 3, élég. 2. — Kirchmann, *de Mor. Romanorum*, l. 3, ch. 7, p. M. 229.

mais la tente de cette princesse est déserte : il l'appèle et nulle voix ne répond à la sienne ; il la croit près de Deïphire, qui, réunie à ses deux sœurs, tressait, en chantant, le diadème de boutons d'oranger dont leur front va se couronner bientôt; mais il ne trouve point Élisène avec elles, non plus que dans les autres lieux de la ville et du camp. Il craint que des Sarrasins ne l'ayent enlevée dans leur fuite. Tandis que, monté sur son coursier, il parcourt la vallée orientale de Narbonne, son écuyer suit les rives du fleuve, interrogeant les pastourelles et les voyageurs qu'il rencontre.

Arrivé en un endroit que les Arabes appelaient la *Montagne Rouge*, parce qu'elle était toute couverte de roses pendant une partie de l'année, ce fidèle écuyer entend des chévriers raconter un événement étrange ; mais ne pouvant l'éclairer dans leurs récits opposés et confus, ils lui indiquent l'ermite qui a été le témoin des faits qu'ils ne savent qu'imparfaitement.

Il gravit la colline, et voit l'anachorète agenouillé dans sa cellule, devant une croix, et répétant ces paroles élégiaques d'une religion attendrie sur nos misères : *Elle a passé comme la fleur des champs, son éclat n'a duré qu'une aurore.*

Mon père, lui dit le guerrier, daignez m'apprendre si la fille d'un roi, si l'amante d'un héros a traversé vos solitudes, enlevée sur le palefroi d'un traître?

Oh! mon fils, lui répondit le saint religieux, nul ravisseur n'a souillé cette retraite, la douleur et les chagrins ont seuls conduit en ces lieux celle que vous cherchez, et que vous ne trouverez plus sur la terre. Sa tombe même doit rester ignorée des hommes, ainsi l'a voulu cette jeune victime de son cœur ; que son dernier vœu soit du moins accompli, et que les anges du ciel visitent seuls l'endroit où elle se repose de ses peines.

Si cependant vous vous intéressiez à cette pauvre orpheline que Dieu a reçue dans ses

bras, prions ensemble devant cet autel encore humide des dernières larmes qu'elle répandit ici-bas, votre souvenir ira peut-être jusqu'à son âme immortelle.

Il dit, et tandis qu'on entendait au loin le bruit des instruments joyeux, et des chants d'allégresse, qui annonçaient dans les murs de Narbonne la victoire de Charlemagne, et l'union prochaine des trois chevaliers, l'écuyer d'Albéric se prosterne auprès du bon solitaire; tous deux prient avec ferveur dans le désert, et répètent ces paroles : *Elle a passé comme la fleur des champs, son éclat n'a duré qu'une aurore.*

PREUVES ET REMARQUES

A L'APPUI DE CE TROISIÈME VOLUME.

ONZIÈME RÉCIT.

NOTE 1re, PAGE 1re.

Les écrivains les plus sévères à l'égard des rois, ont loué Charlemagne comme je l'ai fait dans ce récit. Voici comment Montesquieu parle de ce monarque :

« Charlemagne songea à tenir le pouvoir de la noblesse dans ses limites, et à empêcher l'oppression du clergé et des hommes libres. Il mit un tel tempérament dans les ordres de l'État, qu'ils furent contre-balancés, et qu'il resta le maître. Tout fut uni par la force de son génie. Il mena continuellement la noblesse d'expédition en expédition ; il ne lui laissa pas le temps de former des desseins, et l'occupa toute entière à suivre les siens. L'empire se maintint par la grandeur du chef : le prince était grand, l'homme l'était davantage. Les rois ses enfants

furent ses premiers sujets, les instruments de son pouvoir et les modèles de l'obéissance. Il fit d'admirables réglements; il fit plus, il les fit exécuter. Son génie se répandit sur toutes les parties de l'empire. On voit dans les lois de ce prince un esprit de prévoyance qui comprend tout, et une certaine force qui entraîne tout. Les prétextes pour éluder les devoirs sont ôtés; les négligences corrigées, les abus réformés ou prévenus. Il savait punir; il savait encore mieux pardonner. Vaste dans ses desseins, simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, et les difficiles avec promptitude. Il parcourait sans cesse son vaste empire, portant la main partout où il allait tomber. Les affaires renaissaient de toutes parts, il les finissait de toutes parts. Jamais prince ne sut mieux braver les dangers, jamais prince ne les sut mieux éviter. Il se joua de tous les périls, et particulièrement de ceux qu'éprouvent presque toujours les grands conquérants, je veux dire les conspirations. Ce prince prodigieux était extrêmement modéré; son caractère était doux, ses manières simples; il aimait à vivre avec les gens de sa cour. Il fut peut être trop sensible au plaisir des femmes : mais un prince qui gouverna toujours par lui-même, et qui passa sa vie dans les travaux, peut

mériter plus d'excuse. Il mit une règle admirable dans sa dépense; il fit valoir ses domaines avec sagesse, avec attention, avec économie. Un père de famille pourrait apprendre dans ses lois à gouverner sa maison. On voit dans ses Capitulaires la source pure et sacrée d'où il tira ses richesses. Je ne dirai plus qu'un mot; il ordonnait qu'on vendît les œufs des basse-cours de ses domaines et les herbes inutiles de ses jardins; et il avait distribué à ses peuples toutes les richesses des Lombards, et les immenses trésors de ces Huns qui avaient dépouillé l'univers.

NOTE 2, PAGE 33.

On pourrait prolonger la comparaison entre Charlemagne et Aaron al Raschild.

Le premier, prenant l'escarcelle et la ceinture du pélerin, fit un voyage à Saint-Pierre de Rome; il vit les grands et le peuple de cette cité venir en pompe au-devant de lui, et semer des palmes et des fleurs sur ses pas (1).

Le second fit à pied le pélerinage de Bagdad à la Mecque, et trouva les chemins qu'il parcourut cou-

(1) Anast. in Adrian. — Eginh. in Vit. Carol. magn.

verts pour lui de riches tapis et de vases de parfums (1).

Le roi français avait une force si prodigieuse, que, selon nos Chroniques, son bras armé de Joyeuse coupait d'un seul coup dans les batailles un soldat cuirassé (2).

Le roi de Perse était si vigoureux, qu'avec sa célèbre épée, il tranchait le fer et l'acier aussi facilement que le bois (3). L'un et l'autre partagèrent leurs états entre leurs enfants.

NOTE 3, PAGE 34.

D'Herbelot et Marigni racontent les circonstances singulières qui précédèrent la mort d'Aaron al-Raschild, d'après les historiens arabes et persans qui entrent à ce sujet en de grands détails. Voici l'extrait de leurs longs récits :

Aaron, étant en Mésopotanie, vit en songe un bras nu, dont la main tenait une poignée de terre rouge,

(1) D'Herbelot, Bibl. orient., sur Aaron al-Raschild.

(2) Nicoles Gilles, Vincent de Beauvais, et la Chronique attribuée à Turpin.

(3) Ahmed-Ben-Josef, Hist. des Hémériarites. — D'Herbelot, lieu cité.

et il entendit ces mots dans l'air : Voici la terre qui doit servir à la sépulture d'Aaron. Ce calife ayant demandé où était le lieu de cette sépulture, la voix inconnue ajouta, *à Thous;* dès-lors ce monarque, plongé dans une sombre tristesse, voulut se distraire par un voyage dans le *Korosan;* mais arrivé *à Thous*, où son mal augmenta, le souvenir de son rêve troubla de nouveau son esprit. *Nous voici à Thous*, dit-il, *et j'y dois être enseveli.* Ayant ensuite envoyé son eunuque Mesrour chercher de la terre du pays, qui était rouge comme du sang, cet esclave, dont le bras était nu jusqu'au coude, lui en présenta une poignée : *En vérité*, s'écria le calife, *voici bien la terre que je vis en songe.* Peu de jours après il mourut.

DOUZIÈME RÉCIT.

NOTE 1re, PAGE 36.

Charlemagne aima beaucoup les femmes, et ce goût, que lui ont reproché les historiens, ne le rend que plus intéressant aux yeux du poète ; il aima jusque dans sa vieillesse, et sa dernière passion ne fut point tempérée par les glaces de l'âge. Voici à ce sujet une anecdote fort étrange qui a tous les caractères de la fable, et qu'on nous donne comme très-

authentique ; elle est rapportée par Pétrarque dans ses Lettres familières, et par Pasquier dans ses Recherches de la France :

« L'empereur étant déjà vieux, devint éperdûment » amoureux d'une femme qui n'était, dit-on, ni » trop jeune ni trop jolie, mais qui lui fit tourner la » tête, au point que ce puissant empereur, à qui la » plus grande partie de l'Europe obéissait, était de» venu l'esclave le plus soumis d'une assez laide » créature. La cour et l'empire s'en étonnaient ; les » uns blâmaient Charlemagne, les autres le plai» gnaient ; mais ce n'était que tout bas qu'on osait » en murmurer, car le nom du monarque et le sou» venir de sa gloire obligeaient tout le monde à se » taire. Comme on croyait aisément aux sorciers » dans ce temps-là, on disait assez généralement que » l'empereur était ensorcelé ; mais on respectait les » charmes de la maîtresse du souverain, de quelque » nature qu'ils pussent être. Cependant l'objet de » cette singulière passion ne vécut pas bien long» temps ; ce fut peut-être un bonheur pour le bon » empereur, à qui la violence de cette passion pou» vait coûter la vie ; aussi ne fut-elle regrétée que » du prince qu'elle avait enchanté. Mais il la regérta » autant qu'il l'avait aimée. Il conçut à cette occasion » un si violent désespoir, qu'il ne pouvait absolu-

» ment se résoudre à se séparer d'elle, quoiqu'il la
» vît morte. Il embrassait son cadavre, et on eut
» toutes les peines du monde à l'arracher d'auprès
» de ces restes pour les enterrer ; mais ils ne furent
» pas plutôt mis au tombeau, qu'il voulut voir en-
» core sa dame. Il se jetait tout éploré sur son cer-
» cueil, et l'embrassait. Enfin, il fit faire un magni-
» fique cercueil, dont le dessus était couvert d'une
» glace, qui permettait de voir ce que ce monu-
» ment renfermait; et quoique ce spectacle fût hor-
» rible et dégoûtant, il ne cessait de le contempler
» plusieurs fois par jour.

» L'archevêque Turpin, prélat recommandable
» par son esprit, sa fermeté, son zèle pour son
» maître, et sa piété, ne quittait point l'empereur,
» et ne savait comment le consoler. Enfin, ayant
» réfléchi sur ce singulier effet d'un amour déraison-
» nable, il conclut avec le public que certainement
» il y avait de la magie dans cette aventure. Pour
» s'en éclaircir, il osa considérer plus attentivement
» le cadavre, et il s'aperçut qu'on avait laissé à son
» doigt un anneau sur la pierre duquel étaient im-
» primés des caractères extraordinaires. Il devina
» aussitôt que c'était là la source du mal, et saisissant
» un des instants pendant lesquels l'empereur s'éloi-
» gnait de ce cher cadavre, et ayant enlevé ou brisé

» la glace, il arracha l'anneau du doigt de la morte,
» et après l'avoir nettoyé, il le mit au sien. Un mo-
» ment après, il se rendit chez l'empereur, et en
» fut reçu comme il ne l'avait jamais été. Charles, le
» serrant dans ses bras, lui jure qu'il l'aime unique-
» ment, et qu'il lui fera faire la fortune la plus éton-
» nante. Tantôt il veut l'élever sur le siége de Rome,
» et conquérir pour lui seul toute l'Italie; tantôt il
» projète d'entreprendre la conquête de l'empire
» d'Orient pour lui en mettre la couronne sur la
» tête et le rendre son égal. Turpin s'apercevait bien
» que l'anneau opérait; mais ce sage prélat n'avait
» garde de profiter d'une opération magique, il se
» dérobe enfin aux empressements de son souverain,
» et commence par faire enterrer le cadavre auquel
» l'empereur ne s'intéressait déjà plus. Ensuite, de
» peur que l'anneau ne passât dans d'autres mains,
» il le jeta dans un assez bel étang, voisin d'Aix-la-
» Chapelle. Alors Charlemagne cessa d'être pas-
» sionné pour tout objet vivant; mais la vivacité de
» son goût s'attacha au lieu même qui renfermait
» le talisman; il fit bâtir un superbe palais sur le
» bord de cet étang; il s'y établit, et y passa les
» dernières années de sa vie; tantôt contemplant par
» sa fenêtre les eaux de cet étang enchanté; tantôt
» s'y promenant en bateau, tous les jours il en faisait

» plusieurs fois le tour à pied. Ce fut là qu'il tint son
» dernier concile et sa dernière diète; il y établit le
» siége de son empire; il ordonna que tous ses suc-
» cesseurs y seraient couronnés; il y fit son testa-
» ment, y mourut, et y fut enterré. »

NOTE 3, PAGE 44.

L'aventure d'Emma et d'Eginhard a déjà été le sujet de plusieurs poèmes latins, allemands et français. Le plus agréable est sans contredit celui que ces deux amants inspirèrent à la muse gracieuse et légère de M. Millevoye. On me saura gré d'en rappeler ici quelques passages.

Partout vainqueur, le puissant Charlemagne
Avait enfin écrasé tout entier
Ce Vitikind, l'aigle de l'Allemagne,
D'Arminius ce terrible héritier.
Au pied du chêne il déposait l'épée;
Et cette main, lasse de tant d'exploits,
Dans son repos n'était plus occupée
Que de fonder l'édifice des lois.

Digne ornement de la cour paternelle,
La jeune Emma, si naïve et si belle,
Depuis six mois brillait dans ce séjour.
Princes et rois vont la priant d'amour.

Par de hauts faits et de grands coups de lance,
Maint chevalier sollicite son choix,
Et prodiguant carrousels et tournois,
Sous ses couleurs dans les joutes s'élance.
Vœux superflus! Éginhard a charmé
Ce cœur sans art qui s'ignorait encore;
Humble est son nom, mais l'honneur le décore:
Il est aimable, il aime, il est aimé.

Sujet zélé d'un prince magnanime,
De Charlemagne il a toute l'estime.
Soit au conseil, soit au champ des combats,
Il suit partout ce maître qu'il révère,
Et tour-à-tour du glaive arme son bras,
Et de Clio tient la plume sévère.

Tant que brillait l'astre enflammé du jour,
Des deux amants la tendresse captive
Trompait les yeux d'une cour attentive;
Le froid respect déguisait leur amour.
(Amour caché devient encor plus tendre.)
Mais quand des nuits le crêpe allait s'étendre,
Emma fuyait le royal appareil,
Et regagnait l'asile du sommeil.
Là, chaque soir vers cet humble ermitage,
Que des jardins protégeait le feuillage,
Sous les balcons, Éginhard de retour
Lui racontait les longs ennuis du jour;
Et dans l'espoir d'un consolant mensonge,
Ils se quittaient pour se revoir en songe.

O que le jour s'écoulait lentement !
Quand le soleil sur la nature entière
Darde ses feux, Éginhard tristement
Accuse, hélas ! sa jalouse lumière.
Rival du jour, astre pâle et charmant !
Sur l'univers il t'invite à descendre,
Et, par ce chant mélancolique et tendre,
Sa voix t'invoque et te dit son tourment :

« Heure du soir ! heure paisible et sombre !
» Descends des cieux sur ton char nébuleux.
» Du jour trop lent viens éteindre les feux,
» Et verse-nous les bienfaits de ton ombre.
» Pour qui d'absence a gémi tout le jour,
» Heure du soir est aurore d'amour.

» Dès qu'entrouvrant la porte orientale,
» L'aube vermeille a réjoui les cieux,
» De nos forêts l'hôte mélodieux
» Vient saluer l'étoile matinale :
» Mais pour deux cœurs séparés tout le jour,
» Heure du soir est aurore d'amour.

» L'astre éclatant sur son trône de flamme
» Des nuits en vain bannit l'obscurité ;
» Quand sur le monde il répand sa clarté,
» L'ombre des nuits est encor dans mon âme.
» Pour un amant qui languit tout le jour,
» Heure du soir est aurore d'amour. »

Trois fois déjà la nocturne courrière
Avait rempli sa paisible carrière;
Au front des cieux le troisième croissant
Arrondissait son disque pâlissant,
Depuis qu'amour d'une chaîne fleurie
Avait uni ces fidèles amants,
Et que du soir l'ombre douce et chérie
Favorisait leurs rendez-vous charmants.
Voilà qu'un jour, jour de gloire et d'alarmes,
Du jeune amant le roi s'approche et dit :
« Brave Éginhard, cours préparer tes armes.
. . . .
. . . . »
Éginhard confondu
Reste sans voix, sa douleur est tranquille.
Morne et pensif, il demeure immobile,
Pareil aux flots durcis par les hivers;
Et dans ses yeux roulent des pleurs amers.
Quitter Emma ! languir séparé d'elle !
Dans ses faveurs que la gloire est cruelle !
L'espoir si doux de revenir vainqueur
En d'autres temps eût enivré son cœur;
Mais juge, Emma, si sa flamme est sincère !
Même à la gloire, Éginhard te préfère.

Le ménestrel commence ses chansons.
Du flageolet, de la tendre guitare,
Pour les héros il renforce les sons,
Et sa romance au combat les prépare.

« Preux chevaliers, honneur du vieux Pavois !
» De Charlemagne entendez-vous la voix ?
» Servants d'amour, la guerre vous réclame.
» Que chacun s'arme, et défende à la fois
» Son Dieu, son roi, son pays et sa dame.

» Lance en arrêt, marchez, vaillants rivaux !
» Le fier Roland préside à vos travaux,
» Le fier Roland, qui rendit sa grande âme,
» En défendant, aux champs de Roncevaux,
» Son Dieu, son roi, son pays et sa dame. »

. . . .

C'était aux jours où la tranquille automne
Languissamment de pampre se couronne.
De la tempête au loin mugit la voix ;
L'aquilon siffle, et la feuille des bois
A flots bruyants dans les airs tourbillonne.
Éginhard seul, au vaste sein des nuits,
Marche escorté de ses muets ennuis ;
Et la nature, un moment gémissante,
A ses douleurs semble compatissante.

Des lieux aimés s'approchant lentement ;
Sombre il s'arrête, et regarde et soupire.
« O mon Emma !... dit-il. » Sa voix expire.
Emma lui parle, et parle vainement.
De l'aquilon le long rugissement
Couvre à grand bruit le faible et doux langage.
« Ta voix chérie expire dans l'orage,

» Crie Éginhard ; l'ouragan sans pitié
» De tes accents me ravit la moitié.
» Oh ! laisse-moi de ta retraite obscure
» Franchir le seuil d'un pied respectueux !
» Comme ton cœur ma flamme est noble et pure.
» Amour sincère est toujours vertueux. »
Emma l'écoute, hésite... la tempête
Gronde en fureur ; Éginhard sur sa tête
Entend rouler les vents impétueux.
D'épais frimas la bruyère se couvre.
Emma le plaint. La porte enfin s'entrouvre,
Et la pudeur se confie à l'amour.

Peindrai-je, Emma, ton paisible séjour ?
Des saints martyrs les figures gothiques
Ornent des murs les pilastres antiques ;
Le chapelet, et l'eau sainte et la croix
Sont suspendus aux modestes parois.
Vierge du ciel ! ton image chérie
Est pour Emma le plus riche trésor.
C'est devant toi, douce et chaste Marie,
Qu'à son réveil chaque jour elle prie...
Demain, hélas ! l'osera-t-elle encor ?

Un seul flambeau qui de ses clartés sombres
Perce à demi l'obscurité du soir,
Luit doucement. Tel un rayon d'espoir
Du noir chagrin vient éclaircir les ombres.
Faible rayon qui, pour quelques moments,
A d'Éginhard suspendu les tourments.

Qu'à ses regards son Emma paraît belle !
Ses yeux long-temps restent fixés sur elle.
Trouble enchanteur ! muet ravissement !
Ils se parlaient jusque dans leur silence,
Car les soupirs sont la voix des amants.

Mais Éginhard aux pieds d'Emma s'élance.
De son Emma sa main presse la main.
Un soufle ardent s'échappe de leur âme;
Il se confond, et leurs lèvres de flamme
Sans se chercher se rencontrent... Soudain
Dans tous leurs sens court et se précipite
Un feu rapide. Emma... son sein palpite;
Elle rougit et pâlit tour-à-tour.
Une ombre humide, un nuage d'amour
Voile ses yeux; elle tremble, chancèle;
Mais tout-à-coup : « Fuis, Éginhard, dit-elle,
» Pour ton Emma montre-toi généreux.
» Fuis, Éginhard; sauve-moi de moi-même.
» — Te fuir, Emma ! te fuir !... ah ! malheureux !
» Trop tôt, hélas ! je perdrai ce que j'aime.
» Demain... — Qu'entends-je? — Hélas ! tel est mon sort.
» Demain je pars à la voix de mon maître;
» Je cours chercher la victoire ou la mort...
» Cet entretien est le dernier peut-être. »
Emma frissonne. « Ah ! poursuit Éginhard,
» Peut-on jamais se séparer trop tard?
» O mon Emma ! que les feux de l'aurore
» A tes genoux me retrouvent encore ! »

Ainsi parlait Éginhard éperdu.
Emma se tait : c'est avoir répondu.
Son cœur pourtant n'était pas sans alarmes,
Et murmurait des reproches confus.
Un long baiser, triste, mais plein de charmes,
Fit sur sa bouche expirer le refus...
Et le bonheur naquit du sein des larmes.
Ne craignez point mes accords indiscrets,
Couple amoureux, ma lyre sait se taire.
La poésie, amante du mystère,
Au dieu du jour voilera vos secrets.

Dans ces instants d'ivresse renaissante,
Les deux amants oubliaient l'univers;
Et cependant la neige éblouissante
Avec lenteur descend du haut des airs.
Le crépuscule avertissant sa vue,
L'amant d'Emma, sur la pâle étendue,
Silencieux fixe l'œil. « De mes pas,
» Dit-il enfin, si l'empreinte perfide
» Allait guider le soupçon trop rapide! »
Emma répond : « A travers les frimas,
» Forte d'amour, ne puis-je pas moi-même
» Loin de ces lieux porter celui que j'aime?
» Viens, Éginhard; fuyons, ne tardons pas. »
Et soulevant son amant dans ses bras,
En frissonnant d'amour et d'épouvante,
Elle l'emporte, et la neige mouvante
Crie et fléchit sous ses pieds délicats.

Dans le trajet l'amour les accompagne.
Ils approchaient du terme... Charlemagne,
Laissant errer ses regards incertains,
De l'Occident méditait les destins.
Il voit... un songe, une vaine chimère,
L'abusent-ils? O trop malheureux père!
Que feras-tu? Quel supplice assez prompt
Sur Éginhard vengera ton affront?

. . . .

NOTE 2, PAGE 40.

La seule description du palais de Charlemagne, d'après Éginhard, Hincmar, Alcuin et Lemoine de Saint-Gall, aurait pu me fournir un récit intéressant. Forcé d'abréger ma narration, je dédommagerai le lecteur des détails curieux que j'ai dû supprimer, en lui faisant connaître un passage d'un ouvrage qui mériterait d'être plus connu, et qui a pour titre : *Voyage dans l'ancienne France, par Antoine Miéville*, deux vol. in-12. L'auteur fait voyager un prince du nord dans la France, où règne Charlemagne, et il met dans la bouche de ce personnage idéal un récit très-exact, et que je vais transcrire ici :

« En sortant des appartements du monarque, Éginhard me proposa de visiter le palais. Partout, me dit-il, vous le verrez digne du maître

qui l'occupe, et de ce caractère de grandeur et de majesté que l'empereur sait imprimer à tous ses monuments.

» Entrons d'abord sous ces portiques, dont l'immense circuit entoure le palais. Sous plusieurs rapports, ils doivent fixer vos regards. Les arts, dont ils sont embellis, vous offrent leurs premières conquêtes. Cette multitude qui entre, qui sort, et dont les flots se succèdent sans cesse, vous montre la magnificence du trône, et la puissance de l'empire français.

» Cette galerie qui se présente à notre gauche est destinée à recevoir la garde du prince, les appariteurs et tous les officiers inférieurs attachés à la cour. C'est là qu'ils passent une partie de la journée, et où la facilité de se promener à couvert les [illegible], en attendant l'heure de leur service ou l'ordre de leurs chefs.

» Suivez-moi sous ces colonnes de marbre, autour desquelles des poëles abondamment distribués répandent une douce chaleur. Cette partie du palais est fréquentée par les vassaux, les protégés des grands, et cette foule de clients et de fidèles dont le faste ajoute à la considération des maîtres auxquels ils sont attachés. Voyez comme ils se précipitent à leur suite, et comme ils cherchent à se faire remar-

quer par l'extérieur du zèle et de l'empressement. Quelques-uns, revêtus de la confiance publique, tiènent les premiers rangs dans les cités de l'empire, et retournent rarement dans leur patrie sans y reporter en meubles, en armes, en robes ou en chevaux quelques présents chers à leur vanité.

» Arrêtons-nous un moment dans cette galerie. Chaque jour vous la verrez remplie de cette jeunesse brillante qu'attirent ici la réputation du monarque et l'ambition de s'instruire ou de combattre sous ses yeux. Ces jeunes gens sont tous attachés à quelque officier du palais, dont le crédit, en les produisant à propos, leur ménage les occasions de s'enrichir ou de s'élever, et dirige utilement leurs moyens ou leur désir de plaire.

» Admirez avec quel art on a disposé ces portiques, et comment la prévoyance de l'empereur s'est attachée dans leur construction aux plus petits détails. Des croisées de son appartement, il peut voir tout ce qui s'y passe. Rien n'échappe à ses regards et à ses observations, et celles-ci sont d'autant plus sûres, que sa présence n'a dérangé aucun des traits, aucune des impressions qu'il se propose de saisir.

» Mais plaçons-nous à l'écart, car cette foule qui s'avance de ce côté me l'annonce lui-même. Le

voilà, il est environné de ses ministres et de ses principaux officiers. . . . .
. . . .

» Quelque considérable que soit le nombre des personnes qui habitent le palais, une police exacte y maintient continuellement la décence et les mœurs. Chaque département a son chef et ses lois. Les parties de débauche, les jeux, les excès, le plus léger désordre, sont punis avec sévérité. Tout est réglé, tout est prévu. Rien n'échappe à l'attention du prince. Il pardonne quelquefois à l'effervescence des passions; mais il est inexorable dès que le cœur a conseillé, ou que la réflexion a précédé la faute.

» Lorsque Charles se fut retiré, Éginhard me ramena dans les appartements, et y arrêta mon attention sur ce qu'ils offraient de plus remarquable. Cette première salle, me dit-il, est celle où le comte du palais administre la justice au nom de l'empereur. La seconde est destinée aux diètes publiques, et vous voyez qu'on y a pratiqué plusieurs séparations, pour que chaque ordre de l'état puisse y délibérer librement. De ce côté, se réunissent les prélats qui se rendent à la cour; celui-là reçoit les comtes et les députés des provinces. Tous se réunissent ou se séparent, selon la nature des délibérations. Aucun étranger ne peut approcher du lieu de l'assemblée :

l'empereur lui-même, par respect pour la liberté publique, n'y assiste que pour proposer ou sanctionner les lois.

» Cette troisième salle, dont l'intérieur est divisé par des barreaux et par des grilles, s'appèle la salle du référendaire. Nous devrions la nommer celle du salut public ; car c'est ici que s'expédient cette foule de capitulaires, qui portent sur tous les points de l'empire le bonheur et la sécurité : elle se termine par une vaste enceinte destinée aux archives. Vous y trouverez réunis les ordonnances du prince, les réglements des plaids, quelques lettres des papes et des empereurs grecs, et tous les monuments de la première race qui ont échappé à l'anarchie.

» Entrons dans cet appartement, continua Éginhard ; c'est celui où l'empereur reçoit les ambassadeurs étrangers. Toute la pompe des arts environne son trône. Partout de glorieuses dépouilles, des boucliers, des cuirasses, les fruits de cent victoires suspendues sur les murs, y montrent la puissance des armes à côté de l'empire des lois.

» On arrive au-delà dans l'appartement particulier du prince ; mais il faut passer, avant d'y pénétrer, par sept portes différentes, et l'étiquette en éloigne tous ceux qui ne vivent pas dans son intimité. Plus loin, vous trouverez la garde-robe du palais, où

l'on conserve les robes des officiers-domestiques et les habits blancs des nouveaux baptisés ; puis, çà et là, quantité d'appartements destinés aux personnes attachées à la maison royale, aux tables, aux chasses et aux détails du service intérieur.

» Descendons cet escalier ; il nous conduit aux écuries, à la ménagerie, aux volières et aux lieux destinés à élever les chiens. A gauche est la boulangerie. Tous ces officiers inférieurs, qui vont et viènent dans les cours, y remplissent leurs diverses fonctions. Leurs habits sont de serge et de toile, et à chaque jour de Pâques, l'empereur leur en fait distribuer de nouveaux.

» Nous ne retournerons pas dans les thermes, continue Éginhard ; mais nous traverserons cette superbe galerie qui conduit du palais à la Basilique, et unit ainsi le sanctuaire des lois à celui de la religion.

» Les regards des curieux admirent ici les efforts du génie, et déjà les vôtres s'arrêtent sur cette magnifique chapelle, dont tous les ornements attestent l'heureuse révolution qui s'est opérée dans les arts. Suivez-moi ; chaque monument de ce temple offre des souvenirs. Les portes et les balustres sont de bronze doré. Rome, Ravenne, Pise et l'Italie entière, ont fourni ces décorations qui vous étonnent, ces mosaïques que vous foulez aux pieds, ces blocs,

ces colonnes de marbres qui soutiènent le dôme, ce globe d'or qui le surmonte, ces vases et ces candélabres qui embellissent l'autel. De toutes les parties de l'empire, les peuples viènent contempler ce spectacle nouveau, et déjà leur admiration a distingué par le nom de cette chapelle la cité qui sert de siége à l'empire et d'asyle à la piété.

» Tous les édifices qui environnent le palais sont occupés par les principaux officiers de la cour. Ceux-ci sont destinés aux ambassadeurs des puissances; ceux-là offrent un asyle aux savants; d'autres servent d'hospice aux étrangers qui arrivent de toutes les parties du monde pour visiter un prince qui l'a si souvent étonné. C'est ici que logent Alcuin, Théodulphe, Leydrade, Pierre-de-Pise, Paul Diacre, Clément, Angilbert, et tous ces hommes précieux que Charles destine à éclairer la France et à ranimer le goût des lettres et du savoir. »

NOTE 4, PAGE 54.

Le personnage d'Egilda, qui jète un si grand intérêt sur tout le poëme que je propose, n'est pas, comme on pourrait le croire, un personnage purement idéal, et je n'ai usé que sobrement des

licences permises au poète, dont je tiens ici la place.

J'ai dit que, sous le nom d'Egilda, je désignais la reine Luitgarde, qui, selon Éginhard, était fille d'un seigneur d'Allemagne. Puisque cet historien ne s'explique pas davantage à cet égard, je puis supposer que ce seigneur était le chef des Abodrites; car les Abodrites étaient un peuple d'Allemagne, qui habitait la contrée connue aujourd'hui sous le nom de Meckelbourg.

Ceci posé, je m'écarte encore moins de la vérité dans toutes les autres circonstances de l'épisode d'Égilda, et surtout dans ce que je dis de son goût pour la chasse et pour les courses périlleuses; de son habit guerrier, de sa belle taille, de sa grâce et de l'amour qu'elle avait pour Charlemagne, et qu'elle inspirait à ce monarque; car Alcuin, contemporain de cette princesse, nous a laissé des vers latins qu'on trouve dans la collection d'André Duchesne, et où il la représente sous les traits que je lui ai conservés.

Si néanmoins on trouve par la suite que d'un fait historique assez simple par lui-même, l'imagination ait fait sortir des jets abondants et romanesques, on doit se rappeler que je m'adresse au poète, qui est dispensé d'une scrupuleuse exactitude, et principale-

ment dans les épisodes d'amour qui sont de pure invention dans presque toutes les épopées.

Si le chantre d'Énée a inspiré de l'amour à son héros pour la reine de Carthage, sans qu'aucune tradition l'autorisât à cette licence, comment le poète de Charlemagne craindrait-il de faire soupirer ce roi pour une aimable princesse, lorsqu'il est certain qu'il en épousa plusieurs, et que selon nos Chroniques, son penchant pour les femmes l'entraîna dans des aventures bien plus incroyables que celle qui se développe dans le courant du poème que j'expose?

Je termine cette note justificative, en citant ce que dit Mézeray sur la reine Luitgarde, que nous nommons Égilda.

« . . . . Elle aimait, dit-il, les plaisirs
» de la chasse, maniant un cheval avec autant d'a-
» dresse que cavalier de sa cour, et lançant le dard
» sur la bête aussi à propos qu'aucun de ses veneurs:
» ce qu'elle avait appris pour complaire à son
» époux, qui ne manquait pas de faire tous les ans
» la chasse d'automne, et d'ordinaire dans les Ar-
» dennes ou dans la Vosge. Il y a plaisir de voir
» dans un poète latin de ce temps-là une description
» de cet équipage de chasse; les chiens, les veneurs,

» la noblesse à cheval, et surtout cette aimable reine » qu'il dépeint comme une Diane, etc. »

NOTE 5, PAGE 71.

Nous avions autrefois des chansons nationales qui, chantées dans les combats et dans les fêtes publiques, entretenaient dans tous les cœurs l'amour de la patrie et de la gloire. Avant Clovis, les Francs chantaient leurs bardits. Sous la première race, la chanson de Clotaire était en vogue. On la trouve dans Sidonius Apollinaris, et dans la collection des historiens de France, t. 3, p. 505. Cette chanson, que l'historien de Saint-Faron regarde avec raison comme populaire, était répandue dans tout le royaume. *Carmen publicum, juxtà rusticitatem, per omnium penè volitabat ora.* La latinité de cette chanson est basse et prosaïque. Voici les deux premiers couplets :

De Clotario est canere rege Francorum,
Qui ivit pugnare cum rege Saxonum,
Quàm graviter provenisset missis Saxonum,
Si non fuisset inclitus Faro de gente Burgundionum.

Quandò veniunt in terram Francorum,
Faro ubi erat princeps, missi Saxonum,
Instinctu Dei, transeunt per urbem Meldorum,
Ne interficiantur à rege Francorum.

On composa aussi plusieurs chansons nationales sur Charlemagne, sur Roger, sur Olivier. Il nous reste une ode que saint Paulin, patriarche d'Aquilée, fit en l'honneur du fameux Éric, ou Henri, duc de Frioul. On la trouve dans les dissertations de l'abbé Lebeuf, Paris, 1739, pag. 401. — La plus célèbre de toutes nos chansons militaires, fut celle du paladin Roland. Les Normands la chantèrent en descendant sur les côtes de l'Angleterre, et en marchant aux plaines de Hastings. (Polychron. Ranulph. Higden, l. 3. — Will. Malmesb. de reb. Angl., l. 2, c. 11.) On la chantait encore sous le roi Jean, et ce fut sous les drapeaux de ce roi malheureux qu'on l'entendit pour la dernière fois. (Boethius, Hist. d'Écosse, l. 15.)

Cette chanson a été si long-temps répétée dans toute la France, que nos historiens littéraires ont cru pouvoir en retrouver quelques restes. M. de Tressan en a traduit un prétendu fragment, recueilli parmi les habitants des Pyrénées; mais il n'est guère présumable que ces peuples, dont la prétention était de se croire les vainqueurs de Charlemagne à Roncevaux, ayent oublié leur propre gloire pour chanter celle de leurs ennemis.

MM. d'Adelung et d'Eichorn ont fait des dissertations sur cette pièce intéressante. M. de Paulmy a

essayé d'en donner en style moderne une imitation qu'on trouve dans le recueil de M. Delaborde. (Essai sur la Musique, t. II, p. 148.)

Les savants rédacteurs de la Bibl. univ. des Rom., déc. 1777, p. 212, après avoir réfuté toutes les hypothèses plus ou moins ingénieuses que tant d'auteurs ont présentées en faveur de leurs versions supposées, ont eux-mêmes imaginé pouvoir, d'après des documents et des recherches, faire à leur tour une imitation libre de cette fameuse chanson. Quant à moi, je n'ai pas cherché à la reproduire dans le chant que je hasarde ici; j'ai seulement voulu donner, d'après les traditions, une idée de la force et de la renommée de Roland.

TREIZIÈME RÉCIT.

NOTE 1re, PAGE 85.

Nous avons déjà parlé en plusieurs endroits des lettres Runiques, dont il est si souvent question dans la vie d'Odin, et dans les poésies relatives à ce conquérant.

Les Scandinaves attribuaient de grandes vertus aux Runes, dont MM. Maupertuis, Clairant et Lemonier ont vu, dans le nord, quelques figures gra-

vées sur le roc. On croyait qu'elles pouvaient guérir tous les maux du corps, détruire l'effet du poison, fermer les plaies, rajeunir et même faire prendre des formes étrangères. (*Vid. Glossarium veteris linguæ islandicæ*, v° LIMRUNAR.)

Les *galldr*, ou charmes magiques, étaient écrits avec ces caractères, dont Odin faisait un fréquent usage pour se métamorphoser, ainsi que le prouve le chapitre runique de l'Edda. Voyez des détails à cet égard dans *Bartholin*, *lib.* 3, *cap.* 2, *p.* 62. — *Mallet*, *t.* 2, *p.* 289 *et* 290. — *Gråberg*, *saggio istorico su gli Scaldi*, *p.* 80, *e nota* 38, *p.* 313 *et* 314. On prétend généralement qu'Odin fut l'inventeur des Runes; cependant Schlözer, en son Histoire générale du Nord, p. 596 et suiv., pense que l'alphabet runique est venu de Saxe en Suède, au commencement du septième siècle.

NOTE 2, PAGE 97.

Charlemagne fit relever le phare de Boulogne, et fit construire des flottes nombreuses, avec lesquelles il vainquit les Arabes et contint les Normands. (*Egin. in vitâ Carol. magni.* — *Monach. san. Gall.*) Charlemagne avait eu l'idée de joindre l'Océan au pont Euxin, par un canal de commu-

nication entre le Rhin et le Danube. (*Voy.* Éginh., lieu cité. — Velly, t. 1. — Millot, Élém. de l'Hist. de Fr., t. 1, p. 126.)

NOTE 3, PAGE 127.

Cédrenus, Théophane, et tous les historiens qui parlent de cette expédition de Constantin, ne disent pas que ce prince la commandait en personne, mais seulement qu'il avait envoyé des troupes en Italie, contre Charlemagne, sous le commandement d'Adalgise et du patrice Jean; mais il serait plus poétique de mettre en scène ce jeune empereur, que son amour pour la fille du roi français rendrait intéressant.

NOTE 4, PAGE 130.

Lorsque les Crotoniates faisaient la guerre aux Sybarites, ils surent que les chevaux de ces derniers étaient dressés pour les ballets, et ils firent jouer à leurs trompettes les airs de ces ballets; alors les chevaux des Sybarites se mirent à danser, et leur cavalerie fut aisément défaite. *Athénée* rapporte ce fait d'après *Aristote*. Voyez aussi *Pline*, *l.* 12, *c.* 3.

NOTE 5, PAGE 157.

La chronique d'Albéric de Trois-Fontaines ra-

conte la chose autrement, on y lit que *Milès* et *Amys* périrent dans une expédition de Charlemagne en Italie; que ce roi fit inhumer *Milès* dans une église et son compagnon dans une autre; mais que par un miracle les cercueils de pierre, qui renfermaient leurs corps, se trouvèrent réunis l'un près de l'autre, comme pour marquer l'attachement de ces deux amis qui subsistait encore après leur mort. (*Voy. la Chronique d'Albér. de Trois-Fontaines*, *et la Biblioth. univ. des Romans*, *décembre* 1778, *p.* 24.) Quant au trait des colombes dont je parle dans ce récit, c'est une réminiscence de quelques vers d'Horace, où ce poète raconte que s'étant endormi dans son enfance sur le mont Vultur, en Italie, il se vit à son réveil couvert des feuillages que les colombes avaient jetés sur lui.

QUATORZIÈME RÉCIT.

NOTE Ire, PAGE 276.

Les romans les plus curieux qu'on ait composés sur Charlemagne se trouvent en Angleterre dans le *Museum britannicum.* Les Trouvères qui suivirent Guillaume-le-Conquérant, les portèrent ou les composèrent dans ce pays. Parmi ces romans, il faut

distinguer le Voyage de Charlemagne à Constantinople, par un Trouvère normand du onzième siècle, et dans lequel M. de la Rue prétend que se trouve la chanson de Roland. Ce roman est écrit en grands vers qui ne sont point rimés, et dans le même langage que celui des lois de Guillaume-le-Conquérant et du Psautier français, traduit par ordre de ce prince. (*Voyez* sur les antiquités littéraires de notre histoire, l'archéologie du savant M. de la Rue, et l'excellent ouvrage que M. Roquefort a composé sur la poésie française des 12 et 13e siècles, ouvrage couronné par l'Institut en 1815.)

NOTE 2, PAGE 180.

Le fameux roman de Brutus de Bretagne, qui est une Chronique fabuleuse des rois de Bretagne, depuis le siége de Troie jusqu'au règne de Cadwallader, contient l'origine de la Table-Ronde, de ses fêtes, de ses tournois, de ses chevaliers, et il donna naissance aux romans de l'enchanteur *Merlin*, de *Lancelot du Lac*, de *Tristan le Léonnais*, de *Perceval le Gallois*, etc. *Voy.* sur les auteurs de ces romans les *Mém. de l'Académie des Inscript.*, *t.* 2, *p.* 762. — *Il Quadrio*, *t.* 7, *p.* 277. — *M. Roquefort*, *dans son savant Essai sur l'état de la poésie en France aux* 12e *et* 13e *siècles*. Les ro-

mans de la Table-Ronde furent en partie composés en prose par *Gautier Map*, *Robert de Borron*, *Luc du Gant*, *Rusticien de Pise*, *Gassé le Blond*, etc., et plus tard ils furent mis en vers par *Chrétien de Troyes*, *Gautier d'Arras*, *Gautier Auxais*, etc.

NOTE 3, PAGE 186.

« C'est surtout (*dit M. Legrand d'Aussy*, *dans sa préface des Fabliaux*, *p.* 68); c'est surtout par ce tableau si intéressant des mœurs et du costume de leur temps, plus encore que par quelques beautés particulières, que pourront plaire les fabliaux, et ce ne sont point seulement des mœurs générales, ou celles des conditions les plus élevées qu'ils nous présentent. Faits par leur nature, comme la comédie, pour peindre les actions ordinaires de la vie privée, ils montrent la nation en déshabillé, s'il est permis de parler ainsi. Opinions, préjugés, superstitions, coutumes, ton des conversations, manière de faire l'amour, tout se trouve là, et beaucoup de choses ne se trouvent que là; j'ose même croire que quand on les aura lus, on connaîtra mieux les Français du 13e siècle, que si on lisait toutes nos histoires modernes, etc. »

NOTE 4, PAGE 193.

Voyez sur ce goût pour la lecture des romans *le Discours préliminaire des Amadis, par M. de Tressan, p.* 10. — *L'abbé Massieu, Hist. de la poésie fr., p.* 105 *et suiv.* — *M. Roquefort, Essai sur la poésie fr. aux* 12e *et* 13e *siècles.*

Cette lecture habituelle des romans a fourni au Dante le plus beau trait de l'épisode enchanteur de Françoise de Remini.

Noi leggevam' un giorno per diletto,
Di Lancilotto, com' amor lo strinse, etc.

Tout le charme de la lecture des vieux romans respire dans ces vers délicieux.

La Noue, dans ses discours politiques et militaires, dit que la lecture des Amadis était tellement en vogue à la cour de Henri II, que si quelqu'un avait osé en dire du mal, *on lui eût craché au visage.* C'est le cas d'avouer que cette lecture ne rendait pas trop poli.

Les romans de chevalerie ont été lus avec délices durant cinq siècles dans toutes les cours de l'Europe; depuis qu'on les a dédaignés, quels romans ont tour-à-tour fait l'engoûment de la societé? Les romans héroïques, les nouvelles, les contes de fées, les

romans historiques, les romans anglais, les romans en lettres, les romans philosophiques, les romans scientifiques, les romans de revenants, les romans d'intrigue, de libertinage, etc., etc. Est-il dans ce fatras littéraire, est-il un seul genre qui puisse nous dédommager des romans de chevalerie?

NOTE 5, PAGE 205.

Parmi les nombreux auteurs qui doivent des recherches précieuses à l'étude des vieux romans de chevalerie, et qui avouent la reconnaissance qu'ils ont pour ces compositions, il convient de citer *Pasquier, dans ses Recherches sur la France, l. 7, c. 3, et l. 9, c. 30, p. 830. — Fauchet, dans ses Origines des Dignités, et dans son ouvrage sur la langue et la poésie française. — Le président Roland, dans son petit ouvrage sur les Cours d'amour. —Huet, év. d'Avranches, dans toutes ses OEuvres.* (Ce savant prélat a même fait un petit traité *ex professo* sur l'origine des romans.) — *D. Vaissette, Hist. du Languedoc. — Chantereau Lefèvre, Traité des Fiefs, l. 1, c. 14. — Duchesne, dans ses Généalogies. — Ducange, dans son Glossaire latin et dans ses dissertations. — Le P. Menestrier, dans ses divers traités sur la Chevalerie, les Armoiries, le Blason, la Noblesse. — Legrand*

d'Aussy, *en sa vie privée des Français*. — *Galland*, *Mém. de l'Académie des Belles-Lettres*, *t.* 11, *p.* 728. — *La Colombière et Favin en leur Théâtre d'Honneur et de Chevalerie*. — *Des avantages qu'on pourrait tirer de la lecture des anciens écrivains français*, *par Théod. Lorin. Paris*, 1811, *in*-8°. Voyez aussi les ouvrages de *Cattel*, de *D. Calmet*, de *Caseneuve*, de *Salvaing*, et le *Glossaire de la langue romane*, par M. *Roquefort*. Il serait à désirer que M. Aimé Martin, qui a fait un cours de poésie française à l'Athénée de Paris pendant l'hiver de 1813 à 1814, fît imprimer ses cahiers : on y trouverait des choses extrêmement intéressantes sur le sujet qui nous occupe.

NOTE 6, PAGE 207.

Nos savants trouveront, sans doute, que je prononce à la légère sur une question si long-temps agitée, et qui semble encore indécise. Voici comment je justifie en peu de mots mon assertion. L'épopée romanesque a deux sources principales : la chronique de Turpin et le roman du Brut. Quant à la chronique de Turpin, on n'a d'incertitude que sur l'époque précise où elle a paru, et nullement sur son origine. On sait qu'elle fut composée en France par un moine de ce pays. Quant au roman du Brut, les

Anglais, il est vrai, l'ont revendiqué, et plusieurs de nos antiquaires pensent qu'on ne peut le leur refuser. Cependant la singulière ressemblance qui règne entre Charlemagne et Artus semble d'abord attester que l'un ne fut que l'imitation de l'autre. Or, comme il est évident qu'Artus est fabuleux, et que Charlemagne est historique, ce serait celui-ci qui aurait servi de modèle à l'autre. Voilà pourquoi M. *de Caylus* (*Mém. de l'Acad. des Inscrip. et Belles-Lettres*, *t.* 23, *p.* 239) pensait que les Anglais, jaloux de nous opposer des romans de chevalerie, composèrent ceux d'Artus et de ses preux à l'instar des romans de Charlemagne et de ses pairs. Mais, sans insister sur cette opinion, sans même discuter laquelle des chroniques d'Artus et de Charlemagne est antérieure à l'autre, on peut démontrer aisément les obligations que les Anglais nous doivent en ce genre. *Walter*, archidiacre d'*Oxfort*, ayant fait un voyage en France, rapporta de l'Armorique une copie en bas breton du roman de Brutus de Bretagne, et la communiqua à *Geoffroy de Montmouth*, qui le traduisit du bas breton en latin, en 1140. C'est donc par nous que l'Angleterre s'en trouve saisie. (Voyez sur ces faits *Warton*, *the History of English poetry*, *t.* 1. — *M. de la Rue*, *Archæologia*, *vol.* 12. *Dissert. sur Robert Wace*, *rapport de l'Académie*

de Caen, *p.* 194. — *Les notes de M. Tyrwhitt*; 4e *vol. de son édit. des poésies de Chaucher*, *p.* 37. — *Histoire générale de la musique*, *par Burney*, *vol.* 2, *p.* 230, *et l'Essai sur la poésie française des* 12e *et* 13e *siècles.*)

Walther Scot semble avoir voulu trouver une autre origine aux romans de la Table-Ronde, en avançant que Tristan, le plus joli de ces romans, se retrouve dans des traditions écossaises de la plus haute antiquité. Mais tant qu'on n'aura pas suffisamment médité sur cette prétendue découverte, il faut s'en tenir à l'opinion ancienne. (Voyez encore *Michel Alfort*, *Annal. britan.*, *t.* 1, *an* 493. — *Crescimbeni*, *Comment. poet.*, *ultim. ediz.*, *t.* 3, *l.* 3, *c.* 11, *p.* 12.)

QUINZIÈME RÉCIT.

NOTE 1re, PAGE 217.

Le siége de Narbonne par Charlemagne est fabuleux. Cet empereur envoya bien, il est vrai, le comte Guillaume dans la Septimanie, pour repousser quelques bandes de Sarrasins; mais ces infidèles n'eurent jamais, sous son règne, d'établissement dans nos provinces. Cependant de vieux chroniqueurs, confondant Charles Martel avec Charlemagne, parce

que ces deux grands hommes ne portent dans nos anciens manuscrits que le seul nom de *Charles*, attribuèrent au fils de Pepin les exploits des vainqueurs d'Abderame et du libérateur de la patrie.

Cette confusion de noms, et le goût du merveilleux, produisirent plusieurs contes sur le siége de Carcassonne, d'Usez, de Lodève, d'Agde, d'Orange, de Narbonne. Nous avons entr'autres un roman écrit en langage du bas Languedoc, et dans lequel l'auteur, qui prend le nom de Philomena, secrétaire de Charlemagne, décrit avec force miracles, les siéges de Carcassonne et de Narbonne. M. Lebeuf a donné une dissertation sur cet ouvrage dans le t. 21 de l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*; les rédacteurs de la *Bibliothèque universelle des Romans* en ont inséré un extrait dans les mois d'octobre 1777, p. 156. Au surplus, je n'ai fait aucun emprunt aux auteurs des fabuleuses expéditions de Charlemagne dans le midi de la France, si ce n'est la circonstance même du siége de Narbonne dégagée de tous les détails.

NOTE 2, PAGE 221.

Fauchet (Hist. des anc. poètes fr., t. 2, p. 578) appele les cours d'amour *des parlements de courtoisie et de gentillesse, où l'on vidait plusieurs*

différents. Jean Martial d'Auvergne fit dans le 15[e] siècle, sous le titre d'*Arrêts d'amour*, un recueil des décisions intervenues à la suite de ces galantes plaidoiries. Ces mêmes décisions ont été sérieusement et savamment développées par de graves personnages ; le célèbre jurisconsulte *Benoît de Court* étala, dans un commentaire qu'il en fit en latin, toute son érudition et sa dialectique. Ces lourds commentaires, annexés aux légers badinages d'une réunion amie du plaisir, ne ressemblent pas mal aux marques et aux étiquettes de plomb attachées aux fines gazes d'Italie.

On pourrait dire des choses assez curieuses sur les cours d'amour du Castel des Signes, de Romanin, de Pierre-Feu, d'Avignon et du Brabant, où le poète Adenès fut couronné dans le 13[e] siècle, et reçut le surnom de roi. Mais devant revenir sur cette matière dans la quatrième époque de la Gaule poétique, je me bornerai, quant à présent, à citer *Papon, Hist. de la Provence, in-4°, 1778, t. 2, l. 3, p.* 216. — *L'Hist. du Th. fr. par les frères Parfait, in-12, t.* 1, *p.* 5 *et* 6. — *Mercure, t.* 1 *de décembre* 1754, *p.* 36. — *Le président Roland, Rech. sur les Cours d'amour.* — *Nostradamus, Hist. de Troub.* — *Caseneuve, Orig. des Jeux Floraux.* — *Crescimbeni, Stor. della volgar poesia, v°* 1, etc.

NOTE 3, PAGE 227.

La *Casside* est une espèce d'idylle ou d'élégie orientale. M. William Jones, dans son excellent commentaire latin en un volume sur les poésies asiatiques, en donne quelques exemples, ainsi que d'une autre espèce de poésie appelée *ghazèle*; c'est une ode amoureuse, dont Hafiz offre de voluptueux modèles.

Quant à la casside que je fais chanter par Deïphire, j'ai cherché à lui donner une couleur orientale, en me conformant au goût des comparaisons et des métaphores, dont sont prodigues les Arabes et les Persans; j'en ai même imité quelques-unes du joli poème de Medjnoun et Leïla (dont M. Chezy a publié, en 1805, une élégante traduction), et du poème persan d'Abdal Bahman Giamy, intitulé *Behâristan*, ou le Printemps. Ce dernier poème, dont le manuscrit se trouve au n° 306 de la Bibliothèque royale des langues orientales, n'a pas encore été traduit.

Du reste, les poètes orientaux, qui excellent dans les contes et les poésies amoureuses, ne sont pas étrangers aux mouvements épiques. Si je n'avais pas craint de charger par trop d'imitations la légère peinture que je fais des mœurs arabes, j'aurais pu,

dans les combats de l'émir Brunamont, traduire quelques passages de Ferdoussy, l'Homère de l'Orient, et entr'autres ce morceau tiré du *Chah Naméh* :

« Barzon fixa ces dix cavaliers comme un lion furieux prêt à fondre sur sa proie. Il frappa de ses mains, se couvrit de sa cuirasse brillante, ceignit son baudrier d'or, et posa sur sa tête un casque turc..... Tantôt il se penchait en avant sur son coursier, tantôt il paraissait immobile comme une montagne; armé de sa longue lance, et de son sabre éclatant comme le diamant, il portait des coups aussi rapides que la pluie qui tombe du sein des nuages..... Vous l'eussiez pris pour un arbre de fer, lorsqu'il étendait ses deux bras comme les rameaux d'un platane, etc. »

FIN DES NOTES DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

ONZIÈME RÉCIT.

DOUZIÈME RÉCIT.

TREIZIÈME RÉCIT.

QUATORZIÈME RÉCIT.

QUINZIÈME RÉCIT.

FIN DE LA TABLE.